TOME X. N° 9 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er AOUT 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les énigmes de l'empereur Alexandre Ier

Au cours d'une étude sur les troubles révolutionnaires de 1905, l'éminent critique et romancier Mérejkowsky a écrit ces lignes saisissantes :

Dans la maison des Romanow, comme dans celle des Atrides, une malédiction mystérieuse passe de génération en génération. Meurtre sur adultère, du sang sur de la boue, « le cinquième acte d'une tragédie jouée dans un lupanar ». Pierre Ier tue son fils; Catherine II tue son époux; Alexandre Ier tue son père. Et parmi ces grandes victimes célèbres, les petites, les inconnues, les malheureux avortons de l'autocratie, dans le genre d'Ivan-Antonowitch, étranglés comme des souris dans les coins obscurs, dans les cachots de Schlusselbourg. Le billot, la corde, le poison, tels sont les vrais insignes de l'autocratie russe. L'onction de Dieu sur le front des tsars s'est transformée en la malédiction de Caïn.

Alexandre Ier tue son père... Qu'y-a-t-il de vrai dans cette accusation terrible?

Jusqu'à une époque récente, les historiens russes n'avaient guère ni la faculté de se renseigner ni la liberté de tout dire

sur le trépas de Paul Ier. Un jour, peu après la guerre de Crimée, le futur empereur Alexandre III, âgé alors de douze ans, prenait à part un de ses jeunes amis et, d'une voix tremblante, les yeux effarés, il lui disait mystérieusement : « Je viens de découvrir un secret épouvantable. Promets-moi que tu ne le révéleras à personne !... Tu le promets?... Eh bien ! l'empereur Paul est mort assassiné. » Malgré l'obscurité dont les livres d'histoire enveloppaient le drame du 23 mars 1801, le public russe n'ignorait certes pas que l'empereur Paul avait péri tragiquement : les circonstances précises de la conjuration lui restaient pourtant inconnues. Depuis une vingtaine d'années, les brillants travaux de Schilder, du comte Waliszewski et du grand-duc Nicolas-Michaïlowitch ont pleinement élucidé la genèse et l'exécution de l'attentat ; mais le problème des responsabilités morales, surtout en ce qui concerne Alexandre, demeure encore une énigme.

Dans l'ordre des faits, il n'est pas douteux que le césaréwitch était instruit du complot qui se tramait contre son père. Les deux instigateurs de l'entreprise, le comte Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et le comte Panine, ancien gérant des Affaires étrangères, lui avaient confié leur projet plusieurs mois avant de passer à l'acte. Assurément, ils ne lui avaient parlé que de contraindre l'empereur à déposer sa couronne ; on lui promettrait, en compensation, une retraite agréable avec tous les honneurs et tous les avantages possibles ; s'il résistait néanmoins, on l'enfermerait dans un couvent. Là-dessus, Pahlen a fait, plus tard, des aveux explicites : « Je parvins à ébranler la piété filiale du grand-duc Alexandre et même à le décider à combiner avec Panine et moi les moyens de parvenir à un dénouement dont lui-même ne pouvait se dissimuler l'urgence. Mais je dois à la vérité de dire que le grand-duc ne consentit à rien avant d'exiger de moi la parole la plus sacrée que l'on n'attenterait point aux jours de son père ; je la donnai. »

Est-il vraisemblable qu'Alexandre se soit laissé leurrer par ces artifices de langage? Y avait-il donc si longtemps que son grand-père, l'empereur Pierre III, avait été contraint, lui aussi, à déposer sa couronne? Était-il donc assez ignorant de l'histoire russe et des chroniques byzantines pour ne pas savoir comment se termine toujours le scénario des abdica-

tions forcées? Enfin ne connaissait-il pas le caractère violent, impétueux, indomptable de son père et pouvait-il s'imaginer sincèrement que l'irascible autocrate se laisserait arracher le pouvoir suprême sans opposer aux profanateurs de la majesté impériale une résistance furieuse?... Non, dès qu'il a été initié à la conjuration, il a dû en prévoir l'issue.

Dans ses conciliabules avec Pahlen et Panine, il a soupiré, il a gémi : ses instincts de comédien lui ont inspiré les attitudes les plus nobles et les plus douloureuses. Mais, pas une fois, il n'a protesté contre le crime qui se préparait. Attentif et cauteleux, il a laissé tous les préliminaires s'accomplir dans l'ombre. Et, quand l'heure tragique a sonné, il n'a rien empêché.

Une confidence de Pahlen au comte de Langeron autorise même à penser qu'Alexandre sortit un instant de son rôle passif. La marche de nuit sur le Palais Michel, où résidait l'empereur Paul, avait été d'abord fixée à la nuit du 9 au 10 mars. « Mais, dit Pahlen, le grand-duc me força de différer jusqu'au 11, jour auquel le 3e bataillon du régiment Séménowsky, dont il était plus sûr encore que des autres, monterait la garde. J'y consentis avec peine... »

Un fait significatif est l'attitude que le nouvel empereur observa, dans la suite, envers les régicides.

Peu après le crime, son ancien précepteur, l'honnête Suisse, La Harpe, qui lui avait bourré la tête d'aphorismes humanitaires et de principes libéraux, accourut de Lausanne à Saint-Pétersbourg. Alexandre, les yeux pleins de larmes, lui fit un long récit indigné de la nuit fatidique : « On avait abusé de sa jeunesse, trompé sa confiance, désobéi à ses ordres !... Non certes, il n'avait pas consenti à la mort de son père !... Grâce à Dieu ! son cœur et ses mains restaient pures ; toute l'horreur du crime retombait sur les conjurés... » Mais il n'avait pas réussi à persuader son vieux mentor qui, révolté dans sa conscience, avait eu le courage de lui adresser par écrit « ces quelques réflexions » :

Une nation, poussée à bout par des rigueurs, peut assurément réagir contre ceux qui les occasionnent...

Que votre nation, Sire, ait été réduite à cette nécessité, c'est ce qui n'est malheureusement que trop réel. Des remèdes prompts et sûrs étaient indispensables. Vos qualités d'héritier présomptif, de fils et de citoyen vous faisaient un devoir de recourir à ces remèdes. C'est là,

Sire, ce que vous avez dû vouloir et c'est aussi, en effet, ce que vous avez voulu.

Mais les hommes chargés de mettre à exécution ce projet légitime ont abusé de votre confiance et désobéi à vos ordres. Cette désobéissance formelle désigne des coupables. Ceux-là, sans doute, ne l'étaient pas d'abord, qui entrèrent dans l'appartement de l'empereur conformément au plan convenu; mais tous le devinrent en protégeant les assassins. Non seulement ceux-là sont coupables qui frappèrent l'empereur et qui le firent expirer au milieu des tourments d'une longue agonie; ceux-là furent aussi leurs complices qui permirent ces atrocités, lorsqu'il était de leur devoir de tirer l'épée contre les assassins. Comment trois hommes seuls auraient-ils commis un pareil attentat au milieu de seize autres, s'ils n'eussent pas été soutenus par d'autres? Et que penser d'hommes qui virent froidement étrangler leur empereur, qui réclamait en vain leur secours et qui ne succomba qu'après une résistance prolongée? Il m'est donc impossible, Sire, de ne pas croire qu'on vous a caché, à dessein, la vérité!

Il ne suffit pas que Votre Majesté Impériale ait une conscience pure ou que ceux qui ont l'honneur de La connaître soient convaincus qu'Elle n'a cédé qu'à la nécessité : il faut qu'on sache que, si Elle a dû consentir après une longue résistance à entreprendre pour le bien de Son pays ce qu'on a exécuté légitimement et avec succès ailleurs, sa loyauté et sa confiance ont été indignement trompées; il faut qu'on apprenne qu'Elle punit le crime dès qu'Elle le reconnaît, partout où il se trouve.

L'assassinat d'un empereur au milieu de son palais, dans le sein de sa famille, ne peut demeurer impuni sans fouler aux pieds les lois divines et humaines, sans compromettre la dignité impériale...

Sire, c'est par une justice impartiale, publique, sévère et prompte, que de pareils attentats doivent être réprimés. Il faut faire cesser en Russie le scandale de régicides constamment impunis, souvent même récompensés, rôdant autour du trône prêts à recommencer leurs forfaits.

Je soumets ces réflexions à Votre Majesté Impériale, en lui observant que Son devoir, Sa sûreté et Sa gloire exigent d'Elle de ne pas renvoyer à se prononcer. Elle peut compter sur tous les gens de bien qui Lui feront un bouclier de leurs personnes, lorsqu'ils verront que l'indulgence et l'affabilité ne l'empêchent pas d'être sévère et juste exécuteur des lois.

Alexandre se garda bien de suivre ce conseil ingénu. Aucune enquête judiciaire ne fut ouverte ; aucun des meurtriers ne fut recherché ni poursuivi.

Le comte Pahlen, à qui revient l'idée première de la conjuration et qui en dirigea tous les actes, resta gouverneur mili-

taire de Saint-Pétersbourg. Il finit cependant par prendre des allures si arrogantes qu'on dut l'inviter à se retirer dans son domaine de Courlande. Le comte Panine, dont le rôle fut presque aussi important, se vit bientôt rappelé à la direction des Affaires étrangères, avec le titre de vice-chancelier. Le général Benningsen, qui entra l'épée à la main dans la chambre de Paul et qui précipita le dénouement, poursuivit une brillante carrière militaire. Le prince Pierre Wolkonsky, dont l'audace réconforta et entraîna les assaillants à l'instant suprême, fut nommé peu après aide-de-camp général de l'empereur, puis feld-maréchal, puis ministre de la Cour ; et, jusqu'à sa mort, il demeura le confident intime, l'ami préféré du souverain. Il est vrai que les colonels Yachvil, Tatarinow et Skariatine, qui avaient eu la main un peu rude en serrant l'écharpe fatale, durent s'éloigner quelque temps de Saint-Pétersbourg. Par contre, le général Féodor-Pétrowitch Ouvarow, qui n'avait pas eu la main plus légère, n'eut pas à s'en repentir. Pourtant, il était aide-de-camp de Paul et il commandait le régiment des chevaliers-gardes ; à ce double titre, il avait le double devoir de protéger son maître. N'importe ! Pendant plus de vingt ans, il fut comblé de faveurs par l'héritier de sa victime. Quand il mourut en 1824, Alexandre lui accorda même, contrairement aux rites de l'étiquette impériale, un témoignage singulier d'affection : il assista aux obsèques et suivit le cercueil. La cour en demeura stupéfaite et le comte Araktchéïew, qui était alors le ministre tout-puissant, glissa dans l'oreille du prince Orlow : « Notre cher Féodor-Pétrowitch a un empereur à ses funérailles. Quel honneur !... Mais comment va-t-il être reçu là-haut par *l'autre?* »

*
* *

Le mystère moral, qui enveloppe ainsi l'avènement d'Alexandre Ier, s'est continué pendant tout son règne : le cours entier de sa vie est comme une longue suite d'énigmes. Qu'il s'agisse de son rôle politique ou de sa conduite privée, de ses affections intimes ou de ses sentiments religieux, il est presque toujours incompréhensible et déconcertant. Sa nature, éminemment impressionnable, semble échapper à l'analyse tant elle implique de contrastes.

En lui, toutes les apparences étaient charmantes. Affable,

courtois, généreux, tendre, bienveillant, cordial, enthousiaste, il exerçait une séduction pénétrante et raffinée, dont parfois il s'enivrait lui-même. Là-dessus, les témoignages sont unanimes.

Ils ne sont pas moins unanimes à déclarer qu'on ne pouvait jamais se fier à lui ; car on ne pénétrait jamais ni le fond de son cœur ni les dessous de sa pensée. Alors qu'il s'exprimait le plus librement, alors qu'il s'épanchait avec le plus de naturel et d'abandon, il était plein de mouvements secrets, de calculs inavoués, de restrictions mentales, de faux-fuyants : il excellait aux feintes et aux enjôlements, aux détours et aux évasions. Napoléon, qui s'y était laissé prendre, a formellement porté contre son allié de Tilsitt l'accusation de duplicité. Dans sa belle biographie d'Alexandre I[er], le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch a confirmé cette accusation :

La duplicité constituait un des traits fondamentaux de son caractère. C'est elle qui lui permettait de collaborer avec Spéransky en même temps qu'avec Araktchéïew, avec Araktchéïew en même temps qu'avec Golytzine et Wolkonsky; c'est elle qui lui permettait d'écouter les conseils de Metternich et de travailler pendant des heures avec Capo d'Istria. Pendant qu'il charmait Napoléon à Tilsitt et à Erfurth, il parlait tranquillement, dans les lettres qu'il écrivait à sa mère, des moyens d'abattre sa puissance; le comte Roumiantsow, chancelier de l'empire, entrait avec assurance dans son cabinet par une porte, tandis que Kochélew s'y glissait secrètement par une autre; un quaker anglais ou un membre d'une secte quelconque arrivait par une entrée, pendant qu'un pauvre moine ou même le métropolite en personne étaient introduits par une autre... Et le plus admirable, c'est que tous ces gens sortaient enchantés, souvent même persuadés que Sa Majesté avait daigné partager leur point de vue.

Cette nature double, cette continuelle tendance à la simulation et à la comédie ne peuvent-elles s'expliquer par une cause pathologique? Ne faut-il pas y voir une de ces tares mentales, si fréquentes chez les hystériques et qui d'ailleurs s'associent parfaitement aux qualités supérieures de l'esprit? Instabilité du caractère, hyperesthésie émotive, docilité aux influences contraires, exaltation du pouvoir imaginatif, besoin vaniteux de se donner en spectacle et de plaire, habileté à feindre et inventer, complaisance aux idées chimé-

riques et aux fabulations romanesques, tous ces symptômes classiques de la « mythomanie » ne s'observent-ils pas chez Alexandre? Peut-on du reste oublier les prédispositions morbides que lui avaient léguées ses deux ancêtres dégénérés, son aïeul Pierre III et son père Paul Ier?

*
* *

Les étrangetés de sa personne morale s'accentuèrent avec l'âge : les derniers jours de son règne posent devant l'historien et le psychologue une indéchiffrable énigme.

Lorsqu'il mourut, à peine âgé de quarante-sept ans, le 30 novembre 1825 (1), l'événement causa une telle surprise et certaines circonstances en parurent si étranges, que des légendes folles se propagèrent aussitôt. La version d'un suicide s'accrédita quelque temps. Puis, on crut à un assassinat ou à un empoisonnement et l'on attribua le crime à la redoutable « société secrète » d'où allait sortir le drame décembriste. Enfin, on chuchota que l'empereur n'était pas mort et qu'il avait secrètement abdiqué pour aller prendre la robe de moine dans un couvent sibérien.

Il avait toujours été mystique. Mais, depuis quelques années, son mysticisme, autrefois si lumineux, si exaltant, le rendait chaque jour plus sombre, plus déprimé. Il sentait la désaffection s'étendre autour de lui. Terrifié par le progrès des idées libérales et de « l'esprit satanique », l'ancien champion de la Sainte-Alliance, le pacificateur magnanime de l'Europe, « le vainqueur du Dragon et le pacificateur des peuples », comme l'appelait Mme de Krüdener, n'avait plus foi dans son œuvre. D'ailleurs, son grand-maître de police, le général Benckendorff, lui dénonçait constamment des trames de conspiration, des projets de régicide. Enfin, un deuil intime et cruel, la mort d'une fille adorée qu'il avait eue de sa maîtresse, la belle Marie Narischkine, venait de le frapper au cœur.

Dans sa détresse, il avait résolu d'aller chercher à Taganrog, sur la côte d'Azow, un peu de soleil et de repos. Sa femme, l'impératrice Élisabeth-Féodorowna, devait aller l'y rejoindre. Après avoir tant délaissé, trahi, humilié cette créature aimante et douce, il s'était repris d'affection pour

(1) Le 18 novembre, d'après le calendrier orthodoxe.

elle ; il savait d'ailleurs qu'elle n'avait plus longtemps à vivre.

Il se mit en route le 13 septembre 1825. Mais, en sortant du Palais d'Hiver, il fit arrêter sa voiture au couvent de Saint-Alexandre-Newsky pour y entendre la messe. L'office terminé, il eut un long entretien avec un vieux moine visionnaire, auréolé de sainteté, le père Alexis. Ce vénérable ascète occupait une cellule tendue de noir avec une croix blanche sur le mur. Un cercueil, entouré de cierges, lui servait de lit, et, pour s'endormir, il s'enveloppait d'un linceul. Dans ce décor funèbre, le moine rappela éloquemment à l'autocrate le néant des grandeurs humaines et la nécessité de toujours penser à la mort. L'empereur sortit du monastère avec des pressentiments sinistres.

Il arriva, le 25 septembre, à Taganrog, où on lui avait aménagé en hâte une maison très simple. Alexandra-Féodorowna l'y rejoignit, le 5 octobre.

Les deux époux vécurent là, sans le moindre cérémonial, dans une douceur et une intimité qu'ils ne connaissaient plus : leur amour d'autrefois semblait renaître.

Au début de novembre, Alexandre, déférant aux instances du comte Woronzow, gouverneur général de la Nouvelle Russie, entreprit un voyage d'inspection à travers la Crimée : il visita Sébastopol, Batchiseraï, Simféropol, Eupatoria, Pérékop, etc.

Mais, le 16 novembre, pendant le trajet d'Orékhow à Marioupol, il fut tout à coup secoué d'un grand frisson glacial : il venait de contracter la fièvre du paludisme criméen. Ses aides-de-camp, inquiets, le ramenèrent précipitamment à Taganrog.

Le mal empira vite : les symptômes s'aggravaient d'heure en heure, sous la forme d'accidents cérébraux.

Le 27 novembre, Élisabeth-Féodorowna, qui assistait jour et nuit son époux, eut le courage de lui apprendre qu'il risquait d'être appelé subitement à comparaître devant Dieu. Avec une sérénité parfaite, il demanda l'extrême-onction que le père Fédotow, archiprêtre de la cathédrale, vint aussitôt lui administrer. Il expira le 30 novembre, à onze heures du matin, en regardant le crucifix.

Telle est la version officielle de ses derniers instants. Ce qu'elle affirme est exact ; mais elle ne dit pas tout : elle ne pouvait pas tout dire.

Jusque dans l'agonie, Alexandre Ier reste énigmatique. Est-il mort en intime communion avec la foi de ses ancêtres, avec tous les dogmes de l'Église orientale? N'a-t-il pas reçu clandestinement l'Eucharistie, selon le rite catholique? Tel est le problème que les recherches ingénieuses du père Pierling ne permettent plus d'éluder, mais dont Alexandre Ier semble avoir emporté le secret dans sa tombe.

En 1823, pendant le congrès de Vérone, Chateaubriand eut maintes fois l'occasion de s'entretenir avec l'autocrate russe, « l'Agamemnon des rois ». Les deux hommes avaient trop d'affinités secrètes pour ne pas s'intéresser l'un à l'autre, pour résister au désir de pavaner l'un devant l'autre. Or, parlant de ses entretiens avec le tsar, Chateaubriand a écrit ces lignes : « Nous touchâmes la réunion des Églises grecque et latine ; Alexandre y inclinait ; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter ; il désirait faire le voyage de Rome et il restait à la frontière de l'Italie ; plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage... »

Il n'est pas douteux que, dès cette époque, Alexandre Ier inclinait à réunir dans un seul bercail, sous l'autorité du Pontife romain, toutes les brebis du Christ : *unum ovile, unus pastor*.

Mais sa volonté fugitive, nébuleuse, toujours chimérique, ne lui permit pas d'envisager, au point de vue positif, la réparation du grand schisme qui sépare depuis dix siècles Rome et Byzance.

La question ne harcelait pas moins sa conscience intime ; il en fut même si troublé qu'il se détermina, un jour, à une étrange intitiative.

Parmi ses aides-de-camp généraux, un de ceux qu'il appréciait le plus pour la droiture et la discrétion était un ancien sujet du roi de Sardaigne, un fervent catholique, un ami de Joseph de Maistre, le comte Michaud de Beauretour. Au début de novembre 1825, donc peu de temps avant sa mort, le tsar envoya ce fidèle serviteur à Rome, où régnait alors le pape Léon XII.

Présenté officiellement au Saint-Père, le 5 décembre, l'aide-de-camp fut reçu de nouveau, quelques jours après, en audience privée. Dès l'entrée, il détacha son épée, s'agenouilla et demanda au Pape de l'entendre sous le secret de la confession. Alors, solennellement, il déclara que son

auguste maître, l'empereur de toutes les Russies, avait résolu d'abjurer l'orthodoxie et de ramener ses peuples à l'unité catholique : il priait donc le Souverain Pontife d'expédier sans retard à Pétersbourg un théologien muni de pleins pouvoirs. Cette déclaration imprévue remplit d'allégresse Léon XII, qui désigna aussitôt un franciscain, le père Orioli, comme son mandataire auprès du tsar. Le lendemain, on apprenait à Rome la mort d'Alexandre Ier.

Mais la brusque fin de cette négociation ne nous éclaire aucunement sur les croyances religieuses dans lesquelles le tsar a franchi le seuil suprême.

Un témoin sérieux, qui avait la confiance de l'empereur et qui se trouvait à Taganrog en novembre 1825, le général comte de Witt, a révélé, vingt ans plus tard, qu'Alexandre mourant s'était converti, en secret, au catholicisme. Sentant ses forces décliner, averti de sa fin imminente, il aurait fait introduire furtivement auprès de son lit un prêtre uniate, qui desservait la chapelle catholique de Taganrog. Puis, seul en présence de ce prêtre, il aurait abjuré ses erreurs pour recevoir et embrasser, avec une humble soumission, tous les articles de foi inscrits au Symbole de l'Église romaine. Le comte de Witt a, de plus, affirmé qu'Alexandre Ier avait déjà perdu connaissance, quand l'archiprêtre Fédotow, mandé par l'impératrice Élisabeth, vint lui administrer les sacrements orthodoxes.

*
* *

Mais ce n'est pas tout encore. L'étrange destin d'Alexandre Ier a voulu que, longtemps après son départ pour l'éternel exil, le fait même de sa mort ait été publiquement contesté, offrant ainsi aux Œdipes de l'histoire une dernière énigme.

Le 20 janvier 1864, un vieux paysan, nommé Fédor Kosmitch, mourait à Tomsk. Depuis une quarantaine d'années, il errait en Sibérie, cherchant Dieu, absorbé dans la prière, guérissant les malades, réconfortant les affligés, vivant d'aumônes et de privations.

Une légende mystérieuse, extraordinaire, l'entourait. On prétendait que, sous le nom de Kosmitch, il dissimulait la personne du très pieux tsar Alexandre Ier, auquel il ressemblait d'ailleurs par quelques traits de son visage, par la hauteur de sa taille, par la dignité naturelle de ses manières et

de son langage. Pour expliquer cette incroyable supercherie, on ajoutait qu'il s'était enfui secrètement de Taganrog en 1825 : sa maladie n'avait été qu'une feinte pour préparer son évasion ; les gens de sa cour, n'osant avouer sa fuite, avaient célébré ses obsèques avec un cercueil où l'on avait enfermé subrepticement le cadavre d'un soldat qui venait de mourir à l'hôpital ; libéré ainsi du pouvoir suprême, Alexandre était venu se cacher au fond de la Sibérie pour y faire son salut en achevant ses jours au milieu des humbles.

En 1859, la légende était si fortement établie qu'un marchand de Tomsk, Khromow, considéra comme un sacrilège de laisser exposé à toutes les mésaventures de la vie errante un personnage d'un si haut rang et d'une si haute piété, un pèlerin si manifestement élu de Dieu. Il lui offrit donc, pour son logement, une petite isba, qu'il possédait à quatre verstes de la ville. C'est là que Fédor Kosmitch rendit son âme au Seigneur, cinq ans plus tard, dans une atmosphère de paix, de miracle et de sainteté. On lui fit d'émouvantes funérailles au monastère de Saint-Alexis, où il repose encore ; sa tombe, très simple, porte cette épitaphe :

CI-GIT
LE CORPS DU GRAND BIEN-HEUREUX
FÉDOR KOSMITCH,
DÉCÉDÉ A TOMSK,
LE 20 JANVIER 1864

Comme il advient habituellement pour les personnages légendaires, c'est après sa mort que le pieux ascète acquit le plus de prestige dans l'imagination publique. De la Sibérie, son renom s'étendit bientôt à la Russie entière. La croyance fabuleuse, qui s'était formée autour de lui, rencontrait partout d'innombrables adeptes. Jusque dans la famille impériale, on hésitait à nier qu'Alexandre-Pavlowitch eût achevé sa vie terrestre sous le déguisement du *staretz* sibérien. L'empereur Alexandre III conservait dans sa chambre à coucher, parmi ses images saintes, au milieu de ses souvenirs les plus vénérés, une icone qui avait jadis appartenu à Fédor Kosmitch. Et le jeune césarewitch Nicolas, le futur Nicolas II, revenant de sa visite au Japon en 1891, se fit un pieux devoir de s'arrêter à Tomsk pour aller longuement prier sur la tombe de l'ascète mystérieux.

Il y a une quinzaine d'années, le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch voulut tirer au clair ce roman invraisemblable. Il obtint de l'empereur l'autorisation d'entreprendre des recherches discrètes aux archives de Tomsk et dans les couvents sibériens.

Quant à la personne de Fédor Kosmitch, les résultats de l'enquête furent presque négatifs ; on apprit seulement que sa présence avait été notée en Sibérie vers 1837 et qu'il avait subi, à cette époque, la peine du fouet : rien de plus. Kosmitch n'aurait-il donc été qu'un simple vagabond?

Mais les investigations du grand-duc paraissent avoir démontré, d'une manière incontestable, qu'Alexandre Ier est mort réellement à Taganrog, le 30 novembre 1825, et que nulle substitution de cadavre n'aurait été possible. L'autopsie de l'empereur a été, en effet, opérée le 1er décembre, par neuf médecins ; le procès-verbal, qui porte leurs signatures, a été en outre contresigné par l'aide-de-camp général Tchernychew. La substitution n'aurait pu se faire non plus pendant la translation du corps à Saint-Pétersbourg ; car, plusieurs fois, durant ce long trajet, le cercueil fut ouvert pour examiner l'état du cadavre et, chaque fois, on dressa un procès-verbal de l'opération.

Malgré des arguments si persuasifs, le doute a subsisté dans beaucoup d'esprits. Certaines personnes, qui ont poursuivi l'enquête de leur côté, affirment que les archives de Tomsk et des couvents sibériens n'ont pas livré tous leurs secrets.

L'énigme posthume d'Alexandre Ier sera-t-elle jamais déchiffrée?

MAURICE PALÉOLOGUE.

Sylla et son destin

Entre Apollon et Aphrodite.

PENDANT que se poursuivait le siège d'Athènes, le proconsul Cornelius Sylla, dont le nom fit trembler Rome et le monde, s'était écarté de son armée et de ses généraux. C'était sa coutume aux heures graves, où tourne la roue de la Fortune. Sans autres armes qu'un court glaive à la ceinture, vêtu d'une tunique de soie blanche, que serrait à la taille une ceinture d'or et de fer, marquée du signe de la Louve, son casque défublé à la main, il marchait et rêvait. A vingt pas de lui, suivaient deux gardes noirs, deux géants, ramenés naguère de Numidie et qui avaient été à Jugurtha. On les appelait ses molosses, prêts à tuer quiconque s'approcherait, à l'improviste, de leur général.

Sylla était de taille moyenne, demeuré souple dans une corpulence assez lourde, car il avait toujours largement bu, et bien et joyeusement mangé, mettant, après le plaisir qu'on peut tirer de la femme, celui du pouvoir et de la bonne chère au même rang. Sa mine altière et ronde, aux yeux purs, ardents et parfois farouches, puis soudainement rieurs, ne donnait nulle envie de lui manquer de respect. Ses cheveux naguère d'un blond pareil au blé mûr s'argentaient aux tempes, par le fait de la cinquantaine, mais la course de l'âge ne l'attristait point, contrairement à la plupart des mortels. Il se comparait à la flèche lancée vers le but et qui

avale ainsi la durée. La mort était absente de son esprit, et quand elle s'y présentait, à l'improviste, sous l'influence d'un spectacle quelconque, c'était environnée des feux de la vie, pareille à un repos bien gagné. Il voyait et constatait les dieux qui président aux forces de la nature, comme aux désirs humains ; il tenait à se les rendre favorables, mais il ne s'embarrassait pas de leurs menaces coutumières, reproches grondeurs ou tracassements. Il les comparait, en fin de banquet, à ces vieux précepteurs dont la sagesse est excellente et la colère insignifiante. Seule Aphrodite, aux belles formes et qui tient les dés, lui était continuellement chère et présente à sa pensée semée d'actions. Il se proclamait son chevalier, lui dédiant chaque semaine de blanches brebis et un jeune taureau en dépit du prix élevé de telles hosties dans la campagne grecque. Il portait au poignet l'image de la déesse, gravée dans la pierre dure, et qui lui venait de son aïeul Pompilius Rufinus Sylla, excellent par la course aux honneurs et le dévouement à la chose publique.

Mais dans ces hautes régions d'autorité et de clairvoyance où était parvenu l'esprit de Sylla et qui assuraient sa destinée, Rome et sa femme Cecilia Metella, fille du Pontife, avaient leurs assises. L'une le tenait par toutes ses pierres. L'autre par toutes les fibres de sa chair. Il les voulait prospères et ornées, trouvant à leur possession une joie égale et des impressions de même puissance. Quand Marius, puis Cinna et leurs partisans avaient tenu à la fois la ville et l'épouse, lui absent, et menacé ces existences si chères, une froide et lucide férocité avait habité le grand réactionnaire, ennemi de tout désordre non voluptueux. La haine l'avait éclairé en entier, lui révélant aussi les fondements des États, qui sont dans l'intelligence humaine, taillés en lois et décrets appropriés. Il savait maintenant ce qu'il ferait, le jour où, débarrassé de ses ennemis extérieurs, de Mithridate, d'Archelaos, d'Aristion, il écraserait ses ennemis intérieurs et civiques, rendant la paix à la Cité éternelle. Cette œuvre à réaliser était devant lui comme un poème, dont la substance et les plus beaux vers sont prêts et qui n'attend plus que la griffure du calame sur les tablettes de cire tiède.

Le soleil montait derrière les Longs Murs. Apollon, suivant sa coutume, lançait d'abord en avant ses chevaux violets, hennissant de rire dans l'aube verte, au-dessus d'une campagne rocailleuse et désolée par la guerre. Du promon-

toire nord-est où il se tenait, Lucius Cornelius, plein de piété devant une telle magnificence, voyait venir à lui le quadrige d'or, aux jantes éblouissantes, derrière le second rang de chevaux pourpres. Les traits du dieu demeuraient indistincts à cause de la poussière rutilante et des éclaboussements de gemme qui s'envolaient vers l'orbe céleste, mais son souffle courait vers la mer, chargé des parfums brûlés de l'Attique. Insoucieux du récent carnage, de la ville cernée et traquée, où ses autels ne recevaient plus nulle victime, des travaux des champs interrompus par la pesante et laide balistique, prenant son point d'appui chez les autres dieux, ses compères, et non plus parmi les humains, aux vaines querelles et dégoûtantes fureurs, le Père et le Prince de la lumière s'ébaudissait de sa propre fulguration et de l'éclatement de ses braises et couleurs. On eût dit qu'il forgeait le jour neuf, empruntant les marteaux de Vulcain. Le cœur de Sylla se dilatait jusqu'à contenir tous ces rêves enflammés qui ressortissent au réveil de la vie, et la prière montait à ses lèvres : « Donne-moi cette année même, ô Apollon, donne à ton serviteur fidèle la sérénité dans la vengeance, la présence de Rome et de Metella. Inspire, ô flamboyant, la terreur suprême qui clôt les guerres à cet Asiatique rebelle aux poisons, à ses généraux, à ce rhéteur enfermé dans Athènes ! Des vaisseaux, donne-moi des vaisseaux, qui me ramènent à la mère patrie, afin qu'y expient leurs crimes ces méchants par qui tes autels sont voilés de noir ! Maître du sang utilement versé, conseille-moi les coups décisifs et verse le courage à mes soldats. »

La réponse fut comme un tremblement de l'éther, où le dieu commande aux atomes, pour ces architectures éphémères qui sont les paysages et les corps. Ainsi consentait Apollon, lancé cette fois à toute vitesse dans les gouffres avides de l'Orient sans bornes, tandis que se déroulait sa piste d'un bleu cruel. Sylla perçut l'adhésion céleste et la promesse, mêlées aux grondements lointains des roues du char, sur les flots bruissants du Pirée. A ses pieds, Athènes et ses monuments, cuits et dorés, s'éveillaient pour la douleur triple du siège, de la défaite et de la disette, tel un blessé au revers d'un fossé. Il sentit, le dur proconsul, qu'il l'occuperait bientôt, extrayant d'elle, avec un rayon de gloire militaire, — car des murs élevés sont malaisés à abattre, — ces manuscrits du divin Aristote auxquels il tenait par-dessus

tout et dont lui parlaient ses espions. Car il pensait que d'une telle remise et de la fréquentation du sage des sages (pourvu que les papyrus fussent lisibles !) naîtrait pour lui un argument de la compréhension universelle, un motif d'orgueil de plus. Sans compter le plaisir de cette syntaxe philosophique complexe comme l'existence même et assaillant la nature de tous côtés. O Aristote, stratège de l'esprit, battant toutes places rétives avec l'aide de Minerve et les forçant à l'aide des mots !

Un des noirs qui précédaient le général montra dans la vallée, à quelque distance, une petite troupe, qui contournait la colline, se dirigeant vers la tente proconsulaire. Elle paraissait hésitante et lasse, utilisait les anfractuosités comme pour se cacher. Quand elle approcha, on vit qu'elle se composait de trois hommes, trois Athéniens, vêtus de hardes disparates, encadrés d'une demi-douzaine de soldats romains, que commandait un centurion. C'étaient des notables de la ville assiégée, dépêchés par Aristion et Apellicon de Téos, et qui venaient en composition. Quand ils furent devant le chef suprême, celui qui semblait le plus âgé, et avait précisément une tête de chouette aux yeux ronds, prit la parole :

— Maître, ô dominateur du ciel, de la terre et des eaux, nous venons ici te supplier d'épargner la ville de Minerve, qui vit naître Thésée et Eumolpe, et déconfit les Mèdes, réputés invincibles. Le sentiment qui nous anime n'est nullement celui de la crainte, mais, par une sorte de transfert moral (enseigné dans les écoles d'Ionie, et auquel ne saurait être faite aucune objection), celui de ta propre et personnelle grandeur. Nous mettant à ta place et dans les carrefours de ton jugement, tirant de tà gloire elle-même si justifiée des motifs de miséricorde, nous concluons à ce que tu lèves le siège et acceptes un simulacre de reddition, réglé de façon philosophique et péripatéticienne en un échange de paroles rituelles. Apellicon s'engage, en outre, à te recevoir, seul et sans armes, en son incomparable bibliothèque, où tu consulteras à loisir ses manuscrits les plus précieux, et enrichiras ainsi ton intelligence de trésors inégalés par ceux de l'Eupator en personne...

Pendant que le coupeur de cheveux en quatre poursuivait ainsi son charabia, Sylla examinait sa misère manifeste et celle de ses deux compagnons, leurs chlamydes usées, leurs sandales percées et poudreuses. L'attention ironique le ren-

dait rouge, comme la colère, et en plus piqueté de mouches plâtreuses, héréditaires dans sa famille et d'où celle-ci tirait son nom. Les soldats riaient ouvertement, mis en gaieté par cette prétentieuse faconde si peu en rapport avec la situation, car il était de notoriété publique que la population d'Athènes crevait de faim, mangeait de l'herbe parthénienne, le cuir des bottes, et faisait bouillir les vieux estagnons d'huile, afin d'en extraire l'enduit gras.

— J'ai fini, conclut l'orateur, et parlé sainement, véracement selon la déesse, dont me soient témoins ces deux-là.

Il y eut un silence, pendant lequel la porte de la tente, secouée par le vent qui venait de se lever, se mit à battre et trembler comme la voile d'un navire, ce qui parut d'un heureux présage. Déjà s'élevait la voix nette du proconsul, articulant le grec à merveille, sans rien de rauque, ni de forcé, car il était versé dans les trois idiomes, grâce à son ancienne maîtresse Nicopolis, Athénienne et fort lettrée : « Messires, dit-il, vous parlez d'or, et vos arguments sont d'une pertinence rare. Cependant, le peuple romain m'a envoyé ici, non comme à l'école, mais comme à un siège, afin d'y châtier des rebelles. Je ne saurais manquer à ce devoir sans offenser Minerve elle-même, puisqu'elle est le refuge et l'autel de toute raison. C'est à moi, non à vous, qu'il appartient de poser des conditions. Retournez dire à ceux qui vous envoient que j'exige la reddition pure et simple, la reddition effective, totale, me réservant de punir les coupables et d'épargner, bien entendu, les vieillards, les femmes et les enfants. Je range parmi ces derniers les philosophes, vous compris, à l'exception du seul Aristion. C'est là mon dernier mot.

— Permets-tu (demanda la première chouette, pendant que les deux autres tremblaient, sous l'action mêlée de l'aube et de la terreur), permets tu que j'ajoute une question, ô divin Lucius Cornelius?

— Toutes les questions que tu voudras. Je ne déteste point la controverse et je sais que vous y excellez.

— Eh bien! à dur effet, cause souvent bien petite. D'homme à homme, de penseur à penseur, toi qui tiens nos vies dans tes mains, veux-tu me dire la raison de ta colère et vindicte contre Athènes. Je la répéterai à mes concitoyens, afin qu'ils sachent leurs responsabilités. C'est un des privilèges de notre peuple d'aimer à souffrir et pâtir en pleine

connaissance. J'avais sept ans qu'Ephestius de Cos me l'enseignait déjà : *Pathemata, mathemata.*

— Très volontiers (reprit Sylla, dont le visage récupéra aussitôt une effrayante pâleur). Ivres ou fous, plusieurs d'entre vous, depuis trois semaines environ, du haut des remparts, ont insulté grossièrement ma femme Cecilia Metella et offensé ainsi, de façon gratuite, mon bien le plus précieux et le sentiment de mon honneur. C'est cela que je compte châtier.

Jusqu'alors silencieux, le centurion romain indiqua par un geste qu'il demandait la parole. Le proconsul leva la main, ce qui signifiait : « Je le permets. » Cet homme rude, mal rasé et d'une odeur forte, mais pleine de bon sens, déclara : « Je les ai prévenus... Je leur ai dit : le chef pardonne bien des choses. Il ne vous pardonnera pas celle-là. Ils n'ont pas voulu m'écouter. » Les Athéniens baissaient le nez, mais, dans leur for intérieur, trouvaient le grief bizarre et inattendu, car c'est monnaie courante, en temps de siège, de crier à l'assaillant qu'il est trompé. Cette susceptibilité, chez un loup, fils de louve comme Lucien Cornelius, les stupéfiait. Voulait-il faire respecter son épouse adorable jusqu'aux extrêmes confins de l'Asie?

Ils s'en entretenaient encore, ergotant et discutaillant, les pauvres diables, comme ils redescendaient vers leur ville affamée. Bonhomme et comprenant les choses de l'estomac, le Romain leur avait fait servir un repas simple mais solide, tel qu'ils n'en avaient pas mangé depuis plusieurs mois : un chevreau aux figues, dans un jus poivré, du pain frais, du vin doré, un gâteau compact de lait, de froment et de miel. Ils en concluaient que ce terrible guerrier, cher à Aphrodite, savait à l'occasion régaler le pauvre monde ; et la comparaison avec Aristion, débauché, poltron, sans dignité, bavard et inconsistant comme une pie béotienne, n'était pas à l'avantage de ce dernier.

Encouragé par un premier succès, le centurion assura au lieutenant Brutius Sura qu'il avait une communication de la plus haute importance à faire au général, actuellement en conseil avec quelques-uns de ses chefs de cohorte.

— Est-ce sérieux, au moins, fit Sura. J'espère pour toi que tu n'es ni saoul, ni excité par une longue abstinence... Car tu sais que le général ne plaisante pas quand on lui fait perdre son temps. Tu jouerais tout bonnement ta tête, mon garçon.

Mais la visite des péripatéticiens avait mis Sylla de bonne humeur, comme un signe de fléchissement chez les Athéniens. Il tenait à prendre et piller la ville au plus tôt, d'abord parce que la sédition et Metella le rappelaient à Rome, ensuite parce qu'il avait besoin d'argent pour récompenser ses soldats. Le trésor, cependant si célèbre, du temple d'Apollon à Delphes avait été une désillusion ; soit qu'il eût été exagéré par la faconde grecque (qui prête couramme t à l'œuf les dimensions du bœuf), soit que les prêtres malins en eussent mis la plus forte part en sûreté. Le trésor d'Asklépiade à Epidaure se composait, en tout et pour tout, de vingt tonneaux d'argent massifs et impossibles à partager. Restait celui de Jupiter Olympien, destiné à payer les machines de guerre, construites à l'aide des bois sacrés, et dont nulle drachme ne pouvait être distraite. Ces circonstances ajoutaient à l'intérêt des révélations promises.

— Sois bref, camarade, et dis ce que tu sais.

— Général, moi Phrénon et nul autre, par la nuit claire, avant-hier soir, j'ai entendu, je le jure, sous tel serment que tu voudras (sèche ma langue, si je ne dis pas la vérité !) des vieillards parlant près des remparts, dans le quartier du Céramique. Ils se plaignaient de ce qu'on laissât sans défense le côté de la muraille qui regarde l'Heptachalcon où l'escalade est possible et même facile. En effet, il y a là un pan très large, où les pierres sont disjointes et ébranlées. J'y ai mené quelqu'un que tu connais bien, le lieutenant Marcus Térus, qui la connaît dans les coins et il s'en est assuré comme moi. Même que nous avons rampé dans la nuit comme deux escargots. De l'autre côté de la muraille, il y avait une femme qu'on battait et dont on entendait les gémissements. Nous avons marqué la place avec un bâton courbe et deux pierres. La défense est nulle de ce côté-là.

— Si tu as dit vrai, centurion Phrénon, tu recevras deux mille sesterces et un objet m'appartenant, en récompense du service rendu à Rome. Si tu as dit faux, tu seras frappé de verges devant l'armée. Maintenant va-t'en et tiens ta langue avant qu'elle ne sèche faute de vin.

Mais sa prévision naturelle assurait Sylla que le renseignement était exact, et que cette fois il tenait Athènes à merci. Il remercia à haute voix Aphrodite, lui promettant, en cas de succès, un sacrifice et une part du butin pour ses autels. Il espérait aussi avec confiance, de la Déesse, un autre

prompt et immédiat bonheur confirmant le premier, de la même façon qu'un malheur en appelle et attire un second de forme similaire. Car les carreaux de la foudre se ressemblent et choient à plusieurs reprises au même lieu. En attendant que Marcus Térus confirmât le récit du centurion, le proconsul tomba dans une sorte de rêverie que respectaient ses lieutenants, ainsi qu'un gage de prochaine victoire. Avec les yeux de l'esprit aussi vifs et perçants que ceux de la chair, il voyait en ce cas des divinités secondaires mais efficaces lui apporter et soumettre des plans d'assaut et de ruses, lui placer des armes enflammées dans les mains, lui ordonnant d'en frapper ses ennemis, les nommant à mesure. Cette forme de piété belliqueuse lui était tellement familière qu'il continuait en l'éprouvant à concevoir d'autres projets, d'une portée plus immédiate : un aqueduc, une route, un projet de loi.

Apollon commençait à tirer de son carquois inépuisable les flèches brûlantes, d'argent mat, du midi hellénique (qui faisaient jadis cligner les yeux de Diogène, au fond de son tonneau) quand parut un courrier trempé de sueur : « Vient-il de Marathon? » demanda le maître.

Sa plaisanterie se mua en ardent désir, lorsque le messager lui remit une tablette, où il reconnut, d'un coup d'œil, l'écriture menue et rapide de sa femme Metella, qu'il croyait en Italie, à Brundusium, ville fidèle. Sur quel point de la côte grecque, à l'aide de quel bateau avait-elle débarqué, au milieu de ce pays en armes que parcouraient les bandes d'Archelaos? Il la savait audacieuse et précise, et cette preuve d'amour lui était chère. Le billet, tendrement moqueur, disait : « Cher mari et proconsul redouté, je t'écris ceci de Patronis, à quelques lieues de tes fanions. Je me suis procurée un vigoureux cheval et serai promptement dans tes bras. Ce mot me précède afin que si tu as fait venir, pour charmer tes loisirs, une courtisane ou une grande coquette athénienne (on les dit de facile composition), tu aies le temps de la renvoyer. Je crains en effet la déconvenue de la surprise, un visage compassé, la panique ou l'insolence de la dame et le trouble de tes serviteurs noirs. Mille baisers. Cecilia. »

Depuis de longs mois, Sylla était sevré de l'inégalable compagne qu'il devait à la bienveillance d'Aphrodite. Ce n'était pas seulement par chaque fibre de sa rare et souple beauté

que Metella lui était chère ; mais surtout par son délicieux naturel, son tranquille courage et l'excellence de son jugement. Fille d'un pontife célèbre par sa sainteté, sa bonté et l'étendue de ses connaissances, elle avait été élevée petitement sans aucun des colifichets luxueux auxquels étaient trop accoutumées les filles de l'aristocratie romaine, attentives à leurs bijoux, à leurs miroirs, à leurs fards, incapables de se mouvoir sans litière et de s'habiller sans esclaves. Tôt privée de sa mère, elle avait veillé sur ses frères et sœurs, et la modeste maison paternelle, allant au marché elle-même, comme une vierge de petite extrace, enseignant les rites pieux aux enfants, aimée des serviteurs et des voisins. Fréquentant peu le monde, elle avait rencontré Lucius Cornelius aux Arènes, un jour qu'il présidait un combat de gladiateurs, n'étant encore que préteur en fin de fonctions, et on le lui avait présenté. Lucius Cornelius, quelque temps auparavant, avait répudié la lourde Clélie comme stérile, sans attaquer en rien son honneur, et l'avait comblée de présents. Il passait pour mener une vie demi-laborieuse, demi-débauchée ; mais Cecilia n'ignorait point les calomnies qui s'attachent aux grands citoyens, quand ils prennent, contre les flatteurs de la plèbe et les démagogues, le parti de l'ordre et de l'autorité. Elle savait aussi la force de ses charmes, capables de retenir et capter le plus volage. Un échange de quelques mots et de peu de regards, longuement savourés, persuadèrent le hardi politique et la prudente enfant qu'ils étaient faits, de toute éternité, l'un pour l'autre, qu'ils se retrouvaient après plusieurs existences antérieures en commun. La possession de la statue animée qu'était Cecilia n'apporta pas à son légitime amant de moindres délices que sa spirituelle causerie et que son animation toujours imprévue ; soit qu'elle examinât les travers des gens, surtout vaniteux et bavards, frivoles à souhait et comblés par la fortune ; soit qu'elle relevât ce qu'il y a de bon, de rare et d'utile dans les natures les plus humbles et les moins cultivées.

Au cours de sa lutte avec la brute Marius et les pires factions asiatiques... Sylla trouva un recours inappréciable dans les conseils avisés de sa femme. Elle adoucissait les angles de son caractère hautain et vindicatif, lui montrant ses véritables amis et, parmi ses ennemis, dissimulés ou déclarés, ceux qu'il convenait d'épargner et de ramener. Sensible

comme pas un à la reconnaissance et à la colère, prompt au soupçon même injuste, entouré de flatteurs, le sauveur de Rome était fort entraîné à trébucher et à se tromper. Elle le remettait dans le droit chemin avec une circonspection souriante, implorait sa conscience à bon escient et obtenait de lui ces tempéraments dont le peuple sait gré aux caractères forts. Au lion mâtiné de renard, toujours prêt à tendre ses griffes, elle composait une atmosphère de douceur et de mélancolie, une ambiance où il se laissait prendre voluptueusement. Elle écartait de lui les mimes et les baladins de réputation équivoque, pour lesquels il avait naguère un secret penchant, dans son désir de braver l'opinion et de scandaliser les gens peureux et compassés. Aussi, intraitable avec la plupart des femmes (qu'il jugait frivoles, sottes et égoïstement dépensières), était-il d'une surprenante douceur avec la sienne, cherchant à lui plaire en tout, et tenant à honneur de lui céder, quand il y avait débat — non querelle — sur quelque point... Plus puissante qu'aucune Romaine, par son active action sur le chef des chefs, elle demeurait aussi réservée et en retrait que la compagne du plus modeste boutiquier de la Voie Sacrée, et elle écoutait poliment les ennuyeuses explications des solliciteurs et solliciteuses, demandant un emploi ou de l'argent du matin au soir.

Son discernement était tel qu'on ne citait d'elle aucune obtention de grâce imméritée, ni de faveur inutile et, comme disait Sylla, somptuaire. Elle élevait sur le même pied les enfants que son illustre mari avait eus de ses compagnes précédentes, une fille et un fils assez laids, mais bons et honnêtes, et ceux qui venaient de sa couche et qui étaient beaux et d'intelligence prompte. Elle ne faisait point de différence entre les uns et les autres et empêchait le proconsul d'en faire, ce qui eût été sa propension. Car, ne voyant que par les yeux de Metella, il n'avait également de gâteries et d'indulgence que pour le garçon et la fille qu'il avait eus amoureusement avec elle et appelés Faustus et Fausta. Quand un ennui, ou un malheur, ou un revers (assez rares dans la carrière dorée de l'Epaphrodite), tombait sur ce couple privilégié, Cecilia en recherchait la plus large part et opposait au mauvais destin son calme visage aux lignes pures, aux regards malicieux et suaves. Elle disait à son lion renardé : « Nous ne sommes pas les plus à plaindre. Regarde plutôt celui-ci, ou celui-là. Et puis, si l'on n'accuse pas trop

les coups du sort, ceux-là sont moins rudement ressentis. » Si la fureur animait Sylla devant un manquement ou une injure grave, elle laissait d'abord passer l'orage, puis lui représentait son ire comme insignifiante, ou comique en ses manifestations. Elle l'amenait à rire de lui-même, ce qui détend l'arc et apaise grandement le plus courroucé.

Elle lui avait fait une demeure fort confortable et avenante, sans ce luxe criard, qui est celui des voleurs juifs et asiatiques, et qui rebiffe la popularité de bon aloi. Alors qu'avant elle des chambrières sans scrupule et des esclaves infidèles transformaient en pétaudière la maison de la via Alba et la villa célèbre de Cumes, son entrée changea tout dans le meilleur sens et tira parti de toutes les ressources. Experte en bonne chère, choisissant à merveille les plus beaux poissons et les plus onctueux, les légumes non encore gâtés par le passage de main en main, les viandes saines et appétissantes, jugeant la qualité du laitage et de l'huile au coup d'œil, elle enseignait au cuisinier mille recettes, toutes plus délectables les unes que les autres, et qui mettaient la joie au cœur des convives. Lucius lui reprochait seulement d'user avec trop de parcimonie de l'ail, aliment sublime qu'il mettait au rang des petits dieux. A quoi Metella : « L'odeur en ressort par tout le corps et même par les oreilles et fait ensuite, non seulement du baiser, mais de la simple confidence, un cruel supplice. » Elle bannissait aussi l'excès d'oignon, de cèbe et de poivre, et l'intestin farci du porc, savoureux à l'extrême, mais d'un fumet infect.

Ceci explique comment, à peine en possession du bienheureux billet, Sylla ordonna à vingt cavaliers d'aller immédiatement au-devant de sa chère femme avec grande diligence, afin de lui rendre les honneurs. Brutius Sura en sollicita le commandement, qui lui fut accordé. En même temps, les esclaves noirs s'empressèrent à aérer et orner convenablement l'arrière-tente, où étaient le lit et le bain du proconsul, et qui fut décorée de tapis somptueux d'Orient, de miroirs, de statuettes sacrées d'or et d'ivoire. Dans la partie servant d'antichambre fut préparé un repas abondant et délicat, composé d'œufs de poissons en poutargue, dont Metella était friande, de diverses salades essorées et de crème, ainsi que d'un jeune agneau rôti égayé de flacons de vin de Samos. Ayant ainsi tout préparé pour la venue de sa belle et son agrément propre, le maître se reprit à donner ses ordres mili-

taires avec une égale lucidité, que troublait à peine, ici et là, l'aiguillon difficile à éviter d'Aphrodite souveraine.

Le char d'Apollon continuait à incandescer et à bondir, sans que se ralentît la course des chevaux âpres, coruscants d'or gemmé, quand sur la plaine chaude et pelée retentit la trompette annonciatrice : « Voici ma dame, fit Lucius Cornelius aux lieutenants. Je vous prie de me laisser jusques après la sieste, où nous reprendrons le plan de l'assaut final, qui demeure fixé au jour des calendes de mars, à la nouvelle lune d'Anthestirion, comme ils disent ici. Réfléchissez-y à loisir et qu'on vérifie les propos de Phrénon. » Puis il sortit devant sa tente, plein de gratitude pour la déesse.

Metella et sa petite troupe débarquaient dans un flot de poussière bleue. Le vent de mer s'étant levé, elle avait ses voiles de soie tissés d'argent collés au corps harmonieux par larges plis et godrons, telle une statue de la victoire, et son ravissant visage ovale animé par la course et le plaisir. Amazone accomplie, elle ne marquait aucune fatigue, quand elle descendit gracieusement de sa jument blanche aux flancs écumeux. Elle se prosterna aux pieds de son seigneur et maître, mais il la releva de la main et la serra longuement sur son large cœur, dont elle entendait les fiers battements. Ainsi comprit-elle qu'il n'avait cessé de l'aimer, en dépit de l'absence, et qu'elle devait une libation à Aphrodite. Tandis que l'on cherchait des coupes et l'effigie, Sylla, félicitant les compagnons et protecteurs de celle qui lui était plus chère que sa propre vie, promit à chacun deux cents sesterces et à leurs chefs le grade supérieur dont note fut prise sur les tablettes, ainsi que d'une journée de repos bien gagné : « Avant peu, ajouta-t-il, Athènes sera en notre pouvoir et vous aurez tout à profusion. » L'arrivée de la délicieuse Cecilia inclinait son âme à la bienveillance, et il fit grâce à trois sentinelles, qui s'étaient laissées surprendre pendant leur sommeil.

Quand il fut seul avec sa belle et en mesure de la caresser et de la chérir sans témoins, ce fut lui qui s'agenouilla près d'elle assise, et lui demanda le récit de ce qui s'était déroulé à Rome depuis son départ. Sa petite main légère sur la tête bruissante de l'invincible, Metella commença d'un ton enjoué, car le souvenir des misères enfuies, en une telle posture et attitude, semble doux : « Les enfants vont bien et demeurent à Brundusium sous la garde de leur nourrice et

du père. Depuis de longues semaines, depuis que nous dûmes quitter la ville, nous sommes au calme et mon existence a pris la courbe banale de celle de Pénélope... sans les prétendants.

— Je l'espère bien (interrompit Sylla railleur), autrement ces canailles d'Athéniens beuglant sur leurs remparts auraient dit vrai. Mais tu n'es pas de celles qui trompent la foi jurée.

— Ce n'est point ma manière, mon cher mari. Depuis le jour maussade où nous avons dû nous séparer, toi allant châtier Mithridate, moi demeurant auprès de nos chers petits, je n'ai cessé de penser à toi, de t'entendre, de conjecturer tes conseils et tes encouragements. Grâce à tes partisans, à la terreur de ton nom, à nos amis, j'ai échappé aux menaces directes aussi bien qu'aux ruses et aux calomnies de Cinna et des gens de Marius. Le vieux révolutionnaire une fois crevé...

— Mais gare à ses cendres et à sa postérité !...

— Ah ! que je retrouve avec joie ton air sauvage ! Comme le feu de ton regard me manquait !... Une fois crevé ce sinistre Marius, nous n'avons plus couru aucun risque. Tu as su que le prétendu pillage de la maison s'était borné à quelques criailleries et nazardes, devant nos portes, d'une populace payée par les banquiers... Ophidion, Hermès.

— Par Carbon, Ophidion, Hermès et les autres. . cela coûtera cher à leurs descendants, foi de Diane hécatienne à la triple corne !...

— C'est bien ce dont ils se doutaient. Les émeutiers — tu vas rire — claquaient des dents et tremblaient des mollets, en me huant et en jetant des pierres dans nos fenêtres. Père, décidément bien vieux, pleurait. Les enfants endormis ne se doutaient de rien. Alors est arrivé Claudius Fimber avec quelques solides camarades tenant à la main un glaive long et en menaçant et frappant cette canaille qui prit la fuite. Le lendemain, nous partions pour Brundusium.

— Ma chérie ! (Lucius Cornelius était devenu ponceau et presque noir à la pensée du danger couru par son épouse ; sa main fit un geste de menace, il se redressa comme pour châtier.) Pareil service mérite récompense. Claudius Fimber sera préteur ; j'ai déjà envoyé des ordres à ce sujet à tous nos agents électoraux. Il a montré une initiative qui le rend digne des plus hauts emplois. Mais, dis-moi, Carbon et Ophidion ont bien été exécutés depuis, n'est-ce pas?

— Carbon, oui, ou plutôt il a disparu, et son corps a été retrouvé, huit jours après, dans un égout.

— Parfait, excellent.... et Ophidion?

— Il continue d'exercer l'usure, ainsi qu'Hermès, et de trahir. Il aurait, aux dernières nouvelles, prêté un million de sesterces à Cinna.

— Comment cela ! Est-ce ainsi que mes ordres secrets sont exécutés ! Es-tu sûre de ce que tu avances?

— Absolument certaine. Calixta me l'affirmait encore, la veille de mon départ.

A ces mots, Sylla frappa sur un timbre. Un esclave noir accourut : « Va me chercher mon secrétaire Dolabella. »

C'était un garçon d'allures timides, aux traits énergiques, et ce contraste lui valait, à l'état-major du général, mille rudes plaisanteries. Mais il dénouait aisément les affaires les plus compliquées, et sa discrétion était hermétique.

— Comment se fait-il (demanda impérieusement le proconsul) qu'Ophidion et Hermès soient encore en vie après leur crime contre la sécurité des miens? N'avais-je pas donné l'ordre d'envoyer à Rome deux émissaires sûrs, porteurs d'instructions précises à leur sujet?

— Mais si, chef. Je suppose que ces émissaires à leur arrivée ont été dépistés, ou corrompus.

— Eh bien, c'est du propre ! Il faut en expédier deux autres, des meilleurs. La survie de ces deux gredins de finance est une insulte aux dieux et aux hommes. On les dit fort riches et largement arrosés par Mithridate. Je m'occuperai plus tard de leur séquelle et de leurs fils et petits-fils. Quand on extirpe une telle engeance, il faut que ce soit jusqu'à la racine et au tuf.

— Madame, pardonnez-moi, fit Dolabella, se prosternant devant Cecilia. J'avais fait cependant le nécessaire pour que vous fussiez proprement vengée.

— C'est bon, c'est bon. Laisse-nous...

Le secrétaire ne se le fit pas répéter et sortit en hâte, cependant que Sylla, calmé, se remettait aux pieds charmants de Metella, habituée à de telles scènes, au cours de sa vie dangereuse et pleine de gloire. Elle poursuivit posément son récit :

— J'ai une fâcheuse nouvelle à t'annoncer, pourtant : Sabinia, qui fut ton amie, est morte par le poison, dans une conjoncture non politique, et Céphire a été proscrit, en

raison de l'intérêt que tu lui portais. La populace a mis le feu à sa demeure et il n'en reste que des cendres. Ne m'en veuille pas, ô très cher, de te parler sans ménagements. Il faut que tu connaisses toute la vérité.

Sylla serrait les poings, car c'est une dure chose que de ne pouvoir venger vigoureusement une injure cuisante. L'amitié était aussi violente et stable que l'amour, bien qu'il n'y mît aucune confusion. Avant d'avoir rencontré Metella, il avait trouvé en Sabinia une confidente et une conseillère qui ne partageait point complètement ses idées. La pensée du poison contractant ses beaux traits lui était cruelle. Il s'informa si elle avait souffert. Il lui fut répondu que non, ce qui n'était pas entièrement exact ; car Cecilia était d'avis qu'il importe d'atténuer les circonstances malheureuses et d'outrer légèrement les heureuses. C'est ainsi qu'elle revint avec complaisance sur la gentillesse de Faustus et de Fausta, et sur la nostalgie que les patriotes romains avaient de leur proconsul préféré.

— Dans les derniers temps de mon séjour à Rome, chacun ouvertement m'abordait pour s'informer de tes nouvelles et de l'état du siège d'Athènes. S'ils avaient su que je te rendrais visite ici, que de commissions ne m'eussent-ils pas données pour toi. Mais le secret était mien, et je l'ai gardé jalousement.

— Quand as-tu pris la résolution de faire ce voyage?

— Il y a six mois environ. Sur le conseil de la Déesse que je vis en songe et qui me dit : *Va trouver Lucius Cornelius, et annonce-lui qu'Athènes tombera bientôt, et que Mithridate, défait deux fois, demandera la paix. J'aperçois d'éclatants triomphes, tels que Marius n'en connut jamais. Sous la troisième dalle bleue bordant ta couche, se trouve le fragment d'un anneau d'or, où est gravée encore une patte de louve, porte-le à ton époux comme le talisman qui fera tomber les murs orgueilleux de la cité minervienne. Un bateau te viendra à l'improviste et t'emportera vers la côte grecque. Embarque-toi sans crainte. Je veillerai.*

Il y eut un silence : le proconsul penché sur les yeux clairs de sa femme prenait la bague enchantée qu'elle lui tendait et buvait ses paroles, ainsi que la plus émouvante musique. Il comprit ensuite, mais vaguement (tant était grande son impatience amoureuse) qu'elle avait eu de Lucullus (qui battait les mers en quête de navires, pour le compte de Sylla),

une galère confortablement équipée, munie de vingt marins habiles, de vivres en quantité suffisante et d'une voilure telle qu'elle échappât aisément aux felouques disjointes des corsaires grecs. Mais force fut de remettre à plus tard la description de la traversée.

Après le bain commença la collation ; la voyageuse aimée avait grand'faim et se réjouit de la poutargue que le chef mangeait sans assaisonnement, découvrant en elle tout un horizon de mer (car son esprit gustatif était vif et exercé), mais que Cecilia enduisait d'huile. Elle se divertit du pain grec plus décoloré que le latin, bien que d'une saveur plus délicate, de quoi Sylla convint aisément. Bien que mettant Rome et ses usages au-dessus de tout, il admettait volontiers les mœurs des autres peuples et leurs nourritures. C'est ainsi qu'il mangeait le poisson à la massilienne et baignant en un coulis safrané, et qu'il coupait l'anguille en tronçons à la mode barbare, pourvu qu'elle fût grasse et dodue à souhait. Son habitude singulière était d'être tout à ce qu'il faisait, ne permettant à aucune préoccupation d'intervenir dans la besogne présente, ni dans son divertissement, que ce fût à table, au lit, ou à cheval, écoutant la musique, assistant à la danse, ou aux luttes et palestres de toutes sortes. Chacun, autour de lui, se pliait et conformait à cet usage, nul n'entrant à l'improviste dans une pièce où il se tenait, ni ne lui adressait la parole s'il méditait ou musait, ce qui était fréquent. Il priait aussi ses familiers de babiller et folâtrer, sans craindre qu'il les taxât comme frivoles. Car l'existence (ajoutait-il) est tissée de petites choses comme de grandes, dont les premières n'ont pas toujours le moindre prix.

Ayant donc ordonné ce discret petit festin d'arrivée, le chef voulait qu'il fût parfait en tout. L'agneau se trouvant refroidi, bien que cuit à point (ce qui, vu le retard et le déduit, n'avait rien d'extraordinaire ni d'insolite), il le renvoya au cuisinier, avec les pires imprécations, ainsi qu'à un briseur de jouissance. De quoi cet homme robuste et effrayé faillit avoir une congestion. Là-dessus Metella se gardait de le contredire, contemplant les cours, sinuosités et méandres de cette admirable nature, dominatrice de l'univers, ainsi qu'un spectacle où elle était engagée, mais se tenant elle-même pour rien et tenant son époux pour un demi-dieu. Le mouton revint, parfaitement doré cette fois, et digne des palais et dégustations les plus difficiles. Ils y

firent honneur, jouant à se manger les morceaux sur les lèvres, mêlés de baisers et de rires, puis buvant et rebuvant le samos à la santé de la complaisante divinité qui avait rompu leur séparation.

Il n'est plaisir qui ne prenne fin. Apollon terminait sa course, dans sa partie la plus effrayante, et le vent fraîchissait sur les Longs Murs et sur le Pirée quand le proconsul, tenant sa femme par ses beaux bras ronds et nus, la mena et poussa amoureusement, et non rassasié d'elle, devant la tente. Là se trouvait un grand terre-plein, dallé par endroit, pour qu'y fût recueillie l'eau des pluies dont les intendants faisaient provision : « Regarde, Metella ! Si cela ne vaut pas nos montagnettes de Cumes, le paysage, tant célébré par les poètes d'ici, n'en a pas moins quelque intérêt. »

Sur les lames d'or rouge, bordées d'un vert sombre, qui dessinaient un gigantesque escalier partant de l'orbe d'Apollon, s'étendait la mer céruléenne. La flotte d'Archelaos dormait au Pirée ; mais entre le port et Athènes apparaissaient et brillaient les centaines de tentes des assaillants. Plus près des murs se dressaient les machines de siège, semblables à des insectes géants, au pied desquelles s'activait des cirons guerriers. D'autres machines, prêtes à les contre-battre, montaient de la périphérie de la ville. Des milliers de vies qui se trouvaient là sous les feux éternels et cycliques du Dieu, beaucoup, sans doute, avant quelques jours, seraient fauchées dans les cris et dans le sang, les âmes transmigrant en foule chez Adès se presseraient au bord des fleuves noirs, pleurées ici par toute la Grèce et jusqu'aux confins de l'Asie, puis loin en Italie et dans Rome. Le destin demeurait suspendu au-dessus de cet ensemble fragile, mais c'était Sylla et nul autre qui s'apprêtait à le déclencher, comme le bateau neuf roulant sur les glissières est désamarré par la main du constructeur.

— Bientôt?... interrogea Metella, tremblante comme d'un accès de fièvre.

Le proconsul inclina son visage grave, plein, cuivré par la lumière, où paraissaient quelques mouchetures blanches. De son doigt tendu, il traça le cercle où s'accomplirait l'événement et qu'il ne devait point dépasser.

LÉON DAUDET.

(*A suivre.*)

La Connaissance de la Guerre

Y a-t-il une science de la guerre?

On en a douté longtemps : dans les écoles militaires, c'était, jadis, le lieu commun des leçons d'ouverture de disputer si la connaissance de la guerre est un *art* ou une *science.* Et, comme on ne prenait point la peine de définir positivement les deux termes, chacun les entendait à sa façon.

Toutefois, la plupart des professeurs invoquaient l'autorité du Prussien Clausewitz, lequel avait prononcé qu'il était « plus logique de dire *art* que *science* ». Et cela, pour la raison qu'il dénommait « *arts* toutes les activités dont l'exercice, comme l'architecture, par exemple, réclament des *aptitudes spéciales* de l'intelligence ; et *sciences* toutes celles, telles que les mathématiques et l'astronomie, qui n'exigent que du *savoir* ».

Donc, pour Clausewitz, les sciences (Newton) se passaient « d'aptitudes spéciales »; « les arts » (Léonard) pouvaient aller sans « le savoir ». Et les « architectes » qui ont bâti Notre-Dame n'avaient pas eu besoin, sans doute, de connaître à fond la science de la construction ; science qui était alors surtout empirique, mais déjà très complète.

Cette définition est évidemment absurde, et, si je l'ai citée, c'est pour prendre contact avec Clausewitz, qui passa

chez nous pour un penseur, et montrer tout de suite l'infirmité de cet esprit qui, au lieu d'idées, ne mania jamais que des mots ; car remplacer « arts » par « aptitudes spéciales » et « sciences » par « savoir », c'est faire un échange de mots et non pas une définition.

Quoi qu'il en soit, Clausewitz régnait alors en maître, et on admettait avec lui qu'il n'y avait pas de *science* de la guerre, mais plutôt un *art* militaire, où il était de tradition qu'on procédât par citations et sentences.

Dans un ordre de faits où nous verrons que la positivité est particulièrement exigeante, on remplaçait la méthode positive par l'abstraction verbale. On pensait avoir enseigné quelque chose quand on avait répété plusieurs fois le mot de Frédéric II : « Vaincre, c'est avancer. » A quoi Joseph de Maistre répondait en sourdine : « Oui, mais quel est celui qui avance? Celui dont la conscience et la contenance font reculer les autres... Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue. »

On ne laissait pas ignorer aux élèves le mot de Brack : « Il faut au commandement *le fluide impératif.* » Jomini devait leur avouer que « la guerre est un drame effrayant et passionné ». Et il était indispensable que Clausewitz leur confiât que « la ruse suppose une intention cachée... », etc. Ces vérités incontestables, avec quelques pensées du maréchal de Saxe et deux alinéas de *la Chartreuse de Parme*, formaient la solide armature des cours d'art militaire. Et il est certain que ce n'était point de la science.

Mais si on se dégage du sens étroit et vague qu'attribuaient nos professeurs au mot *science*, et si on donne ce nom à tout corps de connaissances liées entre elles par des lois de succession, il devient évident que la connaissance de la guerre est une science, et une science positive. Et qu'en raison même des conditions limitées de temps et d'espace où elle évolue, la guerre est le mode de l'activité humaine où les lois de succession se trouvent le plus immédiatement vérifiées. Là, plus qu'ailleurs sans doute, la connaissance exacte des facteurs moraux et matériels, avec leur mise en œuvre rationnelle, assurera des résultats déterminés et limitera les surprises du hasard.

Les divers éléments de cette connaissance et les règles qui en résultent forment, à une époque donnée, ce que nous appelons une doctrine de guerre. Et il faut bien ici définir

les termes. On a longtemps confondu, dans le langage, philosophie et doctrine. Et on a beaucoup discouru sur la philosophie de la guerre, alors qu'au sens positif du mot, il n'y a pas de philosophie de la guerre, mais la philosophie tout court : la philosophie est, en effet, la connaissance de la plus haute généralité, celle qui embrasse toutes les autres sans être particulièrement à aucune. Les principes essentiels que nous nommons *philosophiques* ont un caractère d'évidence, d'universalité, de permanence qui permet de les reconnaître entre tous. A travers les âges, ils ne paraissent pas avoir évolué.

Il n'en est pas de même des enseignements qui, à une époque donnée, résultent de ces principes dans les divers ordres de la connaissance. Ces enseignements diffèrent pour chacun de ces ordres et y constituent un ensemble de préceptes et de règles qui ne sont pas immuables comme les principes philosophiques, mais évoluent dans le temps et l'espace et prennent, selon l'étymologie et la tradition, le nom de *doctrines.*

Cette distinction entre la philosophie et la doctrine n'est évidemment qu'une construction abstraite de l'esprit, mais elle est nécessaire : elle permet de différencier, de bien situer pour l'observation et le raisonnement, deux ordres de conceptions qui sont étroitement liées entre elles, mais ne doivent pas être confondues.

Ainsi *la prééminence des forces morales* est à l'origine de toute activité humaine. C'est un principe philosophique. A la guerre, donnez à une troupe des armes meilleures que celles de l'ennemi ; assurez-lui des approvisionnements supérieurs ; confiez-lui des positions réputées imprenables, si les forces morales lui font défaut (courage, abnégation, honneur, volonté, ténacité, patriotisme...), elle se dispersera comme la fumée dès que fondra sur elle, en vent d'orage, l'attaque d'un adversaire mal armé, mal approvisionné, qui se rue à découvert, mais en pleine exaltation de forces morales supérieures. Installez de même des industriels dans une usine modèle, donnez-leur l'outillage le plus perfectionné, les matières premières les meilleures et les plus abondantes, ils auront vite fait faillite, s'ils manquent des forces morales indispensables au succès (volonté, caractère, lucidité, prévoyance, etc.). L'esprit offensif, force morale de premier ordre, est aussi indispensable à l'industriel, qui doit savoir

oser, qu'au chef de guerre, qui sait que l'offensive seule amène la décision.

La ruse, la prévoyance, l'audace engendrent à la guerre la surprise, manœuvre par laquelle on produit un brusque déséquilibre dans le dispositif ennemi. Pour l'industriel, manœuvrer le rival, c'est aussi lui opposer brusquement une concurrence économique à laquelle il ne peut faire face en temps opportun. L'évidence et la permanence de ces vérités ne sont pas contestables. Il en résulte que le principe philosophique de la prééminence des forces morales commande de haut les entreprises des hommes ; que, s'il est à la base de toute doctrine de guerre, il l'est aussi de toute doctrine industrielle dans le sens élevé du mot. Il ne saurait, en conséquence, tenir lieu de doctrine de guerre, comme on l'a cru longtemps.

C'est pour n'avoir pas fait cette distinction capitale que la plupart des théoriciens d'avant-guerre ont opposé les *grandeurs morales* (courage, volonté, abnégation, etc.) aux *grandeurs matérielles* (armement, fortification, approvisionnements, transports, etc.) et accepté, comme parole d'évangile, le sophisme de Clausewitz, qui creuse un fossé métaphysique quasi infranchissable entre ces deux ordres de grandeurs. Ils ont ainsi perdu de vue cette vérité primordiale humaine qu'il n'est pas plus possible de séparer les grandeurs morales des grandeurs matérielles qu'il ne l'est d'affranchir l'âme du corps.

Une doctrine de guerre basée sur le principe de la prééminence des grandeurs morales apparaît donc comme un corps de connaissances où chaque connaissance est pénétrée par le principe et lui demande des directions. Elle étudiera méthodiquement les grandeurs morales, définira leurs rapports avec les facteurs internes et externes de l'être humain, et aura pour tâche essentielle finale de bien assurer leur pénétration dans toutes les grandeurs matérielles qui interviennent à la guerre. Elle ira du simple au complexe, de l'indéfini au défini.

On voit aussitôt que les caractères évolutifs de la doctrine seront d'autant plus marqués et agissants qu'on s'éloignera davantage du principe immuable (prééminence des grandeurs morales) pour se rapprocher des grandeurs matérielles dont les transformations de nos jours sont particulièrement rapides et profondes.

En définitive, la pénétration des grandeurs matérielles par les grandeurs morales sera le fond même de la doctrine. Et cette doctrine exigera, d'autre part, une connaissance approfondie des grandeurs matérielles pour leur demander, à chacune, un élément de culture propre à exalter les grandeurs morales. Une doctrine ainsi conçue présente tous les caractères de la *positivité* telle que l'ont définie et précisée Auguste Comte et ses disciples. Nous l'appellerons une *doctrine positive*. Et nous lui appliquerons les deux opérations fondamentales de la méthode positive : l'*observation* et le *raisonnement*.

Ici, toutefois, les phénomènes présentent des caractères particuliers. Les guerres ne sont, heureusement, que des périodes de crise plus ou moins brèves, séparées entre elles par d'assez longues périodes de paix. L'observation doctrinale agira donc, en temps de paix, surtout sur des faits de guerre passés. Elle deviendra, dans l'ensemble, *l'investigation historique*. Et comme, d'autre part, la guerre de demain sera toujours très différente de la guerre d'hier, il faut que le raisonnement doctrinal s'exerce non seulement sur les phénomènes du passé et du présent, mais encore, et de plus en plus, sur les possibilités industrielles de l'avenir. Le raisonnement se doublera donc d'une faculté d'imagination spéciale qu'on peut assez justement nommer *l'imagination technique*.

Les deux opérations doctrinales que nous venons de définir : investigation historique et imagination technique, se complètent l'une l'autre et ne sauraient être séparées : un vrai chef moderne doit savoir l'histoire des guerres, mais cette connaissance demeurera stérile en lui s'il n'a pas l'esprit assez souple et cultivé pour prévoir les nouveautés, les inventions imminentes ou seulement possibles, ainsi que les conditions dans lesquelles elles interviendront à la guerre selon les probabilités les plus raisonnables ; s'il n'est pas, en un mot, puissamment doué d'imagination technique.

Avant 1914, on se préoccupait surtout, et quasi exclusivement, de l'investigation historique ; on négligeait à peu près complètement l'imagination technique ; on en méconnaissait l'importance et, souvent même, la nécessité. Or, si la connaissance historique est à la base de tout, elle ne saurait suffire et présente, par ailleurs, deux graves dangers.

D'abord, il est très difficile, pour ne pas dire impossible,

de connaître le détail des faits de guerre, et, surtout, l'ambiance qui les enveloppa, l'atmosphère où ils furent vivants. La critique la plus avisée qu'on en puisse faire conduit souvent à des conclusions divergentes. Il en résulte que chacun y recherche, plus ou moins inconsciemment, la confirmation de théories préconçues qui le séduisent. Et c'est un très grave danger. Ainsi Clausewitz a prétendu baser ses théories sur les guerres de Napoléon. Et il a conclu de ses études que l'Empereur eut pour règle unique de se précipiter toujours tout droit avec le gros de ses forces sur le centre de gravité des forces ennemies : « La théorie, écrit-il, exige que, pour marcher au but, on prenne la ligne la plus courte, ce qui met fin à ces interminables discussions sur les vertus des manœuvres par la droite ou par la gauche. Napoléon n'a jamais fait autrement : la grande route qui conduisait directement à l'ennemi était son axe de prédilection. Il a toujours marché droit au but sans se préoccuper en rien du plan stratégique de son adversaire... »

Partant d'idées préconçues et avec le dessein d'appuyer ses théories qui sont la négation de la manœuvre, Clausewitz n'aperçoit donc rien ou ne veut rien apercevoir de la manœuvre-surprise qui est la caractéristique des opérations napoléoniennes. Il ne voit pas que l'Empereur ne se porte pour ainsi dire jamais *brutalement, directement par le chemin le plus court*, sur le gros de l'ennemi ; qu'il le déborde au contraire presque toujours par la manœuvre et tombe sur ses lignes de retraite où il le surprend, le démoralise et le détruit. En 1800, par exemple, ce n'est point la route de Nice à Alexandrie qu'il prend comme *axe de prédilection*, pour atteindre le gros des forces de Mélas, c'est la route de Genève à Marengo (et par le Grand Saint-Bernard, s'il vous plaît !), afin d'aller couper la retraite à l'ennemi, et la lui couper par une manœuvre tout à fait imprévue, improbable, une invraisemblable surprise qui le décourage avant la bataille et le désagrège complètement.

En 1805, marche-t-il de la forêt Noire sur Ulm par le chemin le *plus court* qui mène aux Autrichiens? Pas du tout : son axe de prédilection, comme dit Clausewitz, se trouve, au contraire, bien au nord-est de cette ligne, et c'est en le suivant que la Grande Armée va déboucher en avalanche sur les derrières de Mack, lequel, terrorisé, capitule dans Ulm... Telle est la manœuvre napoléonienne, subtile et fou-

droyante. Napoléon manœuvre *toujours*, c'est-à-dire qu'il cherche toujours à produire la *surprise*, l'*événement*, comme il dit. Pour lui comme pour tous les vrais chefs, manœuvre et surprise, c'est tout un. Clausewitz, au contraire, est l'ennemi juré de la manœuvre, le partisan du coup droit et brutal ; et alors, pour renforcer sa théorie, il la prête généreusement à Napoléon.

Il est tout à fait inconcevable que cette erreur évidente et grossière de Clausewitz ait exercé une influence prodigieuse sur toute notre préparation d'avant-guerre, à l'époque où Clausewitz régnait en maître dans nos écoles. Elle est certainement à l'origine de la théorie du coup-droit-devant soi, sans se préoccuper du dessein de l'adversaire ; méthode du taureau qui fonce sur la barricade et coupe court, lui aussi, à ces « manœuvres par la droite ou par la gauche » qui horripilent Clausewitz et mènent Bonaparte à la victoire.

Par une sorte de suggestion, de maléfique envoûtement, sans autre exemple dans l'histoire, le Français perd tout à coup, vers 1900, le contrôle de lui-même et de ses gloires pour se livrer, pieds et poings liés, à Clausewitz ; et quand il préconise, avec Clausewitz et ses disciples, la méthode du taureau, il pense — *horresco referens!* — qu'il revient à la tradition française ! Il croit qu'il est le petit-neveu de Napoléon, alors qu'il défigure, au contraire, l'offensive napoléonienne, positive et claire, et la transforme en une façon de délire métaphysique, essentiellement germanique, lequel serait doué d'une vertu en soi, dispensant de toute imagination, de toute prévision, de toute manœuvre et consistant à foncer *tout droit, à bourrer, à taper dans le tas*, n'importe où, n'importe quand, partout à la fois si possible, sans s'éclairer, sans se renseigner, sans conserver de réserves... Et c'est ainsi qu'on aboutit, en 1914, aux attaques divergentes d'Alsace, de Lorraine, de Charleroi, aventures néfastes en tout état de cause, mais qui sont surtout contraires aux enseignements napoléoniens, aventures qu'aucune observation, aucun raisonnement positifs ne peuvent justifier.

L'autre danger de la connaissance historique, lorsqu'elle est exclusive, c'est qu'elle risque de faire perdre de vue l'évolution incessante des conditions mêmes de la guerre, de cantonner l'esprit sur les vérités d'hier et même d'avant-hier, de lui masquer les réalités d'aujourd'hui et de ne plus

lui permettre assez d'essor vers les possibilités de demain.

A force de suivre, heure par heure, les divisions de la Grande Armée sur les routes glorieuses d'Iéna ou d'Austerlitz, on arrive à les ressusciter en chair et en os dans son esprit, à vivre, à combattre avec elles ; à ne plus concevoir qu'on puisse combattre autrement qu'elles. Et si quelque esprit positif vient troubler cette hallucination en rappelant que tout change à la guerre, on lui répond que « les principes sont éternels ». Certes, les principes, oui ; la doctrine, non !

Sans doute, et nous l'avons dit, la suprématie des forces morales est un principe éternel, à la guerre comme ailleurs. Sans doute le facteur principal de la lutte est l'homme et non l'arme. Mais ce n'est pas l'homme théorique des cours d'école, ni l'homme mort de 1800 ou de 1870, c'est le vivant de 1914, c'est le « poilu » qui va maîtriser le destin par sa force morale, c'est entendu, mais qui, pour l'application de sa force morale, ne saurait être séparé de son fusil, de sa mitrailleuse, de ses canons, de ses grenades, de ses fusées, de ses téléphones, de sa T. S. F., de ses camions, de ses tranchées, de son béton, de son équipement, de son « singe », de son « pinard ».

Il n'est donc pas inutile d'insister sur ce point : Une doctrine de guerre devra, de toute nécessité, adjoindre à l'étude critique de l'histoire militaire une connaissance approfondie des possibilités industrielles dans le sens le plus général et le plus élevé du mot, ainsi que des modalités nouvelles qu'elles établiront pour les conflits à venir : de plus en plus, l'imagination technique deviendra la qualité dominante du chef de guerre. Si elle a presque toujours fait défaut en 1914, c'est qu'à cette époque nous n'étions dirigés par aucune doctrine digne de ce nom, et seulement, comme je le ferai voir, par des abstractions métaphysiques d'origine allemande. Elles furent les coupables et non pas les hommes. Nous masquant les réalités, elles nous ont empêchés de prévoir l'importance, d'étudier l'intervention à la guerre de toutes ces nouveautés qui étaient déjà bien connues alors : aviation, artillerie lourde, transports par autos, explosifs à grand rendement, etc.

Et c'est évidemment par manque d'imagination technique qu'on n'a pas été « à l'échelle » des événements du début, et qu'on est arrivé au contact de l'ennemi à peu près sans avions, sans canons lourds, sans mitrailleuses, sans

auto-camions, avec un matériel insuffisant, mal adapté aux circonstances, porté par d'invraisemblables véhicules dont le modèle remonte à la guerre de Trente ans.

*
* *

Si le principe de la prééminence des forces morales est à la base de toute activité humaine, on peut dire qu'à la guerre, ce principe prend son importance totale, puisque l'activité y est journellement exaltée jusqu'au sacrifice de la vie. Aux époques primitives, quand les grandeurs matérielles sont peu nombreuses et très simples (force physique, nombre des combattants, armement rudimentaire à peu près identique chez les diverses peuplades), la doctrine se confond presque entièrement avec le principe des forces morales. A mesure que les grandeurs matérielles prennent plus d'importance, que l'armement, l'art de la fortification, les transports, etc., se perfectionnent, l'esprit scientifique ou positif devient nécessaire à la connaissance de la guerre et s'y applique toujours davantage. Désormais, et de plus en plus, l'exaltation des forces morales d'une part, l'étude et la direction des grandeurs matérielles, d'autre part, sont les deux pôles de la doctrine.

Et il faut bien voir qu'entre les deux, il est impossible d'introduire efficacement l'abstraction verbale et l'entité métaphysique. D'abord, parce qu'elles sont absolument impuissantes à exalter les forces morales qui puisent leur sève dans ces réalités supérieures qui s'appellent la foi, le patriotisme, la race, l'éducation... Ensuite parce qu'il serait aussi ridicule et vain d'appeler ces entités à l'étude des grandeurs matérielles — à l'explication, par exemple, des effets du tir ou à la découverte d'un nouvel explosif — qu'il l'est aujourd'hui de dire que l'eau monte dans la pompe parce que « la nature a horreur du vide ».

Et pourtant, jusqu'en 1914, c'est l'abstraction verbale qui a régné en maîtresse dans les cours d'art militaire ; et, en fait de doctrines, nous n'avons guère connu que des théories métaphysiques qui refusaient le contact avec les réalités.

Sans doute, avec Turenne, Vauban, Villars et, plus tard, Carnot, et surtout Napoléon, les hommes faisaient de plus en plus la guerre *positive* et n'en cherchaient les directions que dans l'observation et le raisonnement, l'histoire et l'ima-

gination. Mais, après Napoléon, ceux qui voulurent déduire une théorie de ses guerres se trouvaient beaucoup trop imprégnés de l'enseignement métaphysique et livresque qui régnait alors pour pouvoir en comprendre la positivité. Nous avons dit que Clausewitz en avait tiré des leçons évidemment contraires à la réalité des faits et, d'ailleurs, au simple bon sens. Avant lui, Jomini, beaucoup plus clair, avait surtout retenu le côté matériel, géographique et géométrique, en quelque sorte, des guerres de Napoléon. Entre ces deux écrivains de tendances opposées, Jomini et Clausewitz, une foule de théoriciens ont gravité au dix-neuvième siècle, qui n'ont rien apporté de particulièrement remarquable.

Pourtant, à partir de 1872, et sous le coup de fouet du malheur, une pléiade d'officiers surgirent qui, la plupart techniciens, ébauchèrent dans les faits, recueillirent (mais sans pouvoir les systématiser) dans leurs écrits, les éléments constitutifs d'une véritable doctrine de guerre : les de Reyffie, les Piobert, les de Bange et plusieurs autres, créèrent l'artillerie qui nous a permis de « tenir le coup » après la Marne. Séré de Rivières entreprenait l'organisation défensive de nos frontières mutilées ; et ses plans se trouvèrent si judicieux, correspondirent tellement à la réalité positive que, même inachevés et mal inutilisés comme ils le furent, les rideaux et groupes fortifiés qu'il avait bâtis ont eu, sur le sort de la Grande Guerre, une influence considérable.

Ce fut la belle époque des techniciens dans l'armée. Elle dura très peu ; presque tout de suite il y eut une violente réaction des officiers que nous appellerons — et simplement par opposition de termes — les non-techniciens, lesquels étaient l'immense majorité de l'armée. Et la loi des majorités s'imposa : bientôt l'attribution à peu près obligatoire des hauts grades et des fonctions de l'état-major aux officiers brevetés de l'École supérieure de guerre précipita la déconfiture des techniciens.

Toutefois, dans leur triomphe, les non-techniciens gardaient un malaise : à cette époque où les conditions matérielles de la guerre se transformaient avec rapidité, où l'on passait de la poudre noire aux panclastites les plus effroyables, du ballon captif à l'avion de chasse, de la prolonge à chevaux à l'auto-camion de cinq tonnes... ils ne pouvaient échapper à l'évidence de ce fait que la guerre

prenait, de plus en plus, un caractère d'industrie savante, à la direction de laquelle leurs études ne les préparaient point.

C'est alors, en 1884, que le commandant Cardot, particulièrement acharné contre les techniciens, découvrit Clausewitz et le révéla aux élèves de l'École supérieure de guerre en quelques conférences. Et, aussitôt, ce fut un soulagement général. Clausewitz apportait, en effet, la délivrance de tous les malaises. Par le fossé profond qu'il établit entre les grandeurs matérielles et les grandeurs morales et les crimes imaginaires dont il charge les premières, il voue, en effet, la technique au discrédit le plus profond. Dès lors, plus d'hésitation possible : on déclare la technique superflue et même nuisible. Plus d'austères études positives où il faut peiner longuement, et qui, désormais, vous laisseront dans l'ombre. Il n'importera plus, maintenant, pour avancer vite, que de savoir deviser brillamment sur la métaphysique de la guerre. Et tout le monde abandonne la technique.

Telle est la cause profonde de la faveur de Clausewitz : *il a délivré de leurs appréhensions les esprits timorés qu'impressionnaient encore les nécessités techniques de la guerre. Il leur a fait concevoir les forces morales comme des entités métaphysiques vivant d'une vie en soi et capables, à elles seules, de vaincre. Il a développé et fortifié en eux le mépris des facteurs matériels de la guerre.* Et il faut bien voir que toutes nos surprises, nos mécomptes au sujet de l'artillerie, de la fortification, de l'aviation, du matériel de toute nature, viennent de là.

Né près de Magdebourg, en 1780, Clausewitz, officier prussien, fit la guerre contre Napoléon de 1806 à 1812, et mourut en 1831, directeur de l'Académie de guerre de Berlin. Il n'avait rien publié de son vivant ; quelque temps après sa mort, sa veuve fit imprimer les notes qu'il avait laissées, sous le titre *Vom Kriege* (De la guerre). En 1849, le major d'artillerie belge, de Neuens, publia une traduction française de cet ouvrage. Elle n'eut chez nous aucun retentissement, et on la trouvait difficilement en 1884, quand le commandant Cardot découvrit tout à coup Clausewitz. C'est pourquoi, en 1886, le colonel de Vatry en publia une nouvelle traduction sous le titre : *Théorie de la grande guerre.*

Le commandant Cardot, devenu général, a dit plus tard : « La *Théorie de la grande guerre* mérite d'être le livre de

chevet de tous les chefs d'armée qui *pensent*... » Le capitaine Gilbert, qui fut un des disciples les plus fameux de Clausewitz, a écrit à son tour : « La lecture de Clausewitz est, en somme, bien plus suggestive qu'instructive ; elle contraint à *penser.* » La terrible expérience vient de nous montrer ce qu'il faut retenir des pensées provoquées par le clausewitzme.

En réalité, Clausewitz est le *métaphysicien-né.* Son commerce exclut toute possibilité d'une conception positive quelconque en fait de doctrine de guerre. Quand Clausewitz parle des « esprits vitaux » de la guerre ou qu'il sépare d'un fossé profond les grandeurs matérielles des grandeurs morales, on reconnaît tout de suite, par le contexte, qu'il ne s'agit pas, pour lui, de simples constructions de l'esprit destinées à classer et à expliquer, mais d'entités vivant d'une vie en soi.

On lui attribue le principal mérite d'avoir établi la doctrine des forces morales. Or, il se borne à les énumérer au hasard, sans souci de classement ni de hiérarchie. Il n'essaie aucunement d'en faire l'historique ni d'en tirer des enseignements. Il dit simplement « qu'elles sont *impondérables* » et qu'elles « échappent à toute la sagesse des livres, parce qu'elles ne se peuvent ni chiffrer, ni classer ; elles demandent à être vues et senties ». C'est tout ; et c'est ce qu'on nous a voulu donner pour une doctrine des forces morales ! De ce qu'elles sont *impondérables*, comme il dit, est-ce une raison, d'ailleurs, pour ne pas les étudier? L'électricité aussi est impondérable ; elle n'en est pas moins devenue une vraie science du jour où les *fluides* de noms contraires ont perdu, dans les esprits, leur existence métaphysique, pour devenir de simples formules de classement commode et provisoire, et qu'on s'est mis à traiter la connaissance électrique par la méthode positive, en observant et en raisonnant. Pour moi, la *Théorie de la grande guerre* est une sorte de laboratoire d'alchimiste où les nuées verbales s'échappent de cornues aux formes chimériques, de vieux alambics désuets rangés sans méthode dans la pénombre et la poussière. Et il apparaît aujourd'hui tout à fait paradoxal que de jeunes Français aux yeux clairs aient pu s'enthousiasmer pour ce fatras d'abstractions souvent baroques, toujours nébuleuses, et cette enfilade d'erreurs la plupart du temps évidentes à l'œil nu.

En fait de doctrine, Clausewitz aligne des aphorismes qui

sont des vérités de La Palice ou des rébus abstrus. Il nous dit, par exemple, que « chacun estime moins le courage de l'ennemi qui tourne le dos que celui de l'ennemi qui résiste ». « Cependant, ajoute-t-il, pour que les axiomes prennent le caractère de vérités, il leur faut la consécration de l'expérience, car jamais les subtilités de la psychologie et de la philosophie ne doivent trouver accès dans la théorie ou dans l'esprit d'un général en chef... » Que signifie ce fatras? Bien fin qui le découvrira. « Le courage, écrit-il encore, est, en quelque sorte, la lentille de cristal par laquelle les impressions passent avant de parvenir à l'intelligence. » Qu'a-t-il voulu dire exactement? Aucun de ses disciples n'a pu nous l'expliquer en français, et tous s'en sont tirés disant qu'il y faut l'allemand. Et ils ont raison : tout ce verbiage est germanique, authentiquement, essentiellement germanique, comme la pensée biscornue qu'il essaie d'exprimer.

Est-il possible véritablement que nous ayons pu nous prêter de bonne grâce à des divagations comme celle-ci, par exemple, qu'on nous donnait naguère pour le fin du fin de la philosophie : « Ainsi, dit Clausewitz, en se maintenant rigoureusement dans les limites abstraites de la notion de la guerre, l'esprit ne trouve de repos que lorsqu'il en arrive aux extrêmes, par la raison que, conflit de forces abandonnées à elles-mêmes et qui ne suivent d'autres lois que celles de leur nature, la guerre n'est elle-même qu'un extrême. Si donc, partant de ce concept abstrait, nous cherchons à déterminer le point absolu vers lequel les fins de la guerre doivent tendre, ainsi que les moyens qui y doivent conduire, les influences réciproques constantes que nous rencontrerions nous conduiraient incessamment à des extrêmes qui ne seraient qu'un jeu de notre imagination et reposeraient à peine sur quelques subtilités logiques. Si l'on voulait enfin, isolant tous les obstacles d'un trait de plume, s'en tenir rigoureusement à la conséquence logique qu'il faut incessamment tendre à l'extrême et s'efforcer de le dépasser, on n'en arriverait qu'à édicter une loi écrite sans application possible dans la pratique, etc., etc. »

Certes, on est un peu humilié aujourd'hui, quand on pense qu'au lieu de visiter des usines, des polygones d'artillerie et du génie, des camps d'aviation, au lieu de nous passionner pour les découvertes scientifiques qui allaient bouleverser la stratégie et la tactique, au lieu de développer de toute

manière notre imagination technique, nous avons perdu un temps précieux à chevaucher la nuée clausewitzienne. Je me rappelle le mot d'un camarade qui gardait toujours sur sa table la *Théorie de la grande guerre*, et en faisait à tout propos l'éloge : « Vois-tu, me dit-il un jour avec effusion, je ne m'ennuie jamais depuis que je connais Clausewitz. Il me suffit de relire son admirable page sur la *polarité* pour connaître aussitôt les certitudes réconfortantes... »

Voici comment débute cette fameuse page ; voyez et jugez : « Le principe de la *polarité*, dit Clausewitz, n'est applicable à un seul et même objet que si, dans cet objet, la grandeur positive et la grandeur négative s'annihilent exactement. Dans une bataille, par exemple, chacun des adversaire s'efforce de vaincre l'autre ; il y a donc vraiment *polarité*, car la victoire de l'un rend la victoire de l'autre impossible. Mais, lorsqu'il s'agit de deux choses différentes, qui ont entre elles des rapports extérieurs, c'est dans ces rapports et non dans les choses elles-mêmes, qu'il faut chercher la *polarité*... Si la guerre n'avait qu'une forme unique, c'est-à-dire si elle consistait à attaquer toujours et à ne jamais se défendre, ou, en d'autres termes, si l'offensive ne différait de la défensive que par le motif positif que la première possède et qui manque à la seconde, le combat se produirait également toujours dans la même forme, et, dès lors, il y aurait polarité, car, dans ce combat, l'avantage obtenu par le vainqueur donnerait la mesure exacte du désavantage essuyé par le vaincu... », etc., etc., pendant des pages. N'eût-il pas mieux valu que nous eussions passé le temps à relire le plaidoyer de M. de Humevesne au livre deuxième de *Pantagruel* : « Eh ! Saincte dame ! dit Humevesne, combien avons-nous vu de ces gros capitaines, en plein camp de bataille, alors qu'on donnait les horions du pain bénist de la confrairie, pour plus honnestement se dodeliner, jouer du luc et faire les petits saulx en plate-forme, sus beaux escarpins deschiquetés à barbe d'écrevisse? Mais maintenant le monde est tout détravé de louchetz des balles de Lucestre... » Et quel dommage, ô maître Alcofribas, que tu n'aies pu déchaîner la belle verve de ton Pantagruel sur ces nouveaux « escholiers limousins » qui contrefirent la claire raison française en récitant du Clausewitz !...

Dès qu'il sort des brouillards et des formules, Clausewitz affirme paisiblement des postulats énormes sans aucun sem-

blant de preuve, uniquement pour appuyer ses idées préconçues. Ainsi il a fait une découverte qui a eu d'imprévus et formidables résultats. Il a déclaré : « *qu'autrefois* on entendait par art militaire ou science de la guerre, la réunion de connaissances ou d'aptitudes qui n'avaient trait exclusivement qu'à la partie matérielle de la guerre. Les objets de ces connaissances et de ces aptitudes étaient : la fabrication et l'emploi des armes, la construction des forteresses et des ouvrages de campagne, l'organisation de l'armée et le mécanisme de ses mouvements. *Quant à utiliser les éclairs de l'intelligence et les élans du courage, il n'en était pas question...* »

Voilà une audacieuse affirmation et qui demanderait à être précisée. Le mot *autrefois* est bien vague, en effet. Eh quoi ! de Jeanne d'Arc à François Ier, de Turenne à Napoléon, de la Bérézina à Solférino, on n'aurait point songé à utiliser les éclairs de l'intelligence, les élans du courage ! Et l'on aurait cultivé autrefois plus qu'aujourd'hui les grandeurs matérielles au détriment des grandeurs morales ! Mais ce serait le renversement de la loi naturelle des choses et c'est aussi le contraire de la réalité : à mesure que l'on remonte vers le passé, nous pouvons voir très nettement que l'étude des grandeurs matérielles tient moins de place, et Clausewitz s'est grossièrement trompé ; et il est impossible de découvrir sur quoi se fonde, dans les faits, son affirmation. Malheureusement, ses disciples l'ont acceptée sans plus, et se la sont transmise sans la soumettre à aucun examen critique sérieux ; et l'un de nos plus célèbres professeurs écrivait encore à la veille de la guerre : « Que les théories qu'on professait jusqu'en 1882-1883 étaient fausses... qu'on écartait systématiquement les grandeurs morales d'une étude rationnelle... »

C'est exactement l'erreur clausewitzienne de l'*autrefois*. En réalité, on a toujours exalté en France les grandeurs morales : de Blaise de Montluc à Vauban, de Carnot et de Napoléon à Joseph de Maistre et à Stendhal, tous ceux qui, chez nous, ont écrit sur la guerre, érigent les grandeurs morales au sommet de tout ; et, sans connaître Clausewitz ni ses continuateurs, les grands chefs français, joignant l'exemple au précepte, se sont toujours écriés, avec le maréchal Bugeaud : « O puissance morale, tu es la reine des armées ! »

On vient nous dire que les théories de Clausewitz ont conduit de Moltke à la victoire en 1870. A quoi il est immé-

diat de répondre que l'inertie absolue du haut commandement français nous vouait alors à la défaite certaine, quelles que fussent les théories de l'adversaire.

Ce qu'il faut constater, par contre, c'est que tous les préceptes intelligibles formulés par Clausewitz ont fait lamentablement faillite de 1914 à 1918. Il dit, par exemple, que « rien n'est plus dangereux à la guerre que les erreurs de sentiment » et que « ce sera toujours commettre une absurdité que de vouloir introduire un principe de modération humanitaire dans la philosophie de la guerre... ». C'est pour avoir cru à Clausewitz et aggravé son infernal précepte que les Allemands ont soulevé contre eux, par leurs atrocités, tous les peuples civilisés et ont été finalement écrasés. Et je veux montrer par deux exemples saisissants que la France a failli périr victime de son clausewitzme et n'a été sauvée que parce que le clausewitzme des Allemands fut encore plus tenace que le sien.

Le propre de Clausewitz, nous l'avons dit, est de transformer en entités métaphysiques de simples formules de classement commodes. Ainsi, dans leurs opérations, les armées peuvent avoir des *objectifs* principaux, secondaires, géographiques ; c'est pour nous une manière de parler qui permet de s'entendre facilement. Pour Clausewitz et ses disciples, ces objectifs deviennent des êtres de raison nettement distincts et doués, chacun, de leur vie propre, ainsi que nous allons le voir, avec ce qui en est résulté :

Clausewitz a posé en principe que : « La destruction des forces armées de l'adversaire est le seul moyen d'arriver aux fins de la guerre. » C'est évident en thèse générale, et à la condition de donner à cette expression « forces armées de l'adversaire » toute la signification que comporte la guerre industrielle moderne. Mais, pour les disciples de Clausewitz, il s'agit uniquement des troupes de campagne, et c'est en pensant à elles que le capitaine Gilbert, fameux théoricien dont nous reparlerons, a écrit : « Ce sont les forces armées de l'ennemi qui doivent être tout d'abord, et *à l'exclusion de tout autre, notre objectif.* »

Donc, il faut rechercher les forces ennemies en négligeant, *dans tous les cas*, les autres objectifs et surtout les *objectifs géographiques*, qui, d'après la théorie, sont d'ailleurs particulièrement dangereux. De là l'erreur — qui nous sauve — de von Kluck, *lorsqu'il abandonne l'objectif géographique*

Paris pour s'enfoncer dans la nasse de la Marne, où l'armée allemande trouve la défaite.

De là aussi l'erreur — qui eût pu nous perdre — du haut commandement français, quand il ordonne, à la même époque, le repli derrière la Seine et l'Aube, de Pont-sur-Yonne à Joinville, en abandonnant Paris à son propre sort. Les uns et les autres, suivant à la lettre le sophisme de Clausewitz aggravé par Gilbert, ont pris pour des entités vivant d'une vie propre de simples artifices de langage, et ils leur obéissent aveuglément...

Il a fallu Gallieni, esprit positif, habitué aux réalités et ignorant sans doute Clausewitz et Gilbert, pour voir clair dans l'affaire, y appliquer son simple bon sens et ouvrir les écluses au torrent de la victoire. Je défie bien qu'on explique autrement que par cette sorte d'envoûtement clausewitzien les ordres des deux commandements dictés entre les 3 et 7 septembre 1914.

Vaste réservoir à l'abri de toute investigation, car les avions eux-mêmes n'y peuvent rien discerner d'utile, l'immense camp retranché de Paris peut recéler, et recèle, en effet, des forces armées considérables ; il peut brusquement les précipiter sur le flanc de von Kluck. Il est hors de doute que Napoléon s'en fût inquiété. Kluck, lui, n'y prête aucune attention, ou peu s'en faut, car il voit dans Paris le fameux *objectif géographique* à éviter ; il veut, selon la formule clausewitzienne, marcher à l'objectif principal qui est, à *l'exclusion de tout autre*, l'armée française dite de campagne.

De même, si les clausewitziens français ne songent à aucun moment de la retraite à utiliser, pour une manœuvre de flanc, les ressources de la colossale forteresse, c'est uniquement parce que, dans leur esprit, comme dans celui de von Kluck, Paris, région fortifiée, est l'objectif géographique dont il faut se garder, d'après la formule, de lier le sort, en quoi que ce soit, au sort des armées de campagne.

C'est tellement vrai que si, par la pensée, vous supprimez les maisons et les forts de Paris, que vous laissiez à leur place une position naturelle qui ne sera plus, elle, une région fortifiée, *un objectif géographique;* et que vous supposiez cette position garnie avec les troupes qui se trouvaient alors sous la main de Gallieni, il vous devient impossible de concevoir que le commandement français n'aperçoive pas aussitôt la nécessité de la manœuvre de flanc et veuille encore se

retirer derrière la Seine et l'Aube en abandonnant la position à son propre sort.

La situation étant, dans la réalité, foncièrement la même pour les deux cas, c'est donc sous la tyrannie des formules clausewitziennes et non pour répondre aux nécessités de l'heure, que le commandement français décide de gaieté de cœur d'abandonner la région fortifiée de Paris et veut se retirer derrière une ligne d'eau, d'où il sait bien pourtant qu'il lui sera fort difficile de déboucher pour reprendre rapidement la contre-offensive stratégique qu'il annonce dans ses bulletins.

Tels sont les dangers mortels de l'abstraction verbale à la guerre : du fait que les clausewitziens des deux camps ont prêté à de simples formules de classement commode (objectif principal, secondaire, géographique, etc.) une sorte de vie métaphysique, il est résulté que le France a failli périr et que l'Allemagne a été vaincue.

Le deuxième exemple sera tiré de la fin du conflit.

J'ai dit plus haut comment l'inconcevable erreur de Clausewitz touchant la manœuvre napoléonienne avait eu pour conséquence la théorie du coup droit devant soi, aussi bien chez les Allemands que chez nous.

Et c'est, en effet, cette théorie qu'applique toujours Ludendorff : c'est ainsi qu'ayant pu réaliser, en mars et en mai 1918, l'enfoncement de notre front, il perd très rapidement le bénéfice de la surprise initiale par son entêtement clausewitzien à vouloir taper encore et toujours droit devant soi. Dans ces conditions, l'effet de la surprise reste localisé, le « colmatage » peut se faire : « Le flot expire sur la grève. »

Autrement souple et positive est la méthode de Foch et de Pétain, dès qu'ils arrivent, instruits par les événements, à sonder le néant verbal de Clausewitz et à retrouver la vraie tradition française : comme l'eût fait sans doute Napoléon à leur place, et suivant son précepte éternel, qu'à la guerre tout est de bon sens et d'exécution, ils produisent la surprise simultanément sur les divers secteurs de la bataille, ils bossellent à droite et à gauche le vaste front. A ce jeu, le colmatage devient vite impossible et il faut qu'on déguerpisse de partout...

Qu'avec les hordes de brigands qui les suivirent, puissent ainsi s'évanouir à tout jamais vers l'horizon lointain les nuées clausewitziennes qui ont failli nous étouffer !

(*A suivre.*) COLONEL GROS-LONG.

Un grand artiste chrétien en France au dix-septième siècle

Eustache Le Sueur

Le temps est venu de donner à Le Sueur sa part dans le renouveau d'admiration qui, depuis quelques années, s'attache à l'art de notre dix-septième siècle. Après une période d'ingratitude, le culte de Poussin ne rencontre plus d'opposition ni même d'indifférence. Je ne prétends pas que tant de convertis de date récente, qui se savent gré de prononcer avec respect le nom de l'auteur des *Bergers d'Arcadie*, soient capables d'expliquer pourquoi ils l'admirent. C'est déjà beaucoup s'ils n'ignorent plus que Poussin est un grand peintre, le plus grand de notre pays sans doute, le maître souverain de la composition et de l'expression.

Il y a seulement une cinquantaine d'années que la France parut oublier l'œuvre d'un de ses plus illustres enfants. Jusqu'alors la gloire de Le Sueur n'avait, pour ainsi dire, pas connu d'éclipses. Du moins, si les courants de la mode portaient vers d'autres formes d'art la majorité du public, les bons esprits et les artistes, même les plus indépendants, même ceux que l'on qualifiait de révolutionnaires, lui demeuraient fidèles. Eugène Delacroix, à maintes reprises, cite Le Sueur dans son *Journal*. La formule : « Les deux grands peintres français, Poussin et Le Sueur » vient tout naturelle-

ment sous sa plume. Au retour de l'inauguration des salles du Louvre, il note « l'impression profonde que lui ont faite les Le Sueur » (1).

Au dix-huitième siècle, Mariette, le comte de Caylus, Dézallier d'Argenville, Guillet de Saint-Georges, Lépicié ont écrit sur lui avec prédilection ; le marquis d'Argens compose un parallèle de Le Sueur et de Raphaël.

Rien ne montre mieux le cas que l'on faisait de Le Sueur à la fin de ce siècle que l'histoire des négociations poursuivies par le comte d'Angiviller, surintendant des bâtiments du roi, aux fins d'acquérir pour les collections royales les deux séries de peintures qui sont les deux œuvres les plus importantes du maître : la *Vie de saint Bruno* et la décoration de l'hôtel Lambert. Le *Mercure de France*, en août 1776, publiait la note suivante :

Sa Majesté, voulant offrir aux artistes de grands modèles et assurer à la nation la jouissance des chefs-d'œuvre qui ont illustré l'école française, vient d'autoriser le comte d'Angiviller à acquérir pour elle les tableaux dont le célèbre Le Sueur avait orné l'hôtel Lambert, situé dans l'île Saint-Louis. Les propriétaires (Mme de La Haye) se sont fait un devoir de sacrifier à des vues si dignes de Sa Majesté le désir qu'ils avaient de garder ces tableaux.

Les RR. PP. Chartreux de Paris, instruits des motifs qui ont déterminé le roi à cette acquisition, ont résolu, dans une assemblée capitulaire, de faire à Sa Majesté l'hommage des tableaux précieux que Le Sueur a peints dans leur petit cloître. En conséquence, dom Hilarion Robinet, prieur de cette maison, et dom Félix de Nonan, procureur général de l'ordre, conduits par le comte d'Angiviller, ont été admis, le 25 juillet, à l'audience de Sa Majesté et l'ont suppliée, au nom de leur communauté, de vouloir bien réunir ces tableaux à sa magnifique collection. Sa Majesté, en acceptant cette offre, a chargé les députés de témoigner à leur communauté toute la satisfaction qu'elle a du zèle de ces religieux et de leur amour pour le bien public.

En réalité, l'offre fut au moins provoquée par d'Angiviller qui savait que les Chartreux avaient besoin d'argent pour reconstruire en briques la voûte de leur église, laquelle était auparavant en bois. On se mit d'accord sur la somme très modique de 30 000 livres, allouée par le roi à titre de

(1) *Journal* (1853), t. II, p. 171, t. I, p. 203, t. II, p. 62.

dédommagement, et les Chartreux conservèrent le mérite de leur don gracieux (1).

C'est le mouvement réaliste et naturaliste qui, après 1860, détacha peu à peu le public, et même la critique, de Le Sueur. Évidemment ni Courbet, qui pensait qu'il n'y avait pas de réponse possible à son apostrophe : « Faites-moi voir des anges, si vous voulez que j'en peigne », ni Manet, bien qu'il ait, lui, peint des anges, et même de fort beaux, dans sa dramatique composition dite du *Christ aux anges*, ni Degas, ni Renoir n'ont guère songé à demander des leçons au pieux historiographe de saint Bruno. Huysmans, qui, au même moment, traitait Puvis de Chavannes avec tant de mauvaise humeur et d'incompréhension, a méconnu Le Sueur, et c'est un trait significatif de l'état des esprits dans les milieux littéraires et artistiques vers l'an 1890. Le véhément écrivain qui se servit du même style pour raconter l'histoire des *Sœurs Vatard* et pour analyser la psychologie de *l'Oblat*, peu s'en faut qu'il n'ait confondu l'œuvre de Le Sueur dans les malédictions et les multisonnantes invectives qu'il prodiguait, sans se blaser, aux « bondieuseries » du quartier Saint-Sulpice et de Lourdes. Sa foi cependant était vive, mais le préjugé du romancier réaliste fut le plus fort.

L'exemple de Le Sueur prouve qu'on peut être un classique sans être un académique, qu'on peut traduire, sans tomber dans la fadeur, tout ce que le sentiment religieux comporte de douceur et de suavité, qu'on peut imprimer à son œuvre un caractère chrétien aussi intense que celui qui nous touche dans l'art du moyen âge, sans imiter cet art, sans recherche d'archaïsme, en pratiquant tout uniment les modes de peindre de son temps. Enfin il prouve aussi — et cette démonstration n'est pas à dédaigner — qu'on peut être un grand artiste en s'astreignant à toutes les règles d'une vie modeste et honnête. C'est même sans doute parce qu'il avait une âme pure et une volonté droite, affranchies de ce qui trouble, en présence de la vérité, certains esprits ardents, qu'il a eu, plus qu'un autre, des yeux d'artiste pour voir la beauté et une main experte pour en rendre l'image. Ne peut-elle s'appliquer aussi à l'art la parole divine sur ce qui est révélé aux humbles et caché aux superbes? Le génie

(1) Jules Guiffrey, *Nouvelles Archives de l'art français*, 1877, p. 274 et suiv.

de Le Sueur fut comme la récompense de ses vertus, de sa simplicité, de sa fidélité aux commandements de Dieu.

Nul ne prétendra qu'il ne puisse y avoir de belles œuvres conçues par un cerveau incroyant. Même des mains impures ont pu brillamment tenir un pinceau ou tailler le marbre. Le catholicisme, étant la religion de Vérité, ne saurait nous pousser à je ne sais quel optimisme béat. Il ne nous masque aucune des faiblesses de l'homme. Il nous donne, au contraire, une vue claire et froide, qui ne s'étonne pas de contempler le triomphe apparent du mal dans ce monde ni les contradictions des destinées humaines. On a mainte fois philosophé sur le cas de Pérugin, qui ne croyait à rien et qui fit tant et de si excellentes images du Fils de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints.

Avouons cependant qu'une vraie joie nous est accordée, qui s'ajoute légitimement à la satisfaction de notre sens esthétique, quand il nous est permis de reconnaître un honnête homme, un brave homme, dans un grand artiste et d'estimer qui nous admirons : Poussin, réunissant en soi les mâles vertus d'un sage antique et la foi tranquille d'un chrétien, fidèle à sa « bonne femme », dédaigneux des richesses, achevant par sa mort, comme l'atteste Bellori, son biographe et son ami, les exemples de toute sa vie ; Le Sueur, Philippe de Champaigne et, plus près de notre temps, Corot, tous ceux qui ne se laissèrent pas gâter par les plaisirs orgueilleux de la gloire.

L'idée folle, presque monstrueuse, que le romantisme se fit du poète et de l'artiste a heureusement perdu, de nos jours, ses prestiges : *Désordre et Génie*, ce titre d'un drame qui fut célèbre aux environs de 1830, apparaît comme la devise, la ridicule et la funeste devise, où se résument les erreurs d'un siècle. « Le poète est un prophète ou un malade. » Un prophète peut être malade et qui interdirait aux malades d'être des poètes? Mais nous demandons que l'on cesse de considérer l'art comme la sécrétion de quelque mystérieuse tumeur. Les fruits eux-mêmes, les bons fruits, les fruits savoureux et nourrissants des arbres de nos vergers, certaine science n'aurait-elle pas aimé à nous faire croire qu'ils sont les produits de je ne sais quelles lésions mortelles?

Revenons à la vieille définition romaine : *Vir bonus dicendi peritus*, que tournèrent en dérision les sectateurs

de l' « art pour l'art » ou de la « gratuité de l'art », suivant les termes que l'on préfère aujourd'hui pour désigner la forme la plus récente de cette maladie intellectuelle et morale. Mieux qu'à tout autre artiste de notre pays, on peut appliquer à Le Sueur les belles paroles de Michel-Ange : « La bonne peinture est par elle-même noble et dévote. Il ne suffit pas, pour imiter en partie l'image vénérable de Notre-Seigneur, d'être un maître plein de science et de pénétration ; j'estime, pour ma part, qu'il lui est nécessaire de mener une vie très chrétienne, ou même sainte, s'il le peut, afin que le Saint-Esprit l'inspire. »

* * *

La figure de ce jeune peintre, modeste, pieux, mourant à trente-neuf ans en pleine possession d'un génie aussi pur que fécond, a inspiré les faiseurs de légendes. Dès la fin du dix-septième siècle, puis au dix-huitième, mais surtout au commencement du dix-neuvième, on se mit à broder des anecdotes plus ou moins touchantes sur sa noble origine, sur sa pauvreté, sur sa mélancolie, sur les persécutions qu'il aurait eu à souffrir de ses rivaux, et particulièrement de Le Brun. On va jusqu'à cette précision de nous dire que Le Brun, profitant de la position basse où se trouvaient les panneaux de la *Vie de saint Bruno* dans le petit cloître des Chartreux, envoya des gens à lui pour y faire des dégradations qui pussent paraître accidentelles et l'on prétend que le même Le Brun, en apprenant la fin prématurée de Le Sueur, aurait prononcé ce mot cynique : « La mort m'a ôté une bonne épine du pied. »

Pour gagner sa vie, Le Sueur aurait été forcé de prendre un emploi d'inspecteur des recettes aux entrées de Paris.

C'est à la barrière de Lourcine, rapporte un des biographes fantaisistes de Le Sueur, répété par d'autres, qu'il eut à repousser l'injure faite à un de ses subordonnés par un gentilhomme ; insulté lui-même, il demanda satisfaction par les armes. Le noble reçut avec dédain le cartel d'un commis ; mais Le Sueur se nomma, et l'agresseur, qui l'avait souvent admiré sans le connaître, voulut bien consentir à une réparation. Ils se rendirent à l'instant sous les murs des Chartreux, et l'artiste eut la malheureuse adresse de tuer son adversaire d'un coup d'épée. Le Sueur se retira au couvent

même des Chartreux, qui lui donnèrent asile jusqu'à ce qu'on eût apaisé la famille du gentilhomme (1).

On nous raconte aussi tout un roman des relations que Le Sueur aurait eues avec Poussin. Celui-ci, pendant son séjour à Paris, en 1641 ou 1642, aurait remarqué un tableau que le jeune artiste encore inconnu présentait pour être admis dans la corporation des maîtres-peintres : *Saint Paul imposant les mains aux malades*. Il lui aurait offert ses conseils qui furent reçus avec gratitude, et même une fois revenu à Rome, il aurait continué à diriger de loin ce disciple digne de lui en lui écrivant des lettres, en lui envoyant des sujets de compositions et des copies d'après l'antique. Ainsi l'amitié généreuse de Poussin consolait dans une certaine mesure le jeune Le Sueur de n'avoir pu, à cause de sa misère, réaliser son rêve de voir l'Italie. — Que ne nous montre-t-on la moindre trace de toutes ces belles choses dans la *Correspondance* de Poussin?

Vient enfin un dénouement en harmonie avec cette biographie sentimentale. Après la mort de sa femme, qui ne lui laissait pas d'enfants, accablé de tristesse et miné par la maladie, ne se sentant pas fait pour continuer la lutte au milieu des embûches du monde, Le Sueur se retire chez les bons frères dont il avait orné le cloître, et il meurt pieusement entre les bras du prieur des Chartreux.

C'est surtout Landon, peintre, écrivain, puis conservateur du Louvre, qui accrédita ces sornettes. Il se réclamait d'un témoignage qu'il estimait irréfutable : « C'est M. le chevalier Le Sueur, dit-il naïvement, qui nous a fourni quelques-unes des particularités dont il a conservé les titres et les traditions et que l'on ne trouve dans aucune des biographies d'Eustache Le Sueur. » M. le chevalier Le Sueur, c'est le musicien qui composa de bons oratorios et un opéra, jadis célèbre, inspiré d'Ossian, *les Bardes*. Or, il n'était pas chevalier et ne s'appelait même pas Le Sueur, mais Sueur. « Il avait, dit Philippe de Chennevières, la double manie de se croire noble et descendant d'un neveu d'Eustache Le Sueur. Pour concilier ces deux prétentions, aussi mal fondées l'une

(1) Landon, *Vie et Œuvres des peintres les plus célèbres*, 1812 ; Miel, *Galerie française*, 1821, t. II ; Gence, *Biographie universelle*, t. XXIV. Cf. L. Vitet, *Eustache Le Sueur, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1843, p. 37.

que l'autre, il fallait nécessairement qu'il décernât à son soi-disant grand-oncle des lettres de noblesse. »

Vitet et Charles Blanc commencèrent à épurer la vie de Le Sueur de quelques-unes des interpolations dues à l'auteur des *Bardes*. Cependant le charme du mensonge agissait encore si fortement sur eux qu'ils ne purent se résoudre à la simple vérité. Ils ne mettent, ni l'un ni l'autre, en doute les prétendues relations de Le Sueur avec Poussin, ni sa pauvreté, ni sa mélancolie ; et Charles Blanc se complaît dans le récit d'un épisode dont X.-B. Saintine s'était, peu auparavant, inspiré pour son « roman historique », *Louis XIII et Mlle de La Fayette*. Louis XIII, qui va voir Mlle de La Fayette au couvent de la Visitation, donne une somme considérable pour l'embellissement de la chapelle. Vouet, surchargé de commandes, passe celle-ci à son élève, et c'est le premier pas de Le Sueur dans sa carrière de peintre. Le jeune homme obtient, comme autrefois Filippo Lippi, d'avoir pour modèle une religieuse du couvent et il « aurait conçu pour la vierge un amour profond qui répandit une teinte de tristesse sur le reste de sa vie ».

Enfin les vraies méthodes critiques furent appliquées par Philippe de Chennevières, Anatole de Montaiglon, Dussieux, Frédéric Villot et Jal (1). Leurs travaux ont ruiné la légende ; mais la vérité n'a rien qui puisse diminuer notre sympathie. Le Sueur n'est pas mort de chagrin au couvent des Chartreux : il est mort de maladie, de la même maladie, sans doute, qui, un siècle plus tard, enlevait Watteau, presque au même âge ; il est mort au milieu de sa famille, honoré, glorieux, ami de Charles Le Brun, qu'on nous représentait comme un ennemi perfide et odieux, assisté par sa femme, qui n'était pas morte avant lui et qui lui avait donné six enfants. Sa vie fut courte, remplie par un travail heureux, par les devoirs du père de famille et les joies d'une union chrétienne.

Il était né à Paris le 18 ou le 19 mars 1616 et fut baptisé le 19 à Saint-Eustache. Son père, Cathelin Le Sueur, était maître tourneur en bois et tenait boutique dans la rue de la Grande-Truanderie. Le 31 juillet 1644, il épousa, à Saint-Étienne-du-Mont, Geneviève Goussé, fille de Thomas Goussé,

(1) Voir en particulier, *Archives de l'art français*, t. II, p. 1 et suiv. ; et t. III, p. 227 et suiv.

épicier-cirier, sœur d'un autre Thomas Goussé qui travaillait déjà dans l'atelier de son futur beau-frère. Six enfants naquirent entre 1645 et 1655. Le dernier était à peine né qu'Eustache s'alita pour ne plus se relever : il mourut le 30 avril 1655. Son corps, présenté d'abord à Saint-Louis-en-l'Ile, sa paroisse, fut porté ensuite à Saint-Étienne-du-Mont, où il fut inhumé. Il est permis de voir dans ce fait un suprême témoignage de tendresse que Le Sueur donnait à sa femme, ayant voulu reposer dans l'église où son mariage avait été célébré un peu plus de dix années auparavant. Cette inhumation dans une église peut passer aussi pour une preuve d'une situation au moins aisée. D'ailleurs les dires de Caylus et de Guillet de Saint-Georges concordent sur ce point. « Il a laissé vraisemblablement quelque bien », dit l'un. L'autre mentionne « son fils et sa fille, tous deux pourvus à leur avantage. » La veuve de Le Sueur revint à l'épicerie paternelle et fit de son fils unique (1), Eustache, un épicier, plutôt que de l'exposer à devenir un mauvais peintre et à compromettre un nom illustré dans l'exercice de la peinture. Elle survécut quatorze ans à son mari, étant morte le 24 février 1669, en ce logis de la place Maubert où elle était née.

Le Sueur ne semble pas avoir eu à lutter contre des difficultés plus graves que celles qui, de tout temps, ont servi à éprouver les vocations. Les hommes s'attristent devant une destinée heureuse et une œuvre brillante que la mort interrompt à l'heure où d'autres commencent seulement à produire les premiers fruits de leurs efforts et de leurs talents. L'histoire de l'art transmet de siècle en siècle le deuil d'une jeune vie trop tôt tranchée : Masaccio, Raphaël, Le Sueur, Watteau. Si Le Sueur eut de la mélancolie, elle lui vint sans doute, comme à Watteau, dont on a aussi dramatisé la biographie, de sa faible santé et du pressentiment de sa fin prématurée.

Élève de Simon Vouet, qui jouissait alors d'une vogue extraordinaire, imposant partout les recettes qu'il avait rapportées d'un long séjour en Italie, il attira bientôt l'attention des connaisseurs. Il avait à peine quitté l'atelier de Vouet, quand il reçut la commande d'une décoration dans l'hôtel que Le Vau venait de bâtir, à l'extrémité de l'île Saint-Louis,

(1) Les autres enfants étaient des filles, dont deux moururent en bas âge.

pour M. Lambert de Thorigny, président de la Chambre des comptes. Cette décoration, suspendue, puis reprise, l'occupa une bonne partie de sa vie. Si les peintures de la *Chambre de l'Amour* gardent encore quelque chose de la manière de Vouet, l'admirable plafond de *Phaéton*, qui ornait la chambre de Mme la présidente, marque une pleine maturité. Ce n'est plus la couleur claire, mais un peu froide et sans finesse que l'on voit dans la *Chambre de l'Amour*, ni le dessin un peu rond des figures. « Je crois, dit Caylus, que c'est le tableau le plus haut en couleur qu'il ait peint. Il y règne un certain « doré » qui représente merveilleusement la chaleur inséparable de la maison du soleil. L'ordonnance en est magnifique. » Il y a dans l'histoire de la peinture peu de figures aussi légères, aussi aériennes, que cette Aurore, semant d'une main des roses et tenant de l'autre un flambeau, blanche apparition qui vole en plein azur et dont le vol est gracieux comme un pas de danse.

Quant aux sept panneaux de la *Chambre des Muses*, où, à deux groupes de trois muses répondent trois muses isolées, ils comptent parmi les créations de Le Sueur les plus originales et les plus justement célèbres.

Dans l'intervalle, Le Sueur avait entrepris une œuvre encore plus importante. Les Chartreux lui avaient demandé de peindre dans leur « Petit Cloître » la *Vie de saint Bruno*, pour remplacer l'ancienne décoration qui, faite à deux reprises, à la fresque en 1350 et sur toile en 1508, était alors presque entièrement ruinée. En moins de trois ans, entre 1645 et 1648, il exécuta sur bois, avec l'aide de ses élèves et de son beau-frère, les vingt-deux compositions qui nous retracent, en épisodes simples et saisissants, la conversion, la vocation, la vie religieuse et la sainte mort du fondateur des Chartreux.

D'autres commandes, non moins flatteuses, affluaient. Le Sueur fit pour M. de Fieubet, dans son bel hôtel de la rue des Lions, des peintures tirées de l'*Histoire de Tobie* et de celle de *Moïse*. Mainte église s'enorgueillissait d'un ou plusieurs tableaux de sa main, depuis Saint-Gervais, Saint-Étienne-du-Mont et Saint-Germain-l'Auxerrois jusqu'à Notre-Dame. La reine elle-même voulut avoir des ouvrages de Le Sueur dans ses appartements du Louvre.

Il avait fait partie de l'Académie royale de peinture et de sculpture dès sa fondation, en 1648, et il avait à peine

trente-deux ans lorsqu'il obtint l'honneur de compter parmi les douze artistes qui prirent le nom d'*Anciens* et remplirent les fonctions de professeur.

S'il ne fit pas, comme tant de ses contemporains, émules ou rivaux, le voyage d'Italie, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à cause de sa pauvreté. Des témoignages formels affirment qu'il ne voulut pas aller à Rome. N'est-il pas singulier que ce peintre qui, de tous les Français, est celui dont le talent a le plus d'affinités avec le génie de Raphaël, n'ait pas connu, n'ait pas voulu connaître la terre d'Italie, et n'ait vu de Raphaël, comme des autres grands maîtres de la Renaissance, que quelques tableaux peut-être, chez le roi ou dans des cabinets d'amateurs, et, plus vraisemblablement, des gravures plus ou moins fidèles?

*
* *

Le Louvre possède ses plus beaux ouvrages. D'abord, grâce au roi Louis XVI, les deux magnifiques ensembles des Chartreux et de l'hôtel Lambert occupent une quarantaine de numéros dans le catalogue du Musée. Des chefs-d'œuvre isolés s'y ajoutent : la grande toile de *Saint Paul à Éphèse* (1649), commandée par la corporation des orfèvres pour être offerte à Notre-Dame, sous le nom, consacré par l'usage, de « May »; *Saint Gervais et saint Protais amenés devant Astasius et refusant de sacrifier à Jupiter*, le plus beau des deux épisodes de la vie de ces saints que Le Sueur fit pour l'église qui leur est dédiée, en des toiles de près de 7 mètres sur 3 m. 50 (1). On voit aussi au Louvre deux précieux petits tableaux qui étaient jadis dans une chapelle de cette même église, la chapelle de la famille Le Camus : *Jésus portant sa croix et assisté par Simon de Cyrène et sainte Véronique* et *la Descente de croix*, tableau rond, semblable par la forme à ces « *tondi* » qu'affectionnaient les primitifs : sans le moindre archaïsme, avec la technique de son temps, Le Sueur nous peint le drame du Calvaire dans une image aussi pathétique et aussi précise que les plus belles œuvres du quinzième siècle italien.

Enfin, parmi les peintures religieuses de Le Sueur, les

(1) L'autre tableau, le *Martyre des saints Gervais et Protais*, fut, selon Guillet de Saint-Georges, exécuté par Thomas Goussé d'après un carton de Le Sueur.

deux petites toiles qui proviennent de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours, sont de celles qui, aujourd'hui, nous touchent le plus. Je ne sais de comparable que quelques-uns des épisodes de *Saint Bruno*, surtout la *Mort du saint*, ce chef-d'œuvre d'inspiration chrétienne où le mystère de la mort, l'austérité de la règle, la pauvreté monastique, la douleur et la foi sont exprimés avec une simplicité de moyens et une grandeur d'effet qui nous reporte, au delà de Raphaël lui-même, jusqu'à l'antique. Le saint a fait sa confession à ses frères assemblés ; ses mains sont encore jointes pour la dernière prière : il est étendu, la tête aussi basse que les pieds, sur le cadre de bois qu'il a lui-même donné pour lit aux Chartreux, et les plis de sa robe blanche sont rigides comme le corps qu'ils recouvrent. Huit moines, en des attitudes diverses, laissent voir les sentiments de la famille religieuse pour un chef, pour un maître, pour un père admiré, révéré, aimé. Ces sentiments si beaux et si purs se peignent naïvement sur les visages que nous voyons à découvert. Nous ne les lisons pas moins clairement dans tout le corps de ce disciple du saint prieur qui, au premier plan, est prosterné la face contre terre, sous son capuchon baissé, les deux mains posées à plat sur le plancher. Un seul cierge, dans un chandelier placé devant le lit, éclaire la cellule, accusant et simplifiant en même temps tous les éléments expressifs d'une scène digne de la Bible.

Si la *Mort de saint Bruno* nous élève au plus haut sommet des émotions tragiques et religieuses, c'est la douceur et la suavité des visions célestes, c'est la foi mystique, c'est la représentation naturelle, si l'on peut dire, du surnaturel qui font le prix unique des deux tableaux de l'*Histoire de saint Martin* que Le Sueur peignit en 1651 pour l'abbaye de Marmoutiers (1). Il ne s'agit plus, comme dans la *Descente de croix* et dans le *Christ portant sa croix*, d'un sujet dont toutes les données sont connues d'avance, imposées par le texte sacré des Évangiles, ainsi que par une longue et vénérable tradition plastique, cette double discipline agis-

(1) C'est aussi à Louis XVI que le Louvre doit de les posséder. D'après la chronique de dom Abrassart, dernier secrétaire de Marmoutiers, le comte d'Angiviller fit choisir, en 1785, au monastère quatre tableaux de Le Sueur, les deux qui sont aujourd'hui au Louvre et deux autres qui furent, dans la suite, envoyés au musée de Tours. Voir Ch.-L. Grandmaison, *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine*, 1870, p. 98.

sant à la fois comme un frein et comme un solide point d'appui. La tâche de Le Sueur ressemble plutôt à celle dont il s'est déjà si bien acquitté dans la *Vie de saint Bruno*. Des faits miraculeux lui sont donnés pour thème et il se reprocherait d'y changer quoi que ce soit. Mais, pour leur interprétation picturale, il a tout à inventer : la figuration même du miracle, les types des personnages aussi bien que les gestes et les expressions par lesquels ils réagissent en présence d'une manifestation surnaturelle qui s'offre à eux comme une grâce prodigieuse. Il le fait avec une aisance, une efficacité, une piété, une pureté admirables, et avec cette discrétion, vertu chrétienne par excellence, dont le nom revient si souvent dans les règles monastiques ou même dans les préceptes généraux de l'Église.

On a cru, durant un assez long temps, que le premier de ces tableaux représentait l'*Apparition de sainte Scholastique à saint Benoît*, telle qu'elle est racontée, dans un langage si touchant et si beau, par le pape saint Grégoire le Grand. Sœur jumelle du patriarche des moines d'Occident, fondatrice des moniales soumises à la règle bénédictine, Scholastique est venue, comme elle le fait une fois chaque année, passer quelques heures avec son frère dans une dépendance de l'abbaye. Celui-ci, strict observateur de la règle qu'il a instituée, se refuse, malgré les prières, et même les larmes, de sa sœur, à prolonger leur entretien au delà des limites ordinaires. Scholastique tient sa tête dans ses mains et la baisse vers la table. Tout à coup, un violent orage éclate, de tonnerre et de pluie :

Et, dit saint Grégoire, la prière de la sainte et les torrents de pluie s'étaient si parfaitement rencontrés ensemble que, au moment même où Scholastique levait sa tête de dessus la table, le tonnerre grondait déjà : en sorte qu'un même instant vit la sainte faire ce mouvement et la pluie tomber du ciel. « Que le Dieu tout-puissant te pardonne, ma sœur ! s'écria l'homme de Dieu. Que viens-tu de faire? » Elle répondit : « Je t'ai adressé une demande et tu n'as pas voulu m'écouter. J'ai eu recours à mon Dieu et il m'a exaucée. »

...[Ainsi, grâce à l'orage qui rendait tout chemin impraticable,]... les deux saints passèrent la nuit en veille et se rassasièrent à loisir de pieux entretiens sur la vie spirituelle... Trois jours après, étant dans sa cellule et ayant élevé les yeux en haut, Benoît vit l'âme

de sa sœur qui venait de briser les liens du corps et qui, sous la forme d'une colombe, se dirigeait vers les altitudes cachées du ciel.

Assurément un tel sujet était bien fait pour inspirer la chaste et tendre imagination de Le Sueur, et c'est presque un regret pour nous que le tableau que nous voyons au Louvre ne soit pas la traduction de cette merveilleuse histoire. Mais aucun doute n'est possible. Le moine, agenouillé au premier plan, dont le visage et l'attitude expriment tant de ferveur, de pieux étonnement et de reconnaissance, pourrait être, à vrai dire, saint Benoît aussi bien que saint Martin. La mitre et la double croix pastorale qui sont près de lui, à terre, conviennent mieux à celui qui fut évêque qu'à celui qui fut seulement moine. Néanmoins, il n'est certes pas plus extraordinaire de donner une mitre à saint Benoît, abbé et fondateur d'ordre, qu'un chapeau de cardinal à saint Jérôme, comme on le voit dans de nombreux tableaux. Mais c'est ce qui se passe dans le ciel qu'on ne comprend pas, s'il s'agit de saint Benoît, et qui s'explique très bien avec saint Martin.

Une femme très belle, une des figures les plus nobles et les plus pures qu'ait créées un artiste chrétien, apparaît dans un rayonnement céleste, soutenue par des anges. A sa gauche sont deux vieillards, en qui l'on reconnaît sans difficulté saint Pierre et saint Paul. A sa droite, deux jeunes filles couronnées de roses, les yeux baissés, exquises de pudeur et de grâce, sont enlacées et chacune tient une palme. Quel rapport y a-t-il entre cette vision et le texte de saint Grégoire? Comment croire qu'un peintre si pieux, si respectueux des enseignements de l'Église, ait transformé d'une façon si fantaisiste l'histoire de sainte Scholastique et de saint Benoît? C'est sous la forme d'une colombe, et non sous ses traits mortels, que la sainte devrait nous apparaître. Mais dans le personnage principal de la vision, Le Sueur n'a pas voulu nous représenter la vénérable sœur de saint Benoît. C'est la Sainte Vierge elle-même. Si on a pu en douter, c'est qu'elle n'a pas de nimbe ni de couronne. Mais son attitude, son expression de douce majesté, et aussi les rayons qui semblent à la fois la porter et émaner de sa personne, désignent suffisamment la Reine du Ciel. Le tableau doit avoir pour titre : *Apparition de la Sainte Vierge*

à saint Martin (1). Aussitôt tout s'explique, et saint Pierre et saint Paul et les deux jeunes filles, qui ne sont pas des anges, comme l'ont supposé plusieurs commentateurs, mais, reconnaissables à leurs palmes, deux jeunes martyres, sainte Thècle et sainte Agnès. N'est-il pas naturel, d'ailleurs, que Le Sueur, travaillant pour une abbaye fondée par saint Martin, ait emprunté son sujet à la vie de ce saint?

C'est ce qu'il a fait dans le second des tableaux provenant de Marmoutiers, *la Messe de saint Martin, évêque de Tours.* Le saint est debout devant l'autel. A l'instant de la consécration, un globe de feu apparaît au-dessus de sa tête. Le diacre et le sous-diacre, qui sont derrière lui, aperçoivent le miracle. Au bas des degrés, un prêtre, baissant les yeux et inclinant la tête, élève la patène. Les assistants, parmi lesquels sont deux femmes agenouillées au premier plan, manifestent leur émerveillement en des poses variées, mais toutes contenues par le respect du lieu et des Saints Mystères. Le Sueur a usé ici d'une composition qui est presque uniquement formée de lignes verticales, exprimant de la façon la plus heureuse et la plus naïve l'élan unanime qui élève toutes ces créatures vers leur Créateur et leur Sauveur. On peut dire en toute vérité que Fra Angelico n'aurait pas conçu autrement cette scène miraculeuse. Il n'est pas jusqu'à cette abondance de lignes droites, jusqu'à une certaine rigidité et jusqu'à cette couleur, fraîche, claire et vive comme celle d'une aquarelle, qui n'accusent la ressemblance avec l'art du bienheureux Jean de Fiesole.

Cependant il est fort douteux que Le Sueur, qui n'a pas été en Italie, ait vu des ouvrages de Fra Angelico. Rien n'est plus étranger à son esprit que ce goût d'archaïsme qui, dans notre siècle, a séduit et parfois troublé plus d'un artiste. S'il nous fait penser au moine florentin du quinzième siècle qui orna son couvent de si pieuses et si belles peintures, c'est que son cœur était aussi sincère, aussi chaste, aussi fervent et son génie aussi pur, aussi sain, aussi modeste, tandis qu'il abordait les grands thèmes de l'art pour la gloire de Dieu et l'édification des âmes.

(1) On l'appelait d'ailleurs ainsi au commencement du dix-neuvième siècle (voir LANDON, *Annales du musée, Ecole française*, t. II, p. 24). M. Grandmaison, dans l'étude citée plus haut, a démontré qu'il fallait revenir à ce titre. Cf. Louis DEMONTS, *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, 1908, p. 239.

*
* *

Un peintre de notre temps qui mérite d'être cité auprès de Fra Angelico et de Le Sueur, M. Maurice Denis, a signalé dans un raccourci expressif l'écueil principal que doit craindre l'artiste chrétien. Qu'il ne soit pas de ceux dont on peut croire qu'ils se préfèrent à ce qu'ils disent ! Qu'est-ce qui fait la haute puissance de persuasion que nous reconnaissons à l'art religieux du moyen âge? Ce n'est pas l'ogive, ce n'est pas le style gothique ; les sarcasmes de Léon Bloy sont toujours bons à rappeler aux personnes délicates qui déclarent qu'elles ne sauraient prier dans une église, si elles n'ont constaté au-dessus de leur tête une voûte gothique ou, s'il ne se peut, romane. Ce n'est pas non plus un certain caractère que nous appelons hiératique et que nous attribuons aux œuvres de ce temps. Nous serions dupes d'une apparence, car l'art du moyen âge est tout l'opposé d'un formulaire rigide et pour toujours fixé. Il est en perpétuel mouvement, animé d'un ardent amour de la vérité qu'il poursuit. Ce n'est même pas une atmosphère de foi collective que nous regrettons de ne plus sentir autour de nous. « Ce qui nous charme dans l'art du moyen âge, c'est sa jeunesse d'âme, sa sincérité, sa naïveté, c'est la simplicité du rapport qu'il établit entre la nature et nous (1). »

A toutes les époques, donc, il pourra surgir un homme qui, comme l'ont fait Fra Angelico et Eustache Le Sueur et comme le fait aujourd'hui Maurice Denis, accomplira la fonction de l'artiste qui est de chanter la louange du Créateur de telle façon que la beauté soit le truchement de la vérité. Mais, si la vérité est une, venant de Dieu, étant Dieu lui-même, la beauté, qui est une aussi en son essence, a des formes qui, à la manière du vêtement de nos corps, changent pour s'accommoder à l'esprit des générations successives. De même que les plus belles cathédrales du moyen âge n'ont pas été bâties d'après des principes différents de ceux qui étaient à la même époque appliqués dans les édifices civils, de même Fra Angelico a peint — avec génie — dans le style courant de son temps. Ainsi a fait plus tard Le Sueur. Ainsi fait Maurice Denis.

(1) Maurice Denis, *Nouvelles Théories*, p. 151.

Fra Angelico, moine, n'a peint que pour des églises ou des monastères, et c'est aux dogmes de la foi, à la vie de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints, qu'aspirant toujours à une expression plus complète et plus profonde, il a consacré son pinceau. S'il avait eu à traiter des sujets profanes, je ne doute pas qu'on ne pût dire de lui ce que l'on dira de Le Sueur et de Maurice Denis : ils n'ont pas été moins chastes ou moins purs dans des tableaux de la vie familière ou même dans des scènes tirées de la mythologie païenne. Le Sueur et Maurice Denis sont, je crois, les seuls peintres à qui l'on puisse rendre ce témoignage qu'ils ont peint le corps féminin dans un esprit d'absolue pureté. Ils en ont rendu toutes les grâces dans leurs peintures, sans retenir le moindre écho de cette voix trouble qui, depuis l'appel des sirènes à Ulysse jusqu'à celui des Filles-Fleurs à Parsifal, est une des formes les plus subtiles et les plus puissantes de l'antique *insidia Diaboli*. Sous le pinceau de Le Sueur, Vénus et les Muses délicieuses de l'hôtel Lambert, comme, sur les toiles de Maurice Denis, Psyché ou les baigneuses, compagnes de la Nausicaa de l'*Odyssée* et des Nausicaas de tous les temps, ont toujours un air de jeunes filles : le nu devient, par un charmant et naturel paradoxe, l'expression même de la pureté, comme il le fut au Paradis terrestre, avant le péché d'Adam.

Vitet a ingénieusement comparé les compositions mythologiques de Le Sueur au *Télémaque* de Fénelon et il loue ce grand artiste d'avoir su « mêler au plus sévère parfum d'antiquité cette tendresse d'expression et cette sensibilité pénétrantes qui n'appartiennent qu'aux âmes chrétiennes ». Pour les figures des dieux et des déesses, ajoute-t-il, « c'est un type à part, une forme qu'il a trouvée et qui n'a pas seulement l'attrait de la nouveauté, mais le charme d'une douce pureté de lignes constamment unie à la grâce de l'expression ». Le Sueur, comme cent cinquante ans plus tard Prud'hon, a le sens inné de l'antique. Ils ne sont ni l'un ni l'autre des savants. Ils n'imitent pas des statues grecques ou romaines. Rien de guindé en eux, rien de solennel. Ce sont deux gentils esprits qui, par affinité naturelle plutôt que par étude, inventent sans effort des types et des compositions où respire un peu de la poésie de Virgile, ou de Théocrite, ou de l'*Anthologie*.

Que connaissait Le Sueur de Raphaël, sinon des gra-

vures? Cependant, quand on regarde le grand tableau de *Saint Paul à Éphèse* ou *Saint Gervais et saint Protais refusant de sacrifier aux idoles*, c'est à ce qu'il y a de plus beau, de plus original, de plus complet dans l'œuvre de Raphaël que l'on pense, à ses peintures monumentales, à l'*Ecole d'Athènes*, à la *Dispute du Saint-Sacrement*.

Même la couleur, cette couleur claire de Le Sueur, rare de son temps, ne rappelle-t-elle pas le ton de la fresque? Les contemporains, habitués au coloris plus riche, mais plus sombre de Poussin, ainsi qu'aux noirs opaques et aux fortes oppositions de lumière et d'ombre de Valentin, ont, au milieu de leurs témoignages d'admiration, fait des réserves sur la couleur du peintre de *Saint Bruno*. Elle nous plaît, au contraire, pour les mêmes raisons, probablement, qui ont servi jadis à la critiquer. Nous sommes agréablement surpris, à côté de tant de tableaux noircis par le temps et qui furent toujours assez sombres, de voir un aspect riant aux tableaux de Le Sueur. Les peintures du *Cabinet de l'Amour* semblent annoncer la gamme de couleurs claires que Boucher emploiera, au siècle suivant, pour ses décorations et, faites plus simplement, elles ont mieux conservé leur fraîcheur. Delacroix, qu'on aurait pu croire acquis à ceux qui se plaignent de ne pas trouver chez Le Sueur la richesse, l'éclat, la profondeur de la palette de Titien ou de Rubens, a consigné dans son *Journal* (1) des réflexions très fines sur ce sujet : « Je suis convaincu, dit-il, qu'une grande partie du charme de Le Sueur est due à sa couleur. Il a l'art... de donner l'unité à tout ce qu'il représente. La figure en elle-même est un ensemble parfait de lignes et d'effets, et le tableau, réunion de toutes les figures, est accordé partout. » Cela est vrai, mais cela revient à dire que ce ne sont pas les prestiges physiques, les séduisantes, les brillantes matérialités de la peinture qui font le mérite propre de Le Sueur. C'est l'expression, non pas cherchée et trouvée, comme chez Poussin, dans le mouvement et l'action, mais venant du plus intime de l'âme, pénétrant toutes les parties de la composition. N'est-ce pas un des meilleurs signes d'un art chrétien, que cette effusion d'âme qui ressemble à une prière et qui a quelque chose de musical, comme une hymne liturgique?

(1) T. II, p. 62.

Un problème très difficile se pose devant tous les artistes chrétiens ayant vraiment l'ambition de ne pas trahir la majesté et le caractère sacré des thèmes que la religion leur propose Ils sentent que la beauté complète, la beauté absolue, serait seule digne du visage et du corps du Christ, de la Vierge et des saints, non pas seulement cette beauté morale, cette beauté spirituelle que nous tenons à bon droit pour une des plus glorieuses conquêtes de la pensée chrétienne, mais la beauté physique qui en est le signe extérieur et plastique.

De la beauté purement humaine, les Anciens, et particulièrement les Grecs, nous ont donné des modèles que nous admirerons toujours et qui, sans doute, ne seront pas surpassés. Tout l'effort de l'art grec, au cours de plusieurs siècles, revisant sans cesse l'ouvrage des générations antérieures, épurant, précisant, selon une méthode qui ressemble à celle de la science, fut d'élaborer et de constituer pour toujours, κτῆμα εἰς 'αεί, le type aussi parfait que possible de l'homme beau et de la femme belle. Dans un petit livre plein de substance, fruit des réflexions de toute une vie de savant et de lettré, Henri Lechat nous montre, comme jamais on ne l'avait fait jusqu'ici, ce travail original de l'esprit grec. « En art comme en littérature, en tout ce qui est le domaine de la pensée et de la raison, nous sommes ses héritiers et ses continuateurs à jamais. » Ainsi pensaient les grands artistes de la Renaissance italienne et ils répondaient à la voix venue du fond des temps par cette parole de l'un d'eux : « Tout l'art consiste d'abord à bien dessiner un homme nu et une femme nue. » Cependant, il ne peut être question de nous en tenir, comme à des archétypes immuables, aux statues grecques. On l'a dit, et Henri Lechat le répète dans sa conclusion : « L'art grec est un luth, non pas un orgue : il n'a pas la profondeur d'accent et la vaste sonorité de l'art des siècles chrétiens. Il n'eut jamais l'idée que la beauté et la pureté matérielles de la forme pussent être sacrifiées à une recherche de l'expression spirituelle (1). »

La Renaissance italienne tenta d'unir et de concilier ces deux éléments de l'œuvre d'art et d'en faire un amalgame magnifique. A-t-elle complètement réussi? Raphaël

(1) *La Sculpture grecque*, Paris, Payot, 1922, p. 146.

et Michel-Ange méritaient, plus que tous autres, d'obtenir cette gloire. Ils n'ont pas échappé cependant à quelque soupçon d'avoir, involontairement, fait la part trop grande à la beauté païenne. Poussin, parmi ceux qui visèrent le même but, doit être nommé le premier après Raphaël et Michel-Ange : ses tableaux religieux furent admirés au moins à l'égal de ses compositions profanes ; il s'entendit pourtant reprocher d'avoir fait du Christ apparaissant dans les nuages, au-dessus du *Miracle de saint François-Xavier*, une sorte de *Jupiter tonnant*. S'il avait connu la *Divine Comédie*, il aurait pu répondre par un vers de Dante que Charles Maurras aime à citer :

. . . . O sommo Giove
Che fosti in terra per noi crucifisso...

« O souverain Jupiter, qui fus sur terre crucifié pour nous ! » Il se contenta d'alléguer, avec une rude raillerie, à sa mode, qu'il ne voyait pas pourquoi il aurait représenté le Fils de Dieu « avec une figure de torticolis ou de *père Douillet* ».

Il n'en est pas moins vrai que, tout en admirant la noblesse, la grandeur, la gravité de plusieurs de ses compositions religieuses, nous pensons qu'il leur manque quelque chose pour toucher au point le plus sensible notre piété. Ce quelque chose, c'est ce qui surabonde chez Le Sueur, la fraîcheur et la naïveté du sentiment, la virginité d'une âme tendre et chaste.

Aujourd'hui, un artiste qui traite un sujet sacré, un sujet tiré des Écritures, s'efforce avant tout de produire une émotion pieuse. Dans la crainte de refroidir cette émotion, il lui arrive de se satisfaire d'une forme incertaine et d'arrêter son travail à l'esquisse, afin de garder intacts la chaleur et le charme du premier jet. N'oublions pas, cependant, que nous devons honorer Dieu de tout notre cœur et aussi de toute notre intelligence. Concevoir et rendre la beauté physique, la beauté des visages et des corps, c'est une des fonctions de notre intelligence, et il faut qu'elle soit mise, comme les autres, au service de Dieu.

Ne nous inquiétons pas de l'accusation qui pourrait nous être lancée par de trop rigides censeurs, enclins à voir partout du paganisme. Ce mot a deux applications qu'on

aurait tort de confondre. Ou bien il désigne cette civilisation antique, — dont les Grecs furent les principaux artisans, — où l'homme s'est développé par ses propres forces dans l'ignorance de la révélation divine. Ou bien on veut parler d'un sensualisme, d'un matérialisme philosophique et moral, qui peut exister, dans le même temps et dans les mêmes lieux, concurremment avec le christianisme. Celui-là est un ennemi qu'il faut combattre toujours et sans réserve. L'autre est un frère aîné qu'on peut — et qu'on doit — convertir et dont l'œuvre est propre à nous enrichir. Ce n'est pas tomber dans l'idolâtrie ni diviniser l'homme que de perfectionner, autant qu'il nous est possible, sa statue, ainsi que l'a fait l'art grec. Dieu a créé l'homme à son image. Cette divine empreinte, tout obscurcie qu'elle soit par le péché originel, nous devons la chercher, la retrouver, la faire paraître à tous les yeux. L'art est un moyen qui nous est donné à cet effet. Ne laissons rien perdre de ce sens de la beauté qui est le précieux patrimoine que nous a transmis la Grèce. L'art grec peut et doit être baptisé. L'Église admet qu'il y a une religion naturelle, qui ne suffit pas, mais qui nous prépare à recevoir les bienfaits de la grâce et de la vérité révélée. Il y a un art naturel, qui est l'art classique. L'art chrétien en est l'épanouissement béni de Dieu.

Le Sueur s'est servi de la beauté classique, de l'héritage des Grecs et de la Renaissance, comme du langage le plus digne de chanter la louange divine. Mais il n'est pas un imitateur ni un archéologue. Il n'emprunte pas les types de ses figures à Raphaël ; il les invente, suivant une idée de la beauté qui est en lui et que Raphaël a contribué à former, mais aussi sous l'inspiration la plus intime de son âme pieuse. Chez lui, pas de ces gestes éloquents où se complaît le goût italien, mais qu'un Français, tout en les admirant, ne laisse pas de juger un peu emphatiques. La dignité, le calme des attitudes, l'abondance des lignes droites dans la composition, ont les caractères propres de son art. On peut dire que, si ses Vierges et ses saints ressemblent aux créatures du génie de Raphaël, ce n'est que dans la mesure où les statues de la cathédrale de Reims ressemblent à des statues antiques. Jamais le souci du style ne brise l'élan de sa pensée. Il atteint parfois au sublime et n'est jamais tendu.

Dans ses compositions les plus graves, il ne craint pas d'introduire un détail familier. Non dans un désir de curio-

sité et de pittoresque, de paradoxe même, à l'instar des Flamands. Non, c'est un trait naïf qui nous charme, mais qui paraît toujours naturel, tiré du cœur même du sujet, agissant sur nous comme une sorte de témoignage qui certifie la vérité de la scène tout entière. Tel, dans le premier panneau de la *Vie de saint Bruno*, le jeune garçon qui, pendant que Raymond Diocrès prêche du haut de la chaire, se penche sur son chien et le serre gentiment dans ses bras pour l'empêcher d'aboyer. Tel encore, l'esclave noir qui, au premier plan de la *Prédication de saint Paul*, est accroupi, dans la pose la plus simple et la plus vraie, soufflant le feu qui va anéantir les mensonges des philosophes païens. Il ne comprend pas l'immense changement dont il est l'humble témoin et cependant il y participe selon son pouvoir.

Souvent, chez Le Sueur, la prestesse de la facture montre un homme qui ne pense qu'à convaincre ou à toucher, non à faire admirer son tour de main, et c'est un des traits de l'art classique. Il n'évite même pas toujours des négligences ou des fautes que les critiques ont remarquées. Dans une des plus belles peintures de la *Vie de saint Bruno*, la quinzième, *Saint Bruno reçoit un message du pape*, il y a des figures trop longues. Trop longues aussi sont les jeunes saintes couronnées de roses qui accompagnent la *Sainte Vierge apparaissant à saint Martin*. Mais qui pourrait s'en plaindre, voyant ce que cette faute, si c'en est une, leur ajoute de grâce mystique et de céleste légèreté? Ailleurs, dans un même tableau, certaines figures sont trop longues et d'autres trop courtes. Sans plaider davantage, je me bornerai à dire qu'on pourrait faire des remarques semblables sur la frise du Parthénon. C'est qu'en effet, cette concision, cet air de premier jet, ce caractère elliptique, cursif, pour ainsi dire, sont, n'en déplaise aux pédants, des qualités vraiment classiques. Il se trouve qu'elles s'accordent aussi très bien avec notre conception actuelle d'un art décoratif.

Plusieurs des peintures de Le Sueur, particulièrement celles qui ont été enlevées d'un édifice pour être mises au Louvre et qui ont été transportées du bois ou du plâtre sur la toile, ont subi beaucoup de dommages au cours des siècles : par exemple, les panneaux de *Saint Bruno* et le plafond de *Phaéton*. Les contemporains de Le Sueur regrettaient déjà que de si beaux ouvrages n'eussent pas été mieux défendus contre les injures des hommes et du temps.

Depuis, des regrets de ce genre ont eu d'autres occasions de se manifester et de s'aggraver. Il y a eu les opérations exécutées de 1776 à 1783 pour enlever et mettre sur toile les peintures du cloître des Chartreux et de l'hôtel Lambert. Une première restauration devint nécessaire, une autre eut lieu en 1803, — ce qui prouve que la première avait été mal faite, — puis une troisième, un peu avant la révolution de 1848. Les peintures n'ont pourtant presque rien perdu de leur intime beauté ni de leur pouvoir sur nos yeux et sur nos cœurs. Les œuvres dont les intentions sont plus complexes, où le maniement de la matière picturale est plus raffiné, plus savant, ne supporteraient pas aussi bien de telles vicissitudes. Mais une sculpture du Parthénon, une fresque italienne, une peinture de Le Sueur, tant qu'il en reste assez pour que la pensée en soit intelligible, elle n'est pas morte, elle vit pour nous réjouir ou nous instruire. C'est le privilège, ou d'un chef-d'œuvre classique, ou d'un art simple et pur dans son esprit comme dans ses moyens.

La France n'a pas eu l'honneur de posséder un peintre qui fût proposé par l'Église à la vénération des fidèles, comme le bienheureux Angelico. Mais la plupart de ses grands artistes au dix-septième siècle ont été des chrétiens sincères qui se sont efforcés de faire passer leur foi dans leur œuvre. Parmi eux, le jeune homme qui, lorsqu'on louait devant lui ses peintures des Chartreux, n'osait pas leur donner d'autre nom que celui d'ébauches, est celui, peut-être, qui a le mieux résolu le problème de la réalisation plastique complète et de la beauté classique sans rien sacrifier de la beauté spirituelle. Nul n'a trouvé un langage plus digne de l'art religieux. On pourrait donner pour épigraphe à son œuvre deux versets de ce magnifique psaume XLIV dont le sujet est l'épithalame du Christ et de l'Église :

Speciosus forma præ filiis hominum...
Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus...

« Mon Roi surpasse en beauté les enfants des hommes. »
« Toute la gloire de la fille du Roi vient du plus profond d'elle-même. »

PAUL JAMOT.

NIKY

Roman de l'émigration russe (1)

XXI

La baronne Nathalia Aléief, l'ex-multimillionnaire de Moscou, habitait dans un hôtel de troisième ordre, rue Mogador, une pauvre chambre où naguère elle n'eût pas voulu loger un de ses fox ; mais son yacht *Titania* qui l'avait portée à travers le vaste monde l'avait accoutumée aux cabines étroites si semblables aux cellules de couvent. Ingénieuse comme tous les marins, elle avait fait de la moitié de sa toilette une cuisine ; deux malles de paquebot superposées servaient de table. Ses livres (elle était instruite et parlait élégamment cinq langues) s'alignaient sur des étagères de bois blanc ; dans un coin, s'amoncelaient les conserves dont elle avait pour Paris la représentation. De son luxe d'autrefois, elle n'avait sauvé que cette bouilloire de cuivre avec son anse de paille tressée, cette petite lampe ronde dont la flamme bleue s'écrasait sous les parois étincelantes. Ce matin, la baronne, accroupie à l'orientale, regardait la lumière avec une muette adoration ; la bouilloire était de fabrication anglaise, mais quand elle se mettait à chanter, elle réveillait dans ce vieux cœur des souvenirs, des scènes, des peintures naïves et fraîches : l'isba aux murs bariolés, des paysannes vêtues de couleurs éclatantes, un groupe léger de bouleaux. La bouilloire de cuivre chantait comme l'eût fait un samovar ; elle disait des choses que la baronne Aléief, à genoux dans une pose extatique, s'efforçait de comprendre.

 Voir la *Revue universelle* des 15 mai, 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet 1922.

Elle était donc, là, penchée vers la petite flamme, lorsque deux coups discrets, peureux, hésitèrent contre la porte.

— Entrez, lança-t-elle, sans faire un mouvement.

Comme aucune réponse ne suivit et que des pas restaient figés derrière elle, la baronne Aléief se retourna...

— Toi?

Elle s'était levée brusquement, les deux mains tendues vers la visiteuse matinale, la jeune princesse Hélène Mariétensky, sa collaboratrice à la Croix-Rouge...

— Justement, dit-elle gaiement, tu arrives bien, l'eau est bouillante.

D'ordinaire, elle se contentait d'une tasse de thé, d'un morceau de pain ; mais elle s'attaqua, ce matin, aux fameux produits dont elle était chargée de vanter les mérites. Elle ouvrit une boîte de biscuits, entama un pot de Dundee marmelade.

— Mange, la table est mise !...

Elle avait déposé sur la malle de cabine un verre et une tasse, n'ayant pu, dans sa pauvreté, se procurer deux pièces du même service. Hélène se déclara satisfaite avec une tasse de thé.

— Eh bien, petite, qu'y a-t-il? J'imagine que tu as des choses à me dire. On ne vient pas, à l'aube, voir une vieille femme pour le plaisir. Car ce n'est pas un joli spectacle.

— Oui, chère baronne Aélief, j'ai à vous parler, dit sérieusement Hélène.

La baronne Aléief approcha d'Hélène son unique fauteuil et sortit de sa poche un paquet de cigarettes, du caporal ordinaire, le tabac préféré de sa corporation.

— Tu étais à Genève? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Hélène avec un soupir. Ah, pourquoi ai-je fait cela? pourquoi ai-je suivi ce Wassilief?

— Vois-tu, fit Nathalie Aléief, sérieusement, il y a bien des choses depuis quelques temps que tu ferais mieux de ne point faire et que...

— Il m'a menacée, il m'a effrayée, et puis, il y avait les esprits.

La baronne sursauta.

— Les esprits?... Ah çà, mais...

— Wassilief, Catherine Sovlona, Mme Linzer sont des spirites enragés... le domestique de la Sovlona leur sert de médium. Ah, ce que l'on m'a fait voir ! ce que l'on m'a dit !... J'ai fini par ne plus vivre qu'au milieu d'êtres surnaturels. On m'a demandé mes dentelles, mes fourrures, mes perles. C'était pour la propagande, toujours la propagande, comment refuser?

La baronne Aléief jeta sa cigarette.

— C'est du joli, ah, ma pauvre petite! Sur Wassilief, je sais à quoi m'en tenir depuis longtemps; je t'avais prévenue, mais Mme Linzer, Catherine Sovlona, tu ne supposes pas?...

Elle s'arrêta, n'osant formuler d'insupportables soupçons.

— Wassilief faisait d'elles ce qu'il voulait, répondit Hélène, hochant la tête. Et ma foi, je ne lui résistais pas mieux; à Genève, c'est lui qui m'a forcée à parler; c'est lui qui m'adressa rue des Herbes, au comité général des Gardes Blancs. Vous ne connaissez pas la rue des Herbes? C'est tout en haut de la ville, tout en haut. On voit encore, là, la place où le bourreau coupait les têtes. Oh, cette place!... Le comité général des Gardes Blancs est tout près. Je me demande comment j'ai fait pour y entrer. J'avais si peur; pourtant, j'ai poussé la porte. Il y avait là cinq hommes, assis d'un seul côté de la table... Le président, le plus vieux, s'est levé, il m'a terrorisée. J'étais venue de Paris, en compagnie de Wassilief, avec la volonté de donner ma démission, j'avais peur de tout depuis la conférence des Gobelins, de mon action, de moi-même... Je voulais en finir, je l'avais promis à Pierre et voilà que devant ces hommes qui me regardaient comme des juges, j'ai perdu la tête. Le président m'a dit : « Tu veux déserter au moment où nous cherchons des saintes, des martyres qui jurent d'exécuter ce que nous demandons. Sur un ordre de nous, à n'importe quelle heure, elles doivent se mettre en route, gagner la ville qui leur est désignée; là, elles trouveront des instructions, des concours; tu peux signer cet engagement, mais tu es libre, rien ne t'y force! » Alors, que s'est-il passé en moi? Je n'ai même pas discuté; j'ai mis mon nom au bas d'un texte que je n'ai pas lu! je me suis liée. Le président eut un sourire : « Prête serment sur cet Évangile », me dit-il. Il poussa vers moi un gros livre à fermoir de cuivre. Comment reculer? J'avais été si loin et, toujours sans vouloir réfléchir, j'ai étendu la main. Alors les cinq hommes se sont levés et m'ont saluée militairement; il m'a semblé que je retrouvais la Russie, notre chère cour de Moscou. Je n'en pouvais plus. J'ai couru vers la porte, mais le vieux m'a rappelée.

— Reste trois ou quatre jours, à Genève; nous pourrons avoir besoin de toi, bientôt, me dit-il.

Rester à Genève, pour attendre quoi? Qu'on m'envoyât à la mort, car c'était cela que j'avais dû signer. Je pleurais en descendant la rue des Herbes. Devant le lac, je me suis dit : Regarde-le bien, tu ne le reverras plus. J'avais hâte de parler à Wassilief, d'obtenir des explications. A l'hôtel, on me dit qu'il venait de sortir. Alors, c'est là où l'horreur commence; je montai dans ma chambre et qu'est-ce

que je trouve? L'armoire ouverte, mes valises bouleversées, des écrins vides jonchant le parquet ; un désordre de maison cambriolée. Et sur le lit, cette lettre-là...

Elle tendit un papier à la baronne Aléief qui, chevauchant son nez d'énormes lunettes, se mit à lire de sa grosse voix :

Hélène, — pourquoi ne vous appellerais-je pas Hélène, comme d'autres ont ce droit parce qu'ils sont de votre caste, de votre rang, — ne cherchez pas, n'accusez personne, c'est moi qui ai volé votre argent, vos bijoux. Michel Wassilief n'était pour vous qu'un valet, un instrument de vos rêves, de votre orgueil; il est aujourd'hui quelque chose de plus : un voleur. J'ai agi comme ces moujiks, mes frères, les moutons du rouge troupeau des soviets devenus enragés tout d'un coup. C'est que j'ai dans le sang leurs souffrances, leurs humiliations, leurs révoltes et aussi leurs vices. Voilà pourquoi je vous ai volé ce soir. L'homme affamé dérobe un pain comme il accomplit un acte de justice; moi, fils de misérables entre les misérables, je vous ai volée ce soir, sans remords, car j'avais en jeu un peu plus que le pain quotidien. Un peu plus... Et puis, ce vol n'est qu'une reprise, une toute petite reprise des trésors de force et de travail que mes frères ont donnés aux vôtres. Si j'étais sentimental, j'ajouterais, Hélène, que je vous ai volée pour vous garder! Vous allez rire, vous ne pourrez pas le croire; moi, avoir osé. Comment vous dire... Non, c'est inconcevable... Je n'ai pas pu vous aimer puisque je vous hais, puisque depuis des mois je vous mens, je vous trompe, pour vous attirer dans le gouffre d'où vous ne pourrez plus sortir; puisque je n'ai eu qu'un désir, voir tous vos rêves anéantis. Et pourtant, je ne puis me passer de votre présence et c'est pour n'en être point privé que je vous ai volée ce soir. Si les cartes ne s'étaient pas moquées de moi, comme tout ce que j'ai approché sur la terre, vous ne sauriez pas à quel point je suis un être vil, un être impudent... un être...

Allons, déchirez ma lettre, princesse, crachez de côté et qu'il ne soit plus question de Michel Wassilief. Mais, qu'est-ce que j'écris, grand Dieu? Est-ce que l'on crache dans votre monde — où j'ai fait figure pourtant — est-ce qu'on se donne même la peine de cracher sur un Michel Wassilief? Considérez plutôt qu'il n'a jamais existé et que vous venez d'être la victime d'un vulgaire cambrioleur.

Et puis, retournez à celui que vous aimez et sur lequel je n'ai même pas le droit de lever les yeux. Racontez-lui votre aventure; car c'est lui qui m'a fait le criminel que je suis... Mais cette histoire-là serait trop longue à vous raconter... Adieu, belle et chimérique Hélène, adieu! Ma petite opération de ce soir va vous mettre dans une grande gêne.

Vous aurez, au moins, connu par moi un moment d'humiliation, et c'est parfait ainsi. Adieu.

MICHEL WASSILIEF.

— L'ignoble individu!... Tu l'as dénoncé à la police? dit le vieux dogue, écarlate.

La princesse haussa les épaules :

— La police, mais elle m'aurait plutôt arrêtée comme une voleuse. J'ai bien vu ce qu'on pensait au sourire du gérant, aux chuchotements des valets, quand j'ai dit que je ne pouvais pas payer; je passais certainement pour la maîtresse de Wassilief. Ah, quelle honte, moi, Hélène Mariétensky! J'ai vendu mon manteau de fourrure pour régler notre note d'hôtel, notre note à tous les deux. Mais il y avait encore cet horrible engagement; j'avais promis d'attendre à Genève; il fallait tenir; je me suis échouée dans une pension de famille, n'osant vous prévenir ni prévenir Pierre, comptant les derniers sous qui me restaient. Ah! quels jours!

Hélène s'interrompit, le souvenir de ses humiliations lui serrait la gorge.

— Le vol c'était une chose ignoble, voilà tout; mais ce qu'il y avait de plus humiliant, c'était de penser que, pendant des mois, j'avais été trompée, bafouée par ce Wassilief. J'ai ressenti un tel dégoût de la vie, de moi-même, de tout, que j'ai voulu en finir... Et un soir, sans l'arrivée de Pierre...

La baronne Aléief ne put s'empêcher de sourire.

— Son Altesse était à Genève? Tu ne me l'avais pas dit?

— Je l'ignorais, répondit Hélène, je vous l'assure bien, et je me demande encore comment il a pu savoir. Enfin, le fait est que sans lui, chère baronne Aléief, je ne boirais pas votre thé, ce matin. Quel cœur délicieux! Comme il s'est montré généreux avec moi. Sans un reproche, sans une parole dure, il m'a prouvé que je devais vivre. Et nous sommes revenus à Paris ensemble.

Le vieux dogue grogna joyeusement.

— Alors tout finit bien. Quand publiez-vous les bans?

Le visage d'Hélène se creusa.

— Non, jamais! On ne parle que de mon aventure à Genève, aujourd'hui tout Paris la connaît déjà; je ne puis plus être la femme de César... celle qu'on ne doit pas soupçonner, fit-elle avec un triste sourire; j'ai perdu mon bonheur, par bêtise, par orgueil. Je n'ai pas à me plaindre. Je ne veux pas être plainte.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec fermeté.

La baronne Aléief eut une petite toux inquiète.

— Hum, et que comptes-tu faire?

— Travailler! Je suis ruinée, vous savez, tout à fait ruinée. Il n'est plus question de garder Mme Linzer et la pension de Catherine Sovlona est trop chère pour moi. Et je n'ai plus rien à vendre. Si je pouvais trouver une chambre, ici, près de vous... C'est pour cela que je suis venue.

— On la trouvera, fit le vieux dogue. Mais je ne vois pas très bien le travail qui pourrait convenir à ces menottes-là.

Calme, la princesse Mariétensky expliqua :

— J'irai dans une œuvre, on me donnera de l'ouvrage comme à n'importe qui. J'ai péché par orgueil; je dois être frappée dans mon orgueil. Ce n'est que justice, chère baronne Aléief.

XXII

— Wassilief est à Paris, déclara Sakelberg. Je l'ai fait surveiller dès son arrivée, suivant les instructions de Votre Altesse. On le trouverait ce matin, chez lui, où il se cache depuis son retour de Genève. Il n'a reçu que la visite de sa maîtresse, une jolie fille, ma foi; c'est un voleur, mais un voleur qui a du goût.

Pierre, qui n'avait pas quitté son pardessus de voyage, prit un revolver dans le tiroir de sa table.

— Votre Altesse ne va pas... Wassilief est un homme dangereux.

Et l'ex-chef de la police impériale leva des bras éplorés :

— Il apprendra que je ne suis pas non plus inoffensif, dit sèchement Pierre.

— Je me permets de faire remarquer à Votre Altesse, continua le policier, très agité, que j'ai beaucoup d'agents sans travail. Ils feraient l'opération sans que Votre Altesse se compromette. C'est plus facile, quand on en a l'habitude, de faire disparaître un homme qu'une tache sur un veston.

Pierre secoua la tête et congédia le baron.

Il sortit à son tour. Son plan, il l'avait longuement mûri depuis la confession de Lenochka, dans cette nuit scintillante et froide de Genève. Point d'explications avec ce Wassilief, exiger sur-le-champ les bijoux d'Hélène, laisser quarante-huit heures au voleur pour rapporter ceux qui manquaient avec l'argent, l'abandonner ensuite aux collaborateurs sans travail de Sakelberg, à moins que Pierre ne fût dans l'obligation d'opérer lui-même.

Il fallait que ce Dimitri Wassilief disparût, effaçât son ombre de la terre. Tant qu'il respirerait ici-bas, il ne pouvait y avoir de sécu-

rité, de repos, pour Hélène ; il ne pouvait y avoir de sécurité, de repos, pour lui, Pierre. Wassilief devait être abattu comme une bête méchante, chassé de cette jungle humaine déjà si méprisable, si perfide.

Devant la demeure de Wassilief, boulevard Murat, Pierre tâta son revolver, s'assurant que l'arme était là. La concierge interrogée eut un ton embarrassé ; elle ne savait pas si son locataire se trouvait chez lui. Peut-être le dérangerait-on, car il n'était pas seul.

— Je vous ai demandé quel étage, répéta brutalement Pierre.

C'était au troisième. Pierre gravit rapidement les marches. Il s'agissait d'en finir et d'aller vite. Il venait en justicier ; le sentiment de venger Hélène décuplait ses forces.

Il sonna impérieusement comme pour annoncer « C'est moi !... » Il devinait Wassilief derrière cette porte et il serrait déjà les poings. Il y eut un silence ; personne ne bougeait. Pierre sonna une seconde fois. Enfin des pas traînèrent. La porte s'entr'ouvrit. Pierre recula. Ce visage gonflé, tuméfié, ces yeux noyés, cette bouche convulsée... Pierre eut peine à reconnaître Dora Lux. Elle ne semblait point surprise ; d'un geste, elle fit signe à Pierre de la suivre et se mit à marcher comme une automate.

— Voulez-vous le voir? souffla-t-elle.

— Mon Dieu, fit Pierre interloqué... Mon Dieu, oui...

Il se souvenait des confidences de la pauvre fille. Wassilief avait dû se montrer plus violent que d'habitude. Pierre tombait dans une querelle d'amants.

Mais comme elle allait ouvrir une porte, Dora Lux chancela, se retourna vers Pierre.

— Quand je vous suppliais de partir pour Genève, dit-elle, c'était un pressentiment ; qu'est-ce qui s'est passé? Mais qu'est-ce qui s'est passé, là-bas?

Pierre serra les dents :

— Il s'est passé que là-bas, M. Wassilief a menti, volé, trahi, et qu'il ne mérite pas plus de pitié qu'un chien enragé...

Il porta la main à son revolver ; Dora Lux baissait la tête.

— Menti, volé, trahi... Alors, pourquoi voulez-vous le voir? A quoi bon maintenant?

Pierre écarta durement la jeune femme.

— Allons, vous ne comprenez rien, Dora ; les femmes ne comprennent rien... Où est-il?

Elle poussa la porte, Pierre s'arrêta net, les yeux fixés sur un divan placé dans un angle de la pièce. Il était dans l'ombre, ce divan, et pourtant il semblait à Pierre que toute la lumière de la chambre

s'y concentrait. Il aperçut beaucoup de blancheurs, de sinistres blancheurs : une forme indécise recouverte d'un drap blanc, un visage déformé par de blancs pansements. Du blanc, du blanc et du rouge aussi — des taches de sang mangeant des linges, çà et là. Et la forme tournée vers le mur, tournée déjà, qui sait, vers d'autres mondes, gémissait doucement.

Pierre fit un pas en avant, puis un autre avec hésitation ; mais si léger qu'eût été son pas, Wassilief l'avait entendu et un visage terrifiant se dressa... des yeux qui brûlaient d'un feu diabolique, une bouche sèche, et la bouche sèche cria :

— Ah, ah ! c'est toi, Pierre Ivanovitch, je t'attendais. Après avoir empoisonné ma vie, je pensais bien que tu ne me laisserais même pas mourir tranquille. Chasse-le, Dora... chasse-le ! Mais chasse-le donc !...

Et, brusquement, la face livide disparut sous les draps.

Dora Lux, stupéfaite, restait aux côtés de Pierre, sans oser faire un geste et Pierre, interdit lui-même, pâle et les poings serrés, semblait cloué au sol. Alors, de nouveau, le ricanement monta et les yeux de haine brasillèrent.

— Hein, tu n'oses pas, Pierre Ivanovitch? Un mourant tout de même, ça, tu n'oses pas !... Tu venais, prêt à frapper... Mais la mort est là, entre toi et Michel Wassilief, et tu recules... Ton père aurait été moins délicat... ton père qui a vendu ma mère à Mitrich, l'ivrogne ; ton père, Yvan le maudit !...

Et comme Pierre, avec un geste de colère et de curiosité, s'avançait vers le moribond, celui-ci cria d'une voix qui s'éraillait en prenant des sonorités étranges :

— Ah ! tu me reconnais maintenant ; tu reconnais le fils de Nitissia, ta servante, noyée de désespoir au lac de Samara, et tu commences à comprendre pourquoi j'ai voulu abaisser, avilir, mettre sous mon talon ton Hélène, ta princesse Mariétensky ! Car je l'ai eue sous mon talon... ta princesse !...

Des cercles rouges surgirent devant les yeux de Pierre qui se précipita, mais une douleur aiguë à la main gauche le força de se retourner ; Dora, à pleines dents, le mordait si fort que le sang avait jailli.

Il se dégagea d'un coup sec, repoussa la femme, passa la main sur son front ; et la voix mauvaise reprit, haletante, brisée, mais forte encore :

— Tu peux m'achever, Pierre Ivanovitch, j'ai moi-même réglé mon compte. Que m'importe? J'ai mis sur toi le malheur, je t'ai achevé à mon tour ; c'est tout ce que je voulais sur cette terre. J'ai trahi ta cause, j'ai perdu la femme que tu aimes, je t'ai rendu tout

espoir impossible, je meurs content... chasse-le, Dora... j'en ai assez dit... va-t'en... Pierre Ivanovitch, va-t'en !...

Dora s'était relevée lentement avec un regard de bête craintive, Pierre fixa l'agonisant ; les yeux se vitrifiaient, le nez se pinçait, les doigts maigres commençaient à tirer la toile... Wassilief avait raison ; la mort était là pour le défendre, la mort qui fermait la bouche et liait les mains de Pierre. Sans un mot, le grand-duc sortit sur la pointe des pieds.

Derrière, lui le bolchevick Michel Wassilief eut encore la force de cracher.

XXIII

« Le Comité de l'ouvroir russe prie S. A. I. le grand-duc Pierre de Russie de lui faire l'honneur de visiter ses ateliers, rue de Courcelles. »

Pierre avait accepté l'invitation. Rue de Courcelles... c'était l'ouvroir où travaillait Hélène qui le fuyait depuis leur retour de Genève. Il l'avait en vain suppliée de quitter le trop rudimentaire hôtel de la baronne Aléief pour retourner chez Catherine Sovlona. En vain... Pourtant, rien ne les séparait plus après le suicide de Wassilief. Pierre allait la retrouver, la ramener, qui sait? Il accomplissait sa première sortie officielle, sa première rentrée plutôt, et qui n'avait rien de sensationnel. Ah ! les cérémonies d'autrefois, parmi les éclats de fanfare, les profusions d'uniformes et les chatoiements des bannières ! Il avait encore dans les oreilles les vivats, les claquements de fouets des cosaques, les carillons des cloches et les psalmodies des métropolites avec leurs robes d'or, leurs mitres éblouissantes comme des soleils.

Aujourd'hui, il était sans aide de camp, sans escorte, et cette canaille de Sakelberg, à qui, par respect pour les traditions, — on n'imaginait pas une Altesse Impériale sans forces policières, — il avait demandé de l'accompagner, ne s'avisait-il pas d'être malade?

Le sort en était jeté ; Pierre se rendrait seul à l'ouvroir ; il y ferait sa rentrée par l'escalier de service, voilà tout ! « Des millions de cœurs te réclament, avait dit ce pauvre Dotvoskof dans son agonie. » Eh bien ! dans l'au-delà, l'ancien maréchal de la cour pouvait se réjouir : le grand-duc Pierre de Russie répondait à leurs appels.

Pourtant de ces millions de cœurs, il n'y en avait qu'un seul, un seul... Hélène !... Mais il ne l'avait sauvée que pour la perdre davantage. N'était-ce pas dans sa destinée de poursuivre cette fille chimé-

rique, inquiète, affolée de scrupules, et d'approcher la fuyante image sans la saisir jamais?

N'était-ce pas sa destinée de vivre, seul, renié par ses proches? Chaque fois qu'il avait consenti à se mêler aux hommes, il en avait été récompensé par des apostasies. Maintenant, quelle nouvelle désillusion se préparait-il? Il avait fui cette orgueilleuse aristocratie russe depuis son arrivée à Paris ; quels rapports existaient entre elle et lui? Il se mit en route à regret et quand, rue de Courcelles, il aperçut claquant au vent le drapeau russe qui marquait le seuil de l'ouvroir, il dut faire effort pour ne pas rebrousser chemin... Il haussa les épaules... Cela ou autre chose ! Résolument, il poussa la porte, mais de nouveau, il voulut reculer... Trop tard... Un souffle d'amour brûla son visage, un murmure d'adoration monta ; puis de cent poitrines, un cri jaillit, cri sourd, cri qui ne pouvait être entendu que d'un seul, de l'être unique qui se trouvait là, cri lourd de crainte et de passion, cri meurtri de proscrits, condamnés depuis tant de jours à se taire ! Oh ! ce cri qui frappa Pierre plus que tous les discours ! Ils étaient là, hommes et femmes, sur les dalles du vestibule, sur l'escalier, dans l'embrasure des portes... tous, tous à genoux, face à lui, comme s'il était Dieu lui-même.

Et Pierre qui s'attendait à quelque corvée, à quelque banale visite officielle ! Est-ce qu'il ne rêvait pas? Tout ce qu'il croyait mort venait de renaître ; il était cet après-midi l'héritier des tsars, le pasteur et le père de la Russie. Des princes inscrits sur l'antique Rozriad (1) se courbaient sous son regard ; on s'écrasait pour toucher ses vêtements, baiser ses mains. « Tu es notre tsar ! Voilà notre père ! tu es la patrie ! »

Pierre, très droit, dans le cadre sombre de la porte, les oreilles bourdonnantes, les narines dilatées par cet encens grisant de louanges, ses poignets aux larges anneaux d'or croisés sur sa poitrine, avait l'air d'une divinité, se sentait de nouveau une divinité. Il aurait voulu dire quelque chose, mais il craignait de rompre le silence prestigieux qui l'unissait à toutes ces âmes.

Alors, lentement, il s'avança vers l'escalier et gravit les marches entre les rangs serrés de ces êtres qui lui appartenaient tous, suivi de la présidente, de l'altière amirale Sakarof ; prince des talons au cerveau, il était à présent, comme autrefois, le centre, la lumière du monde, et dans cette ivresse retrouvée un hymne ardent montait de son cœur vers Hélène, la remerciait, lui donnait raison. Elle seule avait vu la vérité ; il pouvait tout espérer, tout accepter, tout ten-

(1) Le livre d'or de la noblesse au temps des premiers tsars.

ter. Arrivé au premier, il reconnut la baronne Aléief et quelques dames, pâles, dans de pauvres robes noires. Brutalement, le sentiment de la réalité le jeta hors de son rêve.

— Relevez-vous, fit-il, d'une voix étouffée, relevez-vous, mesdames, je vous en prie.

Prenant lui-même la main de la grosse Aléief, il l'aida, non sans peine, à se redresser.

Maintenant, toute l'assistance était debout. Sur la masse sombre des vêtements, les visages fatigués se détachaient blancs, cireux, crispés par l'attente, et quelle attente!... Son Altesse Impériale n'allait-elle pas jeter pour eux les mots d'espérance, les paroles consolatrices! Instinctivement, Pierre chercha Hélène; comment n'était-elle pas là? Il ressentit un pincement au cœur, se retourna : il avait bien quelqu'un à sa droite; seulement, c'était l'amirale Sakarof.

Tout l'élan qui l'emportait fut brisé d'un coup; il parla, mais sagement, raisonnablement, comme il l'aurait fait à des enfants, en homme qui a trop vécu; puis se penchant vers la baronne Aléief, il demanda d'une voix irritée où se trouvait Hélène. La grosse femme rougit; elle ne savait pas, elle ne comprenait même pas cette absence; si Son Altesse Impériale désirait...

Pierre coupa court, d'un geste nerveux, et pria l'amirale de commencer la visite de la maison; ils longèrent lentement des couloirs mal éclairés.

— Voilà le vestiaire, annonça l'amirale-présidente.

A des clous, des chapeaux de paille, des bonnets de laine, des manteaux rapiécés, décolorés, accrochaient toute une défroque misérable qui sentait l'hospice et le mont-de-piété; le vestiaire... le vestiaire des anciennes millionnaires de Pétersbourg et de Moscou. Pierre pensa : Hélène travaille là, de ses mains, tous les jours, et, d'un pas fébrile, il se dirigea vers les ateliers, deux pièces immenses et vides, d'une affreuse tristesse avec leurs machines à coudre abandonnées, leurs tréteaux chargés de grosse toile, les lambeaux d'étoffe sur le parquet. Aux murs des prix étaient affichés, comme dans un marché, et aussi des règlements, ainsi que dans une prison. D'ailleurs, l'ouvroir, c'était l'un et l'autre...

Pierre ferma la porte, gravement, et suivit l'amirale au bureau du Comité.

Elles étaient là six, de ces femmes, tout à l'heure à genoux, dressant dans ce vieil hôtel, qui avait dû voir tant d'heureux visages, des faces émaciées, creusées par la faim. Quelques heures plus tôt, il eût conclu avec humeur à un guet-apens politique; mais ce qu'il venait

de voir l'avait convaincu ; dans le pathétique espoir qu'on fondait sur lui, il n'y avait plus de questions de principes, plus de vanité de castes ; seulement l'immense besoin de sortir de la souffrance et de l'horreur, de croire à quelqu'un, de se raccrocher à quelque chose, et Pierre était rempli de pitié.

Qui sait? peut-être pouvait-il les sauver? Hélène s'était dérobée pour qu'il reconnût tout seul ces vérités et prît (sans qu'elle pesât en rien sur sa volonté) une décision. Car c'était une décision, évidemment, qu'on attendait de lui. Cela lui parut un devoir si impérieux qu'il en oublia toutes les formules protocolaires et plongeant ses yeux gris, ses yeux couleur de glace, dans ceux de l'amirale éperdue et tremblante, il lui dit simplement...

— Et maintenant, amirale, et maintenant?

Elle baissa la tête et commença de parler très bas.

L'aristocratie, restée fidèle dans le malheur, n'ambitionnait plus qu'une seule récompense : voir un jour Son Altesse Impériale jouer son rôle de chef.

Pierre s'était assis, après avoir invité de la main les six femmes à l'imiter ; mais elles restèrent, debout, obstinées, muettes, craignant par un geste de diminuer la tension de tout leur être. Puis, d'un coin sombre, un vieillard sortit, tordu comme un olivier, et se pencha vers Pierre.

— Votre Altesse, le psalmiste a dit : « Je me suis fatigué à crier, mes yeux se sont épuisés à regarder vers le ciel dans l'attente et l'espérance que Dieu vînt à mon secours (1). Et Dieu est venu, puisque tu es là, Pierre Ivanovitch ! »

Il fit un signe de croix de sa main noueuse, plusieurs voix répétèrent : Dieu est venu !

— Nous étions des orphelins, des orphelins !... surenchérit une voix de femme, et la phrase fut coupée par un sanglot.

Pierre n'osait regarder le vieillard qui le fixait avec les yeux désespérés de Job, ni la femme abattue, ni toutes ces mains suppliantes. Tous l'appelaient comme le Messie, tous avaient la certitude qu'il pouvait les sauver, faire rendre leurs biens, leur montrer la terre promise et jamais il n'avait autant souffert de son impuissance.

— Aujourd'hui, dit-il, les princes ne sont rien. Le peuple est tout ; il répéta : Oui, le peuple est tout. Écoutez-moi, l'âme du peuple russe est très malade, mais Dieu seul peut savoir si l'heure dernière est proche.

Il parlait, il parlait pour endormir toutes ses douleurs et se laissait

(1) David, *Psaume* LXVIII.

aller à des promesses, se mettait devant des responsabilités. Tant de confiance l'avait bouleversé ; il n'abandonnerait pas les siens dans l'adversité, sans tenter un dernier effort. Il réfléchirait, on verrait...

L'amirale Sakarof essuya des larmes, la baronne Aléief baisa la main de Pierre avec dévotion. Les portes s'entr'ouvrirent. La bonne nouvelle se répandit. De nouveau, le murmure d'amour, la rumeur d'adoration s'éleva ; tous ces partisans, Pierre les reconnaissait : tous avaient, comme leurs ancêtres, défendu le trône des tsars ; l'enthousiasme le gagnait. Pierre trouva de ces formules que les grands chefs inventent à la veille des batailles et sortit dans une apothéose.

Il n'avait pas voulu qu'on l'accompagnât ; il se sentait suivi par une escorte mystérieuse plus magnifique que toutes celles qu'il avait jamais eues. Encore brûlant d'exaltation, il fit quelques pas, rapidement, quand une main toucha son épaule... Hélène. Il l'avait deviné ; Hélène invisible, mais présente, surgissait à l'heure héroïque, pour le soutenir dans sa suprême résolution.

— Hélène... Hélène, fit-il, ne me remerciez pas, ne dites rien. Tout m'a été si facile, si simple, Hélène, mon amour, ne devais-je pas en arriver là, ne fallait-il pas que je dise, chérie, que votre volonté soit faite..., car vois-tu, ils m'ont ému, ils m'ont serré le cœur, mais c'est à ta volonté, à ta volonté seule, que j'ai obéi, en m'engageant.

Elle lui saisit le bras, il la sentit chanceler.

— Quoi, fit-elle? avec une sorte de désespoir, vous... vous... avez accepté. Vous avez fait des promesses?

Une automobile passait, il fit un signe, poussa Hélène dans la voiture, jeta son adresse... Et là, serrés l'un contre l'autre, dans la pénombre, ils se regardèrent avec épouvante, leurs mains se joignant.

— Certainement, dit-il, j'ai cédé, j'ai promis, n'était-ce pas ce que vous attendiez? Je ne comprends plus, je ne comprends plus...

Elle s'était mise à pleurer doucement, le visage enfoui dans ses mains blanches.

— Voyons, s'écria Pierre, est-ce que je deviens fou?

— Non, non, fit-elle, non, Pierre, j'aurais dû venir, tout est ma faute. Je savais ce que l'on préparait, je savais ce que l'on voulait de vous ; mais j'étais si convaincue qu'on se heurterait à votre refus que j'ai été lâche, je n'ai pas voulu voir leur chagrin que je souhaitais.

Elle avala un sanglot, puis sa voix se raffermit :

— J'ai tant changé, j'ai tant souffert... Vous m'avez tant manqué. Oh ! Pierre, comment vous dire, comment... C'est vous, vous d'abord en mon âme, rien que vous... J'ai compris que là était la seule vérité, vous, notre amour, je ne veux pas que vous partiez

là-bas, que vous risquiez votre vie... Restons ici, tous deux. Cachons-nous, aimons-nous, ne pensons plus à rien d'autre...

Hélène avait enfin prononcé le mot qui donne toutes les forces ; elle aimait et rien n'existait plus que son amour. Pierre était le maître de leur destinée, toute autre pensée fut abolie ; pour le reste on verrait, on discuterait, plus tard, plus tard. Pour l'instant, Hélène était dans ses bras, il ne fallait pas la laisser repartir !

Il voulut un engagement tout de suite, et détachant ses lourds bracelets d'or, il les passa aux poignets frêles comme une chaîne d'esclave.

— Hélène, fit-il, dans quinze jours?...

Elle comprit, se mit à trembler tout entière, puis, renversant sa tête sur l'épaule de Pierre, murmura :

— Oui, Pierre... oui, ta femme.

XXIV

Pierre accompagna jusqu'à l'escalier — Wladimir avait mis son hôtel à leur disposition — le vieux pope, qui, cet après-midi, avait béni leurs fiançailles en imposant sur la princesse l'image de la Vierge ; sur lui, la sainte icone de Nicolas le Thaumaturge, et revint s'asseoir près d'Hélène.

— Tu es heureux? demanda-t-elle.

— Trop !...

— Oui, trop ! répéta-t-elle, j'ai peur.

Il caressa les cheveux fins et dorés.

— Peur, un jour comme celui-ci? Comment pouvez-vous avoir peur, Lenochka, et de quoi? Ce matin encore vous disiez : « Il s'agit maintenant d'être heureux, de goûter son bonheur, simplement, entièrement, et cela seulement. » Moi je n'oublie pas les promesses que j'ai faites, je ne les oublie pas du tout. Mais ne me tourmente pas, on verra plus tard. D'abord le pauvre pécheur déchiré par les fureurs de la passion n'a plus le jugement assez sûr, il lui faut atteindre l'équilibre, la sagesse, le Nirvâna, pour enseigner les hommes. C'est si vrai que j'aurais été frapper à la porte du mont Athos pour y chercher la vérité, si je ne t'avais retrouvée. J'étais au bas de la roue des choses, tout à fait au bas ; grâce à toi, chérie, chérie, me voilà au sommet. Et qu'as-tu donc à regretter? Quelle faute dois-tu expier dans l'avenir? Tu t'étais engagée à soutenir la cause du tsar, eh bien, en quoi y as-tu manqué? N'as-tu pas au contraire tout donné à cette cause, tout?...

Et il passa son bras autour des épaules frémissantes.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, fit Hélène, étourdie par l'emportement joyeux de Pierre.

Ce qu'elle voulait dire, elle ne le savait pas exactement ; elle savait seulement que, même en ce jour radieux, des souvenirs émergeaient malgré elle, à la surface de sa mémoire, pour la torturer... Certain serment sur l'Évangile, certain engagement signé par elle à Genève. Mais l'amour de Pierre et sa propre exaltation devaient les engloutir dans les eaux noires de l'oubli ; l'oubli finirait par avoir raison, il le fallait...

— Le bonheur rend craintif, expliqua-t-elle, voilà tout, Pierre !

— Non, lança-t-il, le bonheur rend fort, c'est le malheur qui rend les hommes inquiets, peureux, déséquilibrés !

Il serra Hélène, et c'étaient sur sa chair autant de brûlures auxquelles succédaient de courts engourdissements. Son sang coulait plus fort, plus riche, ses veines charriaient une joie tumultueuse. Lenochka s'abandonnait, fermait les yeux ; un besoin irrésistible de crier sa gratitude, de s'humilier, de s'anéantir, la fit trembler ; elle saisit la main de Pierre, la baisa passionnément.

— Je ne t'ai pas dit ce que mon cœur... Tu m'as sauvée, sauvée de tout, fit-elle, très vite.

— Tu veux dire que nous nous sommes ensemble sauvés de tout. Nous traversons la même nuit ; si l'un vient à s'égarer, tous les deux seront perdus.

— C'est vrai, Pierre, murmura-t-elle, grave soudain ; oui, c'est bien vrai.

Un seul nuage noir, expliqua-t-il, menaçait leur beau le ciel ; leur solitude allait être troublée par l'arrivée de la grande-duchesse Marie.

— Nous devons bien un peu de joie à nos parents, dit Hélène, qui n'avait cessé cet après-midi de penser à son père.

— Oh ! fit Pierre d'un ton léger, je le dois surtout par ce que j'ai juré, vraiment juré, sottement juré, que ma mère serait là pour notre mariage.

Hélène tressaillit.

— Et il faut toujours tenir son serment, tu as raison !

Pierre se mit à rire.

— Mon Dieu, oui, du moins cela dépend, reprit-il fixant le visage tendu d'Hélène. Ma vieille enfant de mère aime la représentation, la mise en scène ; ayant le goût de la tragédie, elle ne se contente pas d'une promesse, elle exige un engagement solennel, elle vous fait à propos de rien jurer sur la Madone, sur le Christ ou l'Évangile.

— Tu as juré sur l'Évangile? fit Hélène d'une voix altérée.

— J'ai juré pour avoir la paix...

— Et tu te considères comme engagé? insista-t-elle.

— Pourquoi pas...? est-ce extraordinaire, ma Lenochka ! Ne crois-tu pas à l'inviolabilité du serment? C'est grave à l'heure où nous sommes !

Il rit et l'embrassa.

Un bruit de moteur gronda.

— C'est cette suave Linzer, dit Pierre en souriant.

La dame de compagnie entra, rouge, animée.

— Quelle lutte à Paris pour la moindre chose... Il faut se battre dans les magasins ; voici le papier que vous m'aviez demandé et j'apporte aussi votre courrier, Hélène, dit-elle sortant de son sac quelques lettres.

Le cœur d'Hélène heurta ses côtes.

— Mon courrier, c'est vrai, vous pensez à tout ! Enfin, donnez, dit-elle, en saisissant le paquet de lettres qu'elle laissa tomber sur ses genoux comme une pierre trop lourde pour ses mains.

Pierre était entré en grande discussion avec Mme Linzer à propos d'une commande au tapissier. Alors, Hélène écarta les doigts, lentement, et vit ce qu'elle ne voulait pas voir, ce qu'elle sentait venir à travers son bonheur, depuis ce matin : la lettre de Genève qui était, là, posée au-dessus de toutes les autres.

D'en avoir la certitude, Hélène éprouva un soulagement. Maintenant, elle savait et, résignée, fataliste, son âme slave s'inclina. Elle se voyait seule, perdue sur les routes boueuses, dans le pays de toutes les affres et de toutes les agonies (son pays !) exécutant par ordre des Gardes Blancs quelque terrible et sans doute inutile mission ; car l'ordre était là, sous cette enveloppe banale, inoffensive ; ordre de libération pour d'autres, ordre de mort pour elle, Hélène !

Elle pensa — ce fut un éclair — à rejeter la lettre parmi les télégrammes, les cartes de félicitations, comme si elle ne l'avait pas remarquée, comme une chose mauvaise ; cependant, elle l'ouvrit brusquement, la lut, et devant l'irrémédiable, chancela, pareille à la condamnée sur laquelle tombe le verdict.

Pierre revenait vers elle ; Hélène trouva la force de se composer un visage, de se reprendre. Alors il l'entraîna vers la fenêtre. Dans le soir, l'Arc de Triomphe se dressait, lourd, sombre, au milieu de sa ceinture mouvante de lumières. Hélène se serra contre Pierre et tous deux regardèrent la nuit qui tombait sur le monde...

Puis Pierre pencha vers Hélène sa haute taille, posa sur le front pur, si bien fait pour la couronne, ses lèvres brûlantes.

— Je te laisse, chérie, tu es fatiguée. Mais à demain, dix heures,

chez nous ; tu donneras les derniers ordres, tu imposeras toutes tes volontés ; je ne sais plus rien faire sans toi, pas même choisir la place d'une chaise. A demain, dix heures, Lenochka !

Il sortit. Hélène n'avait pas répondu.

XXV

« Chez nous », avait dit Pierre Ivanovitch.

Chez nous, cela représentait un banal, un bourgeois appartement qu'il s'efforçait de rendre moins banal, moins bourgeois, par un mélange assez original, assez imprévu aussi, de meubles anglais et russes.

L'on ne peut rêver que près d'une bouilloire russe ; l'on ne peut s'asseoir que dans un fauteuil anglais. C'était la conviction de Pierre ; il en avait une autre, celle que, désormais, Hélène et lui, véritables oiseaux de passage, ne se fixeraient nulle part ; ils comptaient maintenant parmi les éternels errants du monde ! A qui n'a plus de patrie, la terre semble toujours trop étroite. De cela, Pierre était sûr, mais il voulait mettre de la beauté autour de la beauté d'Hélène, faire un cadre digne d'elle de cet appartement du boulevard Lannes, tout proche du Bois qui, sous leurs fenêtres, arrondissait ses dômes verts.

Leur rendez-vous avait été fixé, la veille, pour dix heures. Pierre, une demi-heure à l'avance, glissait dans la serrure la clef qu'il gardait avec une joie secrète. Des voix bourdonnaient dans la cour, des ouvriers chantaient en travaillant, comme s'ils pressentaient l'immense bonheur que leurs mains préparaient. Pierre sortit de sa poche quelques billets, afin de reconnaître et d'exciter encore leur zèle.

Dans l'appartement, deux pièces étaient livrées ce matin à l'assaut des tapissiers. Makar, aidé d'une femme de chambre retenue par Hélène, vidait des malles, installait des bibelots minuscules entre les bras du géant.

Avec un battement de cœur, Pierre ouvrit la porte de la seule pièce qui fût complètement terminée et qui dormait tranquille, derrière ses volets clos, ses rideaux fermés. Pierre voulait la surprendre, claire et réveillée, s'assurer qu'elle était toujours là, qu'un malin enchanteur ne l'avait pas subtilisée. Tâtonnant, il chercha le bouton électrique, buta sur quelque chose, faillit tomber, se raccrocha dans l'ombre, au hasard. Sitôt redressé, il gratta d'une main impatiente une allumette. Une échelle double était là. Pierre se trouvait exactement sous le compas demi-ouvert.

Il se prit à sourire... Naguère, il eût appelé Makar, fait knouter l'imbécile qui avait osé... Passer sous une échelle, mauvais présage ; Pierre avait cette superstition ; du reste, il les avait toutes, comme le dernier des moujiks. Mais ce matin, rien de triste, de pénible, ne pouvait l'atteindre ; il se sentait baigné, entouré d'ondes heureuses contre lesquelles devaient se briser tous les mauvais fluides. Ce matin, il aurait défilé en triomphateur sous des centaines d'échelles. Que pouvait-il craindre, armé de ce bouclier de diamant qu'était l'amour d'Hélène?

Dix heures, dix heures et demie, pas d'Hélène. Et Pierre s'en réjouissait presque. Cette cérémonie de fiançailles avait été si longue, si fatigante ; il avait quitté Hélène si lasse. Soudain, il se rappela la pâleur de la jeune fille après la lecture du courrier apporté par la Linzer. Ce matin, Hélène ménageait ses forces ; elle avait raison ; il se sentait disposé à toutes les patiences.

Cependant, à onze heures, Pierre descendit chez la concierge — leur téléphone ne fonctionnait pas encore — et demanda l'hôtel de Wladimir ; il entendit sonner, sonner sans que nul ne répondît. A l'office, les domestiques vidaient encore les bouteilles ; pour eux, les rejouissances des fiançailles n'étaient pas finies.

— C'est le service moderne ! conclut Pierre avec bonne humeur.

Il raccrocha le récepteur et, sortant de la loge, héla le premier chauffeur qui passa ; il allait surprendre Hélène. Une averse éclata, Pierre négligea de relever les vitres, mais il ne sentit pas la pluie lui fouetter le visage. Il goûtait ces minutes uniques, où la vie résonne à vos oreilles, joyeuse, tumultueuse, comme un bruit de cymbales ; où l'avenir s'avance vers vous, avec des mouvements souples, alertes de danseuse ; où l'air est tout peuplé d'enivrements ; Pierre goûtait ces minutes uniques...

La place de l'Étoile, lavée par l'eau, étendait alentour de l'Arc de Triomphe une glace ronde et luisante. Au-dessus des cimes des marronniers, les fenêtres d'Hélène surgirent ; il songea qu'elle était là, reposée, heureuse, guettant son retour. Il fit arrêter sa voiture au coin de l'avenue Kléber, car une troupe de badauds stationnaient devant l'hôtel du grand-duc Wladimir, des gens accourus sans doute comme au théâtre, comme au cirque, pour contempler quelque délégation de fidèles partisans en bottes lourdes et en chemises rouges. Mais Pierre s'aperçut que la foule cernait non la porte, mais une automobile, un simple taxi rangé le long du trottoir, et la curiosité le poussa, lui aussi. Il avait une taille qui permettait de tout voir sans déranger personne, il s'approcha... Et soudain, son sang se figea, son cœur cessa de battre.

Dans la voiture, se trouvaient une femme et deux hommes, la princesse Mariétensky, impériale et calme, entre deux agents... Pierre eut un cri, renversa un ouvrier qui discourait, bondit sur le marchepied. Trop tard... dans un démarrage brusque, l'automobile filait à toute vitesse. Maintenant, c'était Pierre que l'on entourait, des poings se tendaient, des bouches hostiles criaient des phrases contradictoires ; il se dégagea par de brutales poussées d'épaules et regarda autour de lui. Pas une automobile en vue, aucun moyen de suivre Hélène, de la rejoindre.

Alors, Pierre se jeta dans la cour de l'hôtel, monta l'escalier en courant. Partout le silence, toute trace de vie semblait disparaître sous ses pas. Au second étage, dans le boudoir qui précédait les chambres réservées à Hélène, Mme Linzer, effondrée, pleurait ; sur le tapis, un désordre de papiers déchirés, de vêtements épars qui sentait le crime.

Avec des yeux stupides de femme abrutie par l'alcool ou les coups, la gouvernante fixa Pierre et tendit une lettre sur laquelle se détachaient en noir quelques mots imprimés : *Genève, Comité général des Gardes Blancs.*

Et Pierre lut :

Princesse Mariétensky, l'heure de tenir votre serment est venue; par avance, l'immortelle patrie russe vous met au rang de ces immortels sauveurs. Le traître Michel Wassilief a comparu volontairement devant le tribunal de Dieu. Mais son complice vit. Il faut que par votre main, par le moyen qu'il vous plaira, avant que deux jours ne soient écoulés, l'ataman Samanof ait disparu de ce monde.

Mme Linzer leva sur Pierre ses yeux noyés.

— Pauvre Hélène, c'est moi, hier, qui ai apporté cette lettre. Et ce matin, à neuf heures, la chose était faite. Elle aurait pu fuir, si elle avait eu un peu de raison, si seulement elle avait voulu... Elle est rentrée, ici, calme comme une morte, et m'a tout avoué. Puis elle a téléphoné elle-même au commissariat pour qu'on vînt l'arrêter ; elle-même, Monseigneur, elle a prévenu la police !...

Pierre s'appuya, comme vidé de sang, contre le mur. A cette même place où sanglotait Mme Linzer, hier soir Hélène était assise et lui tenait la main. Il entendit ses questions insidieuses, il l'entendit lui demander à propos de la prochaine visite de sa mère :

— Tu as juré sur l'Évangile? Tu te considères comme engagé?

Et lui n'avait pas deviné ; il n'avait pas compris ; il n'avait pas

crié : « Folle, folle, il y a des serments que l'on a le droit, que l'on a le devoir de ne pas tenir ! » Le précipice était ouvert sous ses pas et il y avait marché tout droit, poussant la bien-aimée dans le vide. Et pendant ce temps, Hélène le remerciait de l'avoir sauvée...

Toujours debout, le dos au mur, il attendait... quoi?... Ah, s'il avait eu devant lui des fusils chargés, avec quelle joie !... Il n'y avait pas de peloton d'exécution, mais dans un grand cadre, en face, une carte de la Russie, qu'Hélène avait apportée, suspendue, là. — La Russie !... Piere s'avança. Les noms des villes étaient écrits à l'encre rouge, comme tracés avec du sang ! Du sang, du sang, la mort !... Un sourire joyeux le transfigura. Il avait compris, il savait ce qu'il allait retrouver, ce qui l'attendait là-bas. Alors, droit et calme comme autrefois à la parade, il fixa la carte muette, la grande, la sainte Russie qui l'appelait.

JEAN VIGNAUD.

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA BAVIÈRE, LE REICH ET NOUS

La liste serait longue, depuis 1918, des manifestations quasi séparatistes de la Bavière vis-à-vis des hommes de Berlin, et pourtant cet effort, qui se poursuit âprement, n'a encore abouti à rien. Il y a là une de ces énormes possibilités en jachère, qui abondent dans l'Europe d'aujourd'hui, et qui ne se dépensent souvent qu'en mauvaises herbes.

S'il fallait pourtant marquer les points, le jeu se traduirait par une victoire du Reich sur toute la ligne. Décapitée, comme ses vingt et un collègues, de sa dynastie, la Bavière, depuis la Constitution de Weimar, n'est plus un *Etat*, mais un simple *Pays*. Première déchéance d'où ont découlé, à chaque tour de vis et de logique, toutes les autres : perte de l'autonomie postale, perte de l'autonomie fiscale, perte de l'autonomie ferroviaire, perte de l'autonomie militaire, péniblement rattrapée, sur un tout petit point (qui dans la pratique ne pèsera pas lourd) au début de l'année dernière, après la liquidation définitive de Noske et son exil en Hanovre.

Ainsi donc : plus de rois, plus de timbres, plus d'impôts, plus de wagons, plus d'armée qui soient pleinement et uniquement bavarois. De sa physionomie passée, Munich ne retient qu'un Landtag anémique, et une vague participation au floconneux Reichsrat.

Il n'est pas douteux cependant que la Bavière répugne de toute son âme au traitement qu'elle accepte depuis quatre ans de la part d'un Empire dont tant de traits la différencient. Jusqu'ici néan-

moins le faisceau des ressemblances — et des complicités — l'a emporté sur la somme des antagonismes, et rien n'indique avec certitude que ce rapport des forces soit à la veille de subir une modification essentielle.

L'attitude adoptée récemment à Munich à propos de la loi de défense républicaine, et le geste désinvolte par lequel on a nettement signifié que l'avenir du régime actuel était le moindre des soucis dont un Bavarois pût s'embarrasser, nous oblige cependant à tenir compte, aujourd'hui comme en 1918, ou en 1921, des réserves d'indépendance qui sommeillent — un sommeil rageur, agité, plein de cauchemars — entre le Mein et le Tyrol.

On connaît les épisodes et les caractéristiques de ce qu'on n'a pas encore le droit — l'aura-t-on jamais? — d'appeler le sécessionnisme bavarois. C'est d'abord en 1918 la mise en demeure, par le roi Louis que la défaite commence à épouvanter, présentée à Guillaume II de Hohenzollern, d'avoir à conclure une paix quelconque, faute de quoi on agirait en dehors de lui.

Si la révolution plus ou moins wilsonienne, plus ou moins lloyd-georgienne, plus ou moins russe, n'avait pas balayé le personnel dynastique qui depuis treize ou quatorze cents ans présidait de son mieux à l'anarchie teutonne, peut-être la maison de Wittelsbach eût-elle tenu à dire son mot et à poser ses conditions, lors des pourparlers d'armistice et de paix. En tout cas, on sait que les représentants de la Bavière républicaine en furent écartés, malgré la France, — dont l'insistance fut d'ailleurs médiocre, — par les États-Unis et l'Angleterre. Eût-on osé un pareil geste vos-à-vis d'une lignée royale? La question reste théorique.

Notons au passage que, dans les États du Sud, mais surtout en Bavière, l'accès de novembre 1918 avait été moins violent qu'ailleurs. Si c'est par Munich que la Révolution débuta, le fait est dû à des circonstances encore mystérieuses. En tout cas, loin de suivre la capitale, Munich la précédait. Par ailleurs l'installation de la République se fit à la bonne franquette. Personne ne s'y attendait, Louis III moins que les autres. Il se retira dans un château du Tyrol et Kurt Eisner, qui n'était pas sanguinaire, le fit déclarer introuvable et déchu, sans avoir poussé bien avant les recherches, trop heureux, lui Berlinois et Juif, d'être débarrassé à si bon compte d'une des plus vieilles dynasties de l'Europe catholique.

Ce mélange de nécessaire et de fortuit, qui brille si vivement dans toute l'histoire allemande depuis plus d'un siècle, s'est signalé en Bavière par des manifestations de choix. Quoi de plus chanceux

que la réussite de cet aventurier, à la fois touchant et ridicule, imposé aux indigènes par la tourbe des ouvriers d'usine, venus du Nord et du Nord-Ouest, à la suite des filiales Krupp? Mais aussi, quoi de plus conforme à la politique traditionnelle que l'attitude d'indépendance, prise dès décembre 1918, par Kurt Eisner, lors de la réunion, à Berlin, des représentants des États particuliers?

On a beaucoup écrit, beaucoup rêvé, beaucoup glosé à cette occasion. Devait-on en France — pouvait-on — se concerter avec Eisner en vue d'une politique d'ensemble? D'excellents esprits estiment qu'on ne sut pas tirer parti d'Eisner et qu'on commit une erreur en ne le soutenant pas. D'autres, attentifs au peu de solidité intime de sa dictature, assurent que c'eût été faire fausse route que de lier une combinaison quelconque à son équipée. En tout cas, la balle qui le tua fut une balle à la fois monarchiste, aristocratique et unitaire, sinon centraliste, et Kurt Eisner tomba martyr de l'indépendance et de la « liberté » bavaroises.

Qu'il représentât un peu plus qu'un épisode et qu'une surprise, on s'en aperçut aux troubles qui suivirent sa mort. A cette date les monarchistes n'avaient encore su s'affirmer que par des provocations individuelles. Le terrain du collectif appartenait toujours sans conteste à la gauche. La contagion aidant, contagion russe, contagion hongroise, prodigieusement favorisée par les piteuses intrigues d'un Kerensky allemand, le sieur Hoffmann, le communisme éclata brusque et sauvage, dans ce pays bénévole où, en pleine débâcle, les soldats continuaient à saluer leurs chefs et, même réunis en « conseils », n'osaient pas s'immiscer dans les questions de discipline.

Convient-il de revenir sur ce terrible avril 1919, dont l'épouvante suffit encore à alimenter ce que la réaction bavaroise comporte aujourd'hui d'agressif et d'entreprenant?

Si l'on veut connaître jusqu'à quel point l'esprit humain peut choir dans l'absurde, il faut lire le livre de M. Ambroise Got sur la *Terreur en Bavière* et notamment le chapitre qu'il consacre à *l'application du communisme intégral* pour savourer ce fond de bestialité qui rend les révolutions démocratiques, déjà peu reluisantes au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, décidément ignobles au vingtième. Mais plus encore que sanglantes et que répugnantes, elles sont sottes.

Un exemple suffira pour échantillonner la manière bavaroise : le 17 avril, tous les propriétaires de numéraire furent sommés de livrer leurs trésors. L'opération ne rapporta que 20 000 marks, dépassant à un tel point les bornes de la déconvenue escomptée, que l'on soupçonna le commissaire Axelrod de s'être approprié une partie des fonds. Bien entendu, là comme à Pétrograd, là comme

à Budapest, ce furent des Juifs qui déclenchèrent le mouvement. La plupart d'entre eux payèrent de leur vie cette indiscrétion.

Le choc en retour fut, en effet, magistral et d'une signification exemplaire. Sous couleur de mater le bolchevisme, la Reichswehr, aidée par les troupes wurtembergeoises, opéra, pour le compte du Reich, une véritable conquête de la Bavière, à la fois contre les indépendances de droite et les indépendances de gauche. Tandis que l'on fusillait pêle-mêle les gardes rouges et de paisibles théoriciens du communisme, la force armée massacrait en bloc tout un patronage catholique, paisiblement réuni autour de quelques chopes de bière. L' « excès » fit scandale ; on dut sévir, mais les meurtriers n'encoururent que des peines très modérées, quelques années de prison.

L'automne 1919 et l'hiver qui le suivit prolongèrent vaille que vaille ce double mouvement, à la faveur duquel, à Berlin et à Weimar, la Bavière fut dépouillée de ses privilèges séculaires. Il fallut le coup d'État de Kapp pour lui restituer une physionomie plus conforme à ses aspirations. Tandis que Kapp échouait à Berlin, von Kahn réussissait à Munich, et sans coup férir.

Nous ne referons pas ici l'histoire de l'*Orgesch* et des démêlés si peu sincères qui, à propos du désarmement, mirent aux prises l'Entente, le Reich et la Bavière. La crise dura plus d'un an et se termina par la retraite de von Kahn et la dissolution, plus ou moins fictive, des organismes d'autoprotection.

C'est à cette occasion que les articles les plus significatifs ont été écrits sur les relations franco-bavaroises. Jusqu'à quel point des pourparlers occultes eurent-ils lieu entre Munich et Paris? On ne le saura que plus tard. A trois ou quatre reprises, des organes officieux, soutiens gagés de l'unitarisme, produisirent des « révélations » sur la collusion de certains éléments bavarois avec la France, notamment le docteur Heim, chef du centre. Ce qu'on peut constater à l'heure qu'il est, c'est l'échec de tractation.

Si la Bavière se contentait d'être la Bavière, ou la Souabe, il serait plus facile de s'entendre avec elle, mais la Bavière est une puissance rhénane et sa possession du Palatinat la met en fâcheux contact avec nous. Il semble bien qu'à un certain moment, notamment sous le ministère Leygues, des conversations mi-théoriques, mi-pratiques, mi-aigres, mi-douces, aient eu lieu. Elles échouèrent sur cet écueil palatin : « Accordez-nous des avantages économiques en matière de minerai, de charbon surtout, disait la Bavière. — Esquissez au moins quelque indépendance d'allure vis-à-vis de Berlin, lui était-il répondu. — Alors, évacuez un peu le Palatinat, » rétorquait Munich.

Ainsi posée, la question était insoluble et la Bavière, rivée à son

Palatinat, allait chercher à Berlin contre nous des armes qu'elle eût peut-être préféré recevoir de nous contre Berlin. L'affaire eût gagné à être traitée sous un angle plus restreint. Notre retour en Alsace nous met à même en effet de contrôler jusqu'à un certain point l'économie bavaroise. Avons-nous tiré parti de cet atout?

Le sort malheureux, qui se refuse à procurer à la Bavière une situation nette, exploitable, logique, se répète en d'autres domaines. Le geste le plus significatif qu'elle ait fait, en matière de politique intérieure et en matière de particularisme, consiste certainement dans la scission de son parti populaire d'avec le centre. On se rappelle que depuis les élections de juin 1920 il y a au Reichstag, au lieu de quatre-vingt-dix députés centristes, soixante-huit seulement, flanqués de vingt et un députés populaires bavarois, qui habituellement votent comme eux, mais se refusent aux combinaisons d'extrême gauche, chères aux partisans d'Erzberger.

La fissure, antérieure de quelques semaines à la période électorale, n'a pu être encore réparée, malgré tous les efforts, depuis plus de deux ans qu'elle dure. Ce n'est pas pour rien qu'Erzberger a été tué par des étudiants domiciliés à Munich.

Ce qui est plus grave, ce sont les causes du désaccord, bien faites pour nous intéresser, puisque, l'une et l'autre, elles procèdent du séparatisme. Rhénans et Bavarois, c'est-à-dire tout l'ancien centre, détestent autant les uns que les autres le joug prussien, mais la différence des traditions et des situations fait qu'ils mettent tous leur espoir de s'en débarrasser dans des voies plus que diverses : opposées.

Les Bavarois ne peuvent guère se représenter un avenir d'indépendance que sous les traits du passé, atténué ou non ; ils n'auront d'armée, d'administration, de postes, de chemins de fer, bien à eux, que le jour où, dans une mesure quelconque, ils auront réussi à rétrograder par rapport à la constitution unitariste de Weimar, qui fut le tombeau de leurs libertés d'État.

Pour les Rhénans, il en va tout autrement. Par le fait même qu'ils n'ont jamais eu d'État qui leur fût spécial, leur avenir d'autonomie s'appuiera nécessairement sur cette même constitution unitariste de Weimar. Sujets de la Prusse, ils ont besoin, pour s'affranchir de sa tutelle, d'un intermédiaire plus puissant qu'elle, le Reich. C'est pourquoi, depuis le début, leur tactique n'a pas varié. Elle consiste à élaborer un Reich puissant, capable de désarticuler la Prusse à leur profit sous couvert de décentralisation. Par conséquent ils seront amenés, chaque fois que leurs désirs d'affranchissement coïncideront avec ceux des Bavarois, à adopter, pour les

réaliser, une méthode absolument contraire, où le secret de leur alliance avec la gauche est enclos.

La question monarchique achève de tout embrouiller. Le jour viendra où bien des mystères s'éclairciront, celui-là comme les autres. J'ai reçu, comme tout le monde, des confidences. Si j'en crois certains de mes informateurs, on aurait, par défiance du catholicisme, refusé d'entendre les propositions du prince Ruprecht, au moins à deux reprises. Or, depuis octobre 1921, le prince Ruprecht est en fait le roi Ruprecht. S'il ne ceint pas la couronne, c'est pour des raisons à lui personnelles, faciles à deviner, car il lui suffirait d'un geste pour remonter sur le trône sans coup férir. Le ministère actuel aurait-il même besoin de démissionner? Ce n'est pas sûr, tous ses membres étant monarchistes, à commencer par M. de Lerchenfeld.

Il n'en est pas de même pour les Rhénans, qui plus peut-être que les social-démocrates et les démocrates, constituent en Allemagne le vrai parti du ralliement. Que deviendraient leurs désirs d'autonomie avec un Hohenzollern? Est-ce Guillaume II ou l'un de ses fils qui prêterait la main au démembrement, si partiel, si mitigé fût-il, de la Prusse?

Mais, là comme pour le Palatinat, notre présence à Mayence, à Trèves, à Coblence, contribue à compliquer le débat. Pour faire figure de bons Allemands, les centristes ont déclaré à plusieurs reprises depuis 1920, date où il entrait en vigueur, ne pas vouloir, tant que durerait l'occupation, se prévaloir du fameux article 18, qui, par voie de plébiscite, prévoit et ménage une redistribution des *pays*, d'où une Rhénanie, relativement indépendante, pourrait sortir. Ils sont en danger d'attendre longtemps. Mais cette comédie tourne à la farce, car leur abstention fait ressortir davantage un des effets inattendus de l'article 18 : jusqu'à présent il n'a profité qu'à la Prusse, laquelle s'est adjointe, grâce à lui, une principauté d'avant-guerre ! Ainsi le moyen même, imaginé par les catholiques de l'ouest et du sud, pour anéantir l'autoritarisme brandebourgeois, racine de la puissance prussienne, n'a servi qu'à lui donner plus de corps.

Que d'équivoques ! Que d'incertitudes ! Que de faux pas ! Aussi bien le retour des Wittelsbach, s'il se produisait, n'aurait pas seulement pour la France les avantages — peut-être momentanés — d'une déchirure appréciable dans l'Allemagne néo-bismarckienne. Maurras a écrit là-dessus des pages, qu'il suffit d'évoquer, pour saisir aussitôt tous les aspects d'une situation, sinon sans issue, du moins d'une délicatesse prodigieuse.

Le prince Ruprecht ne semble guère jaloux d'en expérimenter les nuances. Que ferait-il, que ferions-nous, empêtrés, les uns et les

autres, dans cette terrible Allemagne unifiée, pour la seconde fois, à Versailles? L'heure est passée de conclure facilement des accords séparés. Coûte que coûte la Bavière est liée au Reich. On l'a bien vu en septembre 1921, quand il s'agit de désarmer. La France fut obligée de traiter Munich comme un département des affaires allemandes, hiérarchisées à Berlin.

L'unité n'est pas toujours la simplification et notre allure serait plus aisée avec une Allemagne coupée en quatre ou cinq bons morceaux.

René Johannet.

Au cœur du mouvement nationaliste turc : images d'Anatolie.

...Nous avions doublé, à la nuit tombante, l'Anatolie-Fanar qui veille à la sortie du Bosphore sur la côte d'Asie.

La *Phrygie* s'en allait vers Poti pour déposer là un millier et demi de tonnes de farine destinés par le gouvernement français à secourir les affamés de Russie, mais dont ces derniers ne profiteraient sans doute jamais, trop éloignés qu'ils étaient du port et séparés de lui par des commissaires peu scrupuleux et des contingents de l'armée rouge dotés d'un solide appétit.

J'avais rencontré sur le pont Osman Senaï Bey qui retournait à Samsoun. Osman Senaï Bey, qui fut colonel d'état-major et l'un des premiers écrivains militaires de Turquie, me demandait de lui dire les nouvelles d'Europe et surtout de France. Il me souvient du ton confiant qu'il s'efforçait de prendre pour exprimer l'espoir des Turcs de conclure bientôt une paix durable et solide, grâce à la bonne volonté des ministres alliés, sur le point de se réunir à Paris pour régler le conflit. Il me parlait à peine de la résolution inébranlable de ses compatriotes de faire triompher leurs revendications nationales, tant il craignait, sans doute, de se montrer sceptique sur le résultat de la conversation qui allait s'engager, et tant il était soucieux de ne pas courir le risque d'une injustice en m'exprimant son véritable sentiment.

Et je dois à la vérité de dire que j'étais fort embarrassé pour répondre à Osman Senaï Bey. Il me paraissait peu convenable à moi, Français, de renforcer chez mon interlocuteur des espoirs trompeurs, que je ne sentais vivre en lui que d'une existence artificielle, mais obstinée. Ce que je pensais en réalité, et ce que je ne disais qu'à moi-même, en regardant défiler dans la nuit bleue les falaises escarpées et rocheuses de la côte d'Asie, entre lesquelles se blottissaient de loin en loin les timides lumières de quelques villages, c'était

à peu près ceci : « Là-bas, en Europe, des chefs de gouvernements, des ministres, des centaines de délégués, de techniciens, d'experts, de conseillers, préparent de savants et volumineux dossiers avant d'aller discuter à Gênes la reconstruction du vieux continent effroyablement secoué par la catastrophe de la guerre. Et cependant, la guerre n'est pas terminée. A deux pas d'ici, à la porte même de l'Europe, le canon tonne, la bataille se prolonge. Peu importe à M. Lloyd George. Londres ne désire qu'une chose : que la guerre continue dans le proche Orient. Le moindre des soucis du Foreign Office est de rétablir la paix, parce qu'il n'a pas abandonné les rêves de 1918 et, que n'ayant pu les réaliser *manu militari*, en se servant de l'armée grecque, on veut espérer encore que les nationalistes turcs se lasseront. Et l'on cajole les ministres prisonniers de Stamboul, on courtise le sultan affolé à l'idée de perdre son trône. Alors les ministres se réuniront à Paris et lord Curzon ne changera pas son point de vue, et M. Poincaré ne pourra pas céder, et M. Schanzer attendra, et l'on s'en ira après avoir décrété solennellement des choses qui, pratiquement, n'auront aucune signification. Ce geste sans utilité nous aura fait reculer encore au lieu d'avancer vers une solution du problème oriental. Les Turcs, qui sont des gens beaucoup plus simples qu'on ne l'imagine, s'étonneront, se cabreront et s'éloigneront un peu plus de l'Occident. »

C'est mon amour-propre de Français qui m'a empêché de dire tout cela à Osman Senaï Bey.

Après un séjour de plusieurs semaines à travers l'Anatolie, après avoir vécu parmi les paysans et parmi les soldats de cette nation qui ne veut pas mourir, je reviens, convaincu de la grande et inutile injustice que les Alliés ont commise. Il en est parmi ces derniers qui ne sont pas à convaincre, puisque aussi bien ils poursuivent aveuglément des buts qu'il était peut-être possible d'atteindre il y a trois ans, mais que les événements, volontairement méconnus, se sont chargés depuis longtemps de rendre chimériques. Quant aux autres, il m'a paru qu'il serait bon de les instruire de ce qui se passe en réalité là-bas : le réveil national d'un peuple.

La première des questions qui se posent à l'esprit de ceux qui désirent être renseignés sur l'Orient est la suivante : existe-t-il vraiment un mouvement nationaliste turc qui ne soit pas une création factice, mais qui ait ses racines dans la conscience populaire? Un doute persiste en France, à ce sujet. Pour moi, après ce que j'ai pu voir ou entendre au cours de mes randonnées à travers le plateau anatolien, je suis convaincu. Et je veux simplement détacher ici quelques feuillets de mon carnet de route.

Inéboli, mars 1922. — Deux bateaux sont au large... L'un apporte du matériel destiné à l'armée en campagne. Hier le cuirassé grec *Averoff* a bombardé le petit port désarmé, et puis, son exploit

accompli, il est reparti à toute vapeur comme s'il était poursuivi par une escadre. Ce fait d'armes n'a réussi à émouvoir ici que les familles grecques un peu anxieuses à la pensée des mesures de précaution que pourraient prendre contre elles les autorités turques.

Je suis depuis quelques heures à peine sur le sol anatolien, et déjà le spectacle qu'il m'est donné de contempler est celui d'un peuple qui a réalisé l'unanimité nationale pour se défendre. J'ai vu ce matin la population d'Inéboli toute entière, vieillards, femmes et enfants, — les hommes valides sont à la guerre, — collaborer spontanément au débarquement des munitions et du matériel que les canots amenaient, du bateau, mouillé au large, jusque sur la grève. Le kaïmakam et le commandant militaire n'ont donné aucun ordre, n'ont décrété aucune réquisition. La foule misérable et laborieuse est venue d'elle-même au port et, depuis le matin, elle travaille avec d'autant plus d'ardeur qu'elle n'a pas besoin d'être dirigée ni surveillée. Chacun s'emploie suivant ses forces. Des petits enfants trottinent derrière leurs mères en portant dans leurs bras frêles un obus dans son panier ; des vieillards courbés par l'âge ont chargé leurs épaules d'un fardeau qui fait hésiter leur marche.

Et lorsque tout sera terminé, lorsque le grand bateau allégé se balancera doucement au large avant de reprendre le chemin du Bosphore, chacun rentrera chez soi sans attendre un remerciement. Demain les caravanes humaines s'organiseront d'elles-mêmes pour emporter vers l'intérieur du pays le précieux matériel, car les arabas, les kagnis, les chameaux, les mulets et les petits ânes gris ne suffisent pas à la besogne. Depuis la mer jusqu'au front, la longue route s'est ainsi partagée en étapes sans aucune intervention des autorités. Et l'on peut être tranquille, rien ne se perdra en route.

On ne commente pas de tels spectacles.

Khiangri, avril 1922. — Nos deux arabas sont entrés vers la fin de l'après-midi à Khiangri. La petite cité blanche, entourée de vergers, nous accueillit avec curiosité. La prière de la onzième heure était achevée.

Je suis monté, par les ruelles bordées de boutiques ouvertes et d'éventaires, jusqu'à la mosquée de Sinan, bijou d'art. En traversant la place où le bazar battait encore son plein, des hommes sont venus vers moi. Un vieillard m'a dit dans un français hésitant mais correct, et la main droite ouverte sur son cœur : « Que l'étranger soit le bienvenu ! » Nous avons causé. Je voulais connaître les sentiments de cet homme du peuple au sujet des événements politiques. Je lui ai dit en particulier que les Alliés se réunissaient là-bas, à Paris, pour essayer de rétablir la paix et pour donner aux chefs d'Angora l'occasion de conclure un armistice.

— Que pensez-vous de cela, ai-je demandé?

Le vieillard m'a répondu :

— Je ne suis qu'un pauvre homme, je ne connais pas les affaires et mon avis n'a pas d'importance.

Et comme j'insistais pour savoir quand même sa pensée, il s'est arrêté, s'est tourné vers moi et, tandis que son regard brillant semblait vouloir à son tour m'interroger, il a prononcé simplement ces mots, d'une voix très douce mais très ferme :

— Si le voleur était entré dans votre maison, que feriez-vous?

Celui-là n'était qu'un paysan de Khiangri.

Angora, avril 1922. — Le vieillard rencontré ce soir dans son champ en bordure de la route nous a fait son salut. Et j'ai voulu m'arrêter pour causer avec lui. Je lui ai demandé :

— Combien avais-tu, avant la guerre, de bœufs, de bisons, de moutons, de chèvres, de champs et d'arbres?

— Avant la guerre, c'était il y a bien longtemps, m'a-t-il répondu en hochant la tête. Le douzième ramazan s'est écoulé depuis le temps où on ne se battait pas encore. Je suis vieux.

— Essaie pourtant de compter à peu près.

Et le vieillard, rassemblant ses souvenirs, m'a parlé mélancoliquement de sa prospérité d'autrefois.

— Tu as des fils?

— J'en avais quatre. Trois sont morts dans les batailles : le premier aux Balkans, le deuxième aux Dardanelles, le troisième au Yémen. Il en reste un et celui-là est à l'armée, là-bas, devant les Grecs.

— Et tu n'es pas fatigué de la guerre? Tu ne désires pas que la paix revienne?

— Je désire que la paix revienne.

— Alors, toi qui as tout perdu et qui perdrais encore ton dernier fils si la bataille continuait, ne penses-tu pas que ceux d'Angora devraient accepter ce que proposent les grandes nations de l'Occident?

— Ceux d'Angora doivent seulement accepter la bonne paix.

— Et quelle est cette bonne paix?

— Si la paix que l'on veut faire ne nous rend pas ce qui est à nous, alors l'étranger restera sur notre sol au milieu de nous. Je pourrais garder encore ce qui me reste de bœufs, de bisons, de moutons et de chèvres, je pourrais revoir mon dernier fils, mais tout cela ne m'appartiendrait pas véritablement. Je préfère donner tout ce qui me reste et aussi je préfère, si la chose est nécessaire, aller rejoindre mon dernier fils afin que la bonne paix soit faite un jour.

Tandis que le vieillard parlait, là-bas, à la ville, des chérifés de toutes les mosquées, les muezzins avaient commencé à moduler leurs appels. L'homme a étendu sur l'herbe son vieux tapis, il s'est tourné vers le sud et il a commencé sa prière...

Nalla-Han, avril 1922. — L'étape d'aujourd'hui a été courte et le soleil était encore très haut, lorsque, de la montagne, nous avons aperçu à nos pieds Nalla-Han, avec ses maisons blanches parmi les prés verts et les arbres.

C'est l'arrière-front du secteur d'Eski-Cheir. Un régiment de la garde a planté ici ses tentes rondes dans une prairie voisine, au bord de la grand'route. Et je n'avais pas encore secoué la poussière du voyage qu'Ismaïl Hakhi Bey, commandant du régiment, m'avait envoyé un de ses capitaines pour m'inviter à la fête que donnaient ses soldats dans le campement.

Sous une tente largement ouverte, le kaïmakam, le chef de la municipalité, les notables et les officiers m'ont accueilli comme si j'étais un personnage de marque. Angora avait prévenu depuis quelques jours tout le pays anatolien que l'hôte de Moustapha Kemal Pacha viendrait bientôt...

Et je me suis accroupi sur le vieux tapis de Sivas, au milieu de tous ces visages amis.

La fête s'est déroulée. Jusqu'au coucher du soleil, j'ai regardé ces magnifiques guerriers se livrer devant nous à leurs jeux favoris. J'ai vu lutter entre eux les beaux gars d'Albanie, j'ai vu danser les « lazes » au son des luths et des tambourins. J'ai vu jongler avec les poignards, écouté les mélopées traînantes. Et puis, ces grands enfants ont fait combattre devant moi un âne gris et un bel ours des montagnes proches : l'âne fut vainqueur. Alors pour dédommager l'ours de sa déconvenue, un géant blond aux muscles de centaure, l'a provoqué en combat singulier, et les deux étranges adversaires prenaient un égal plaisir à ce jeu.

Le soleil se couchait : les réjouissances étaient terminées. Alors Ismaïl Hakhi Bey m'a dit : « Je veux que vous voyiez mes hommes sous les armes. » Une sonnerie de trompette a retenti, répercutée vingt fois dans le cirque de la montagne. Le régiment tout entier s'est précipité vers les tentes. Quelques minutes ont passé, et le chef m'a dit simplement : « Venez. »

A une centaine de mètres de là, la troupe était rassemblée. Durant ma vie de soldat, je n'ai jamais éprouvé une pareille impression de force. La magnifique unité de combat était formée en colonnes de compagnies à distance entière, avec ses sections de mitrailleuses admirablement bâchées et harnachées.

Nous nous sommes avancés vers le régiment immobile. A trente pas, le chef a porté la main à la visière de sa casquette et s'est écrié : « Merabah ! » D'une seule voix formidablement puissante le régiment tout entier a répondu : « Merabah ! » Et nous avons passé lentement côte à côte devant ces guerriers qui nous suivaient du regard... Ceux-là se battent comme nous nous sommes battus nous-mêmes sur leur sol et pour défendre la patrie envahie.

J'ai vécu quelques jours la vie de ces hommes. J'ai passé de

longues heures sous la tente, j'ai mangé à leur cuisine, je les ai longuement observés. Et depuis, j'ai souvent pensé que vers l'Occident il en est encore qui parlent des « bandes kemalistes ». Il y a en Anatolie une armée nationale disciplinée. Par ce que j'ai pu voir, je puis l'affirmer sur mon honneur de soldat.

Vers Geunek, mai 1922. — Ismaïl Hakhi Bey m'avait donné une escorte de cavaliers pour traverser la montagne boisée vers Geunek.

Hier soir, des sommets de l'Alla-Dagh, deux cavaliers se sont détachés pour aller chercher notre gîte de la nuit, et lorsque j'ai atteint moi-même le petit hameau perdu là-haut, parmi les grands pins et les chênes, tout près d'une source claire, ma venue était annoncée.

Le mouktar revenait en hâte des champs pour recevoir l'hôte du Pacha. Selon les rites de l'hospitalité turque, il me salua et m'offrit sa maison pour la nuit. Le hameau était un des plus inaccessibles de l'Anatolie. Depuis de longues années, nul étranger n'avait passé là et je crois que nul ne s'y était jamais arrêté. Tandis que le soleil se couchait, le mouktar s'en fut chercher le yaourt frais, le poulet de grain, le pilaf, les beureks, les keftés, et, dans la chambre qui m'était réservée, on alluma bientôt dans l'âtre les branches de pins résineux qui devaient nous éclairer durant la soirée. Les soldats de l'escorte avaient fait préparer leur repas dans une maison voisine, mais deux d'entre eux étaient demeurés à ma porte, prêts à nous servir.

Sur le tapis où nous étions accroupis devant l'âtre, le mouktar vint lui-même apporter le repas du soir dans un grand plateau, puis se retira. Et lorsque nous eûmes mangé, il revint. Je revivrai toujours en souvenir cette veillée unique. De temps en temps, l'un d'entre nous jetait dans l'âtre une branche de pin qui brûlait en grésillant.

Le mouktar était venu s'asseoir à côté de moi et le beau vieillard à barbe blanche m'avait offert dans sa boîte d'argent du tabac blond du pays. Un adolescent avait apporté sur le traditionnel plateau suspendu à trois chaînettes, les petites tasses de café. Au dehors, la nuit noire s'illuminait de temps en temps et des ombres se déplaçaient entre les maisonnettes du hameau, dans la clarté rouge des torches résineuses qui donnaient l'illusion que le village tout entier était en flammes.

Nous avons causé longuement. Le mouktar m'a raconté naïvement les choses politiques. Et certes il n'y avait aucune leçon apprise par cœur, aucun apprêt dans sa conversation. Voici à peu près littéralement traduit, ce qu'il me disait :

« Il y a bien longtemps que nous luttons. Nous avons souffert de tous les côtés... Mais à présent, nous sommes plus tranquilles. Jusqu'à deux ramazans environ, notre existence était incertaine. Nous avons été rançonnés par les uns et par les autres. Les guerriers arrivaient en troupe le soir au hameau, et nous prenaient ce que nous

avions. Les uns disaient qu'ils étaient les soldats du Khalife, les autres qu'ils se battaient pour l'indépendance... Les uns et les autres partaient après avoir emporté ce qu'ils pouvaient nous prendre. Et nous étions très malheureux. Mais, depuis bientôt deux ramazans, les choses ont changé. Le Pacha a une véritable armée et il y a un véritable gouvernement. Nous ne subissons plus le pillage ou la réquisiton. Il y a maintenant la guerre contre un seul ennemi, et tout est bien parce que c'est l'ennemi qui a envahi notre territoire et qui veut nous ravir nos biens. Le kaïmakam est venu quelquefois nous voir, et pas seulement pour nous parler des impôts. Nous lui parlons aussi, nous autres, de tout ce dont nous avons besoin. Nos députés sont à Angora et travaillent pour le pays. Il y a déjà quelques vendredis de passés depuis que des chefs d'Angora ont traversé le pays non loin d'ici sur la grand'route d'Ismidt, pour aller discuter avec les grands pays de l'Occident afin de nous rapporter la paix. A une journée de marche, nous avons été au-devant d'eux sur le chemin pour les saluer, et pour leur souhaiter une bonne chance. Nous ne savons pas ce qu'il adviendra pour eux là-bas. Mais nous savons que la bataille n'est pas encore finie. Pour moi, je pense à mon dernier fils qui est à l'armée. Depuis plus de huit lunes je n'ai pas eu de ses nouvelles. Alors, lorsque le ramazan sera passé et lorsque les fêtes du Baïram auront commencé, je me mettrai en route pour aller voir le kaïmakam et pour lui demander d'écrire au chef de l'armée, afin d'avoir des nouvelles de mon fils et de savoir s'il est mort ou s'il est prisonnier. Nous avons confiance. Moustapha Kemal Pacha nous défend et travaille pour le pays avec son armée, et nous autres, nous ferons tout ce qu'il faudra faire pour sauver la Patrie. »

Voilà ce que me disait le vieux mouktar à barbe blanche qui avait déjà tant souffert et qui parlait sans amertume.

Tchander, avril 1922. — Il y a parmi tous ceux d'Anatolie, avec une volonté de résistance d'autant plus forte qu'elle leur paraît plus naturelle depuis tant d'années qu'ils sont en guerre, une sagesse merveilleuse qui n'est pas le résultat d'une simple résignation. L'autre soir, le doyen de ceux de Tchander, petit village voisin de Kalidjik, a dit à Hamdoullah Soubbi bey, député et ancien ministre de l'Instruction publique, des mots que j'ai bien retenus :

— Vous autres du plateau et de la plaine et tous ceux d'entre vous qui êtes descendus de la montagne, êtes-vous contents des affaires? et êtes-vous contents aussi de nous autres, ceux d'Angora?

— Nous sommes contents, député, mais, vois-tu, nous nous demandons parfois si vous nous comprenez tout à fait bien et si vous êtes justement au courant de ce que nous désirons.

— Il y a un remède à votre doute. Si tu le veux, je vais m'entendre avec mes amis et mes compagnons, les autres députés qui

sont à Angora et tu viendras, toi, le sage doyen de ceux de Tchander, siéger dans notre grande assemblée et tu nous diras mieux que personne les choses qu'il faut faire, pour que soient heureux tous ceux de la montagne, du plateau et de la plaine.

Le vieux paysan n'a pas réfléchi longtemps, et il a répondu de sa voix calme :

— Non, je ne serais pas député ; cela ne serait pas bien. Il y a, vois-tu, beaucoup de choses que vous autres, les messieurs d'Angora, connaissez et que nous ne savons pas. Et il y a aussi beaucoup de choses que nous connaissons, nous autres, et que vous ignorez. Alors, il ne faut pas mêler nos destinées, tout est bien ainsi puisque Allah veille sur nous. Travaillez là-bas, nous travaillerons ici chacun dans notre voie pour la même chose qui est plus grande que nous tous...

Voilà simplement contées six petites histoires qui sont vraies et dont j'ai été acteur ou témoin là-bas, au cœur de la Turquie nouvelle. Ceux qui n'ont pas vu agitent des questions plus graves en apparence que celle de savoir si nous avons créé un nationalisme turc. Pour moi, je sais bien maintenant que c'est folie de vouloir régler à coups de conseils suprêmes et de notes diplomatiques, le sort de ce peuple, puisque aussi bien nous sommes impuissants à imposer nos volontés par la terrible voix des canons, et la tragique crécelle des mitrailleuses. Nous pouvons parler longtemps encore entre nous des choses du proche Orient méconnu et de l'Orient mystérieux, nous pouvons tenter, après des marchandages plus ou moins avouables, de régler les grands problèmes qui se posent là-bas, sans tenir compte des faits et des choses. Mais ces agitations de cabinets et de chancelleries sont vaines. Si nous voulons réellement la paix, la paix du proche Orient, et celle de l'Islam tout entier, il faut nous placer en face des réalités. Un grand souffle d'indépendance a passé sur les peuples, les tribus et les clans du monde musulman, depuis Constantinople jusqu'aux confins de la Chine. Derrière ceux de Turquie, ceux des républiques transcaucasiennes, ceux de Boukhara, de Chiva, d'Afghanistan, de Turkestan, des Kirghizes et des Indes, tous ceux du vieux Touran se dressent, les yeux fixés sur le Khalifat et sur la Patrie qui abrite et conserve le symbole sacré...

JEAN SCHLICKLIN.

LES LETTRES

UN JARDIN SUR L'ORONTE

En fermant le *Jardin sur l'Oronte*, où le cœur insoumis par les ans, M. Maurice Barrès n'a voulu que nous faire goûter la volupté de ces vieilles oasis d'Asie accordées aux pulsations secrètes de son âme, je songe à l'hommage que Sainte-Beuve (pour qui l'heure n'était pas encore passée de l'admiration sans réserve) rendit à Chateaubriand quand parut la *Vie de Rancé*. Voilà moins d'un demi-siècle sans doute que M. Barrès a inauguré notre âge par des livres qui l'ont placé, du premier coup, à la tête de la littérature de son temps. Mais, comme ce Chateaubriand, qu'il rappelle par tant de ressemblances, il n'a cessé d'y demeurer, et de lui aussi bien l'on peut dire : « Les générations se sont succédé, et, se proclamant ses filles, sont venues se ranger sous sa gloire ; presque tout ce qui s'est tenté d'un peu grand dans le champ de l'imagination procède de lui, de la veine littéraire qu'il a ouverte, de la source d'inspiration qu'il a remise en honneur ; ce qu'on a, dans l'intervalle, applaudi de plus harmonieux et de plus brillant est apparu comme pour tenir ses promesses et pour vérifier ses augures ; et aujourd'hui, quand beaucoup sont las, quand les meilleurs se dissipent, se ralentissent ou se taisent, c'est encore lui qui vient apporter à la curiosité, à l'intérêt de tous, un volume impatiemment attendu et qui n'a, si l'on peut dire, qu'à le vouloir pour être la fleur de mai, la primeur de la saison. »

Il n'y a rien là à reprendre, et quand il s'agit de l'art de Maurice

Barrès, le critique pareillement n'en est plus un : il se borne à « rassembler les fleurs du chemin et à remplir sa corbeille »; c'était l'office dans les fêtes antiques de celui qu'on appelait canéphore.

Le *Jardin sur l'Oronte* nous en offre une riche profusion, et c'est toute une série de tulipes éclatantes au cœur noir que cette belle histoire d'or, d'argent et d'azur, pareille à ces miniatures persanes, à ces boîtes peintes qu'Astiné Aravian lui ouvrit jadis de ses doigts parfumés, et où l'on voit « des cavaliers sur des gazons d'un vert tendre poursuivre des jeunes filles aux longs yeux sombres qui fuient en retournant la tête ». Les rayons de l'occident rejoignent ici les feux de l'aurore. Belle et harmonieuse destinée d'un poète que toutes les nobles images à cueillir et les palmes en fleur dans chaque champ, toutes les belles rêveries à rêver appellent d'un attrait invincible et plus fort que la lassitude. Allons-nous bouder à notre plaisir et chasser loin de nous ce « beau martin-pêcheur », cet oiseau bleu « sous les étoiles » qu'il vit toute une nuit voltiger sur l'Oronte et qu'il amène tout vivant sous nos yeux, pour n'être pas complice d'un trop mol enchantement?...

Le *Jardin sur l'Oronte* débute comme un poème et comme un chant. A la tête des chrétiens de Tripoli qui se rendent auprès de l'émir de Qalaat se trouve un chevalier de vingt ans, sire Guillaume, plein de franchise et de cœur. L'émir le retient à sa cour, l'emmène à la chasse au faucon, et, le reste du temps, le promène dans ses jardins et ses palais, où le jeune homme admire toutes choses avec un entrain inépuisable. Afin que ses femmes aient l'amusement de voir un si curieux personnage, il se plaît à faire passer l'étranger sous les fenêtres des kiosques où elles se tiennent : toutes l'admirent et se gardent d'en rien montrer. Au bout de quelques semaines, Guillaume éprouve un certain vide ; quelque chose manque à ses délices. Un soir, dans un silence plein de ténèbres, il entend monter la voix de la douleur et de l'amour :

Elle murmurait des cris insensés qui enthousiasment le sang : « Je suis vivante », ou bien : « Je suis reconnaissante », et les mots « jeunesse et mourir » ; et l'on était épouvanté de se sentir ravi d'une mortelle poésie. Après chaque strophe, elle avait une pause, un temps de rêverie, puis une sorte de gémissement, en notes vagues, et suspendait de se raconter pour qu'on suivît mieux son sillage, comme la fusée, à mi-route des étoiles, épanouit son cœur brûlant et retombe en gerbe de feu.

« Eh quoi ! se disait le jeune homme, serions-nous deux dans le monde? » Cette soirée le transforma. Mais à l'idée de voir la mystérieuse sultane dont le chant lui avait mortellement blessé l'âme, une sorte de crainte sacrée le saisit, qui fut vaincue par la fatalité. Un

après-midi, l'ange du désir lui apparut. Ce fut comme si l'on étalait à nu devant Guillaume les secrets de son propre cœur. Il comprit soudain qu'il avait entendu un chant magique et subi pour la vie une toute-puissante fascination.

Désormais sire Guillaume ne songe plus à partir. Il éprouve bien quelque remords de voir s'éloigner ses compagnons et de demeurer en païennerie, mais sa mission est remplie, la paix signée ; et ne s'est-il pas mis en tête de sauver Oriante la sultane, de la ramener à sa foi?... Hélas ! le jour qu'il vit la belle Sarrasinoise, un mal subtil se glissa dans son âme, un mal dont il devait mourir.

Lorsque les chrétiens d'Antioche, malgré la trêve, descendent des montagnes contre l'émir qui a négligé de traiter avec eux, Guillaume va-t-il délaisser cette Oriante, dont il est le tendre esclave? Et tandis qu'il souffre en regardant ses frères en religion et cherche son devoir, tout bas elle lui murmure : « Eh quoi ! serait-il possible qu'un chevalier fût tenté d'abandonner au malheur l'amie qui partageait avec lui sa prospérité? » C'est assez pour que Guillaume aussitôt s'engage par les serments les plus terribles.

C'est lui qui, dorénavant, dans Qalaat assiégé, va ordonner et conseiller : mais, à part soi, il songe : « Je veille parmi les ennemis de ma race et de ma foi : et je partage leur sort précaire, pour l'amour d'une femme que, derrière ce mur, un autre tient dans ses bras. » Et pourtant il n'admet pas un instant de se soustraire à cette absurdité. Rien sans Oriante, tout avec elle. C'est avec joie que la Sarrasine suit les signes de sa toute-puissance dans les yeux du jeune homme ; car elle sait qu'elle n'est pas faite pour subir, mais pour choisir ; et déjà, en son esprit, elle n'appartient plus à l'incapable sultan. La mort de ce maître déchu est bientôt accomplie. Oriante remet à Guillaume le soin de défendre Qalaat et d'y commander seul. La voilà reine à son tour, et, maîtresse de soi, elle se veut un roi digne d'elle. La volupté où Guillaume se fond ne fait qu'exciter son orgueil. Alors qu'il ne vit que des imaginations de son amour, elle se révèle royale, c'est-à-dire résolue à diriger le destin et incapable de rien accepter qui la diminue. Et penchée sur le corps du chevalier comblé de plaisir, elle lui chante :

Si la fortune adverse obtient de nous séparer, elle nous fera souffrir sans jamais parvenir à rompre notre unité, car mon ivresse s'est glissée en toi et la tienne en moi, et j'ai laissé ton cœur recevoir de mon cœur une empreinte immortelle. Va, fuis, je te garde aussi sûrement que tu m'emportes, l'un à l'autre mariés par mon choix !

Mais le temps est venu où, pressé par les nécessités d'un siège impossible à soutenir, Guillaume doit abandonner la résistance. Il

adjure Oriante de s'enfuir avec lui, dans un lieu où elle ne sera plus reine, mais où leur amour ne saura plus le danger. C'est bien mal la connaître. De cet amour-là, Oriante éprouve le néant. Va-t-elle cesser d'être Oriante? Fuir en courbant la tête, se ranger à la décision d'une volonté qui doute de sa puissance, laisser tomber sa royauté, consentir à cet amoindrissement, ce serait avouer sa déchéance, reconnaître qu'elle doute des sortilèges de sa séduction, n'avoir plus foi en soi-même. Son orgueil le lui défend, si son amour le lui conseille. Ne se sent-elle pas née pour désarmer l'univers? Elle s'enferme dans sa solitude, et alors que Guillaume se met à sa recherche sur la route de Damas, où il lui a conseillé de fuir, le malheureux chevalier ne rencontre que l'eau qui bat les rochers et l'effroyable silence du désert.

A Damas, le pauvre sire Guillaume ne trouve pas davantage la Sarrasine, ni aucun éclaircissement. Il se désole et ne peut se détourner de son obsédante pensée ; il erre sans but, ressassant ses idées de mort et d'amour. Qu'est devenue l'orgueilleuse Oriante? Un jour, il apprend de marchands juifs que la sultane et ses compagnes ont été distribuées aux chrétiens. Elle est vivante ! et il se jette dans cette idée comme dans un canot de sauvetage au milieu du naufrage, mais c'est pour aussitôt se désespérer de la savoir aimée de ce prince d'Antioche, qui est maintenant maître de Qalaat... Les semaines et les mois passent et toujours, dans les ténèbres, sa raison lui propose de douloureuses images ; ses clameurs emplissent la prison où le sultan de Damas a dû le faire conduire, redoutant sa folie. Enfin, il parvient à s'enfuir. Hardiment, d'un cœur confiant, voici Guillaume en route pour la délivrance d'Oriante ; il court à l'assaut du mystère.

Quand il arrive devant la ville, chrétiens et musulmans sont en paix ; tout à l'heure va se dérouler dans Qalaat une procession d'actions de grâce pour la victoire, en l'honneur de la Vierge Marie. Les chevaliers la suivront avec les princesses converties. Et, au milieu des Sarrasines du harem, devenues les épouses des chrétiens, voici la belle Oriante : elle brille d'un éclat royal, parée à la manière des femmes de France. Elle porte une robe tissée d'or, dont la traîne balaye le sol ; sur son front brille un diadème.

Une indicible tristesse monte vers Guillaume de cette gloire radieuse, de cette transfiguration qui ne s'est pas faite par lui. Il marche, la suit du regard, parmi la foule ravie. Toutes ces filles ont échangé leurs larges pantalons de houris contre des robes de dames chrétiennes, et même pris une expression de décence et de pudeur. Elles portent, comme jadis, enroulés autour de leurs poignets, des chapelets de boule d'ambre, qu'une croix maintenant termine. « Quel enchantement, au bord de l'Oronte, ces filles musulmanes chantant

des cantiques de la Vierge ! » Mais le conteur ajoute : « Il est plus aisé de croire que les fleuves remontent vers leurs sources, que de supposer que ces quelques mois ont diminué leur science de la vie... »

Guillaume suit leur procession charmante, se jurant qu'il reconquerra son bonheur... C'est, hélas ! pour voir Oriante agenouillée dans l'étincellement de ses voiles auprès de son chef devenu son époux. A-t-elle aperçu, dans la foule, le malheureux chevalier qui prie pour elle, que subitement, sur sa pupille agrandie, ses paupières se ferment? Elle reste ainsi quelques secondes, immobile, aveugle ; puis se détournant lentement, elle prend la main du prince d'Antioche, son seigneur, et la tient dans ses mains, comme si elle s'abritait derrière un bouclier contre quelque danger qu'il cherche et ne voit pas. S'est-elle évanouie, ou lui a-t-elle murmuré une prière? Le voilà qui l'enlève dans ses bras et l'emporte sans qu'elle daigne jeter un regard sur le misérable chevalier. « Songez, nous dit le conteur, songez ce que fut la douleur de Guillaume, quand il la vit ainsi installée dans son monde chrétien qu'il avait perdu à cause d'elle et qu'elle-même l'en chassa. Il demeura sur place, accablé par une stupeur farouche et tout occupé à regarder la douleur courir en lui. « Elle le choisit devant moi ! » Il sentait physiquement cette phrase pénétrer en lui et descendre avec les ravages d'un éclair mortel à travers tout son être. Il s'aperçut avec dégoût qu'il eût préféré mille fois qu'elle fût morte. »

A cette plénitude que mettait jusqu'alors dans son âme et son corps la confiance d'être aimé par celle qu'il aime, succède chez Guillaume un vide affreux. Mais Oriante garde le secret des femmes et sait les ruses de l'amour. Elle n'a pas voulu déchoir de son rang, mais elle aime le chevalier et le contraint à devenir l'esclave d'un marchand musulman, pour l'amour d'elle-même. Guillaume accepte la servitude, puisque Oriante vient le visiter dans sa pauvre cabane ; la reine ici n'est qu'une amante qui se livre et s'offre à ses caresses. Sûre d'être aimée, elle ne pense plus qu'aux soins de sa nouvelle gloire. Guillaume, au contraire, éprouve une lourde hantise et ne sent que la défaite, sa propre dissolution de cet amour qui lui fait mal. Rien n'apaise une angoisse où alternent des surprises de douleur et de plaisir. Il n'accepte pas ces plaisirs sans fidélité. Il n'est pas satisfait de ces caresses d'une minute qui ne peut être éternisée. « Partons, fait-il, ou je vais aller au milieu des chevaliers, mes pairs, hardiment réclamer votre amour tout entier. » Et, comme elle s'y refuse : « Quand tu devrais périr de male mort, toi que je préfère mille fois à moi-même, j'irai dans Qalaat, à visage découvert, et,

honteux de t'avoir trop longtemps cédé sans combat, je courrai à tout risque les chances de notre destin. »

Oriante, la musulmane, ne comprend rien à cet extravagant chrétien qui veut tout détruire de ce qu'elle a construit avec une telle habileté. Elle consent néanmoins à sa folie et commence aussitôt une savante intrigue. Sur ses indications, Guillaume change de maître. Il se rend chez un musulman auquel il dit qu'il arrive de Damas. Oriante ne le rejoindra jamais dans ce nouveau logis, mais elle lui envoie l'évêque d'Antioche, à qui elle s'est confiée sous le sceau d'une prudente confession. Le saint homme voit l'utilité d'un jeune chevalier qui connaît profondément la langue et les mœurs des païens et décide de le servir. Mais M. Barrès prend garde d'ajouter :

Que connut exactement l'évêque des aventures de sire Guillaume et de la belle Oriante, on l'ignore, mais c'est un fait qu'il entreprit de mettre sa haute puissance au service des deux amants. Avec tout ce qui s'élance vers le ciel et fournit de la jeunesse, du feu, de la force, le vénérable prélat veut construire la chrétienté de Syrie... Il aime ces dames sarrasines qui viennent de se convertir et qui peuvent enfanter une nation nouvelle ; il aime ce soldat retrouvé, si plein d'expérience, et il a bon courage, avec ces matériaux précieux, de jeter le pont sur l'obstacle.

Aussi bien le bon évêque demande-t-il au prince d'Antioche d'accepter Guillaume dans sa familiarité, pour qu'il guérisse de ce mal de l'âme qui le tourmente. Mais Guillaume est à peine réintroduit parmi les siens, que la tragédie va se précipiter. Un soir qu'il se trouve à la cour, le malheureux chevalier apprend de la bouche du prince d'Antioche le grand secret qui le torture : c'est Oriante, la nuit même où il l'attendait sur la route de Damas, qui décida de guider les chrétiens dans la forteresse ; c'est elle qui leur en a livré les trésors.

— Ainsi, messires, s'écrie Guillaume, votre belle conquête fut le fait d'une félonie et le fruit d'un accord de votre lâcheté avec la trahison d'une femme païenne.

A peine a-t-il dit, que déjà l'un des convives, de toutes ses forces, lui a lancé une lourde coupe qui le frappe au front et le renverse, ensanglanté. Oriante le protège avec ardeur et le couvre de paroles brûlantes. Mais les chevaliers, ivres de fureur, le retirent à ses embrassements et le jettent dans une écurie, où ils le suspendent par les mains au plus haut d'un râtelier, de telle manière que ses pieds ne touchent pas terre.

Dès qu'ils sont sortis, Oriante et Isabelle, confidente et complice de leurs amours — se glissent auprès du supplicié, lui apportent

leur pitié et leurs larmes. Et M. Barrès de placer ici une image dans le goût du Bernin ou de Tiepolo :

Quel spectacle ! ce jeune homme qui meurt, ces jeunes femmes qui l'assistent, ces visages tourmentés par la fièvre, ces robes magnifiques déchirées et souillées par le sang ; Isabelle, courbée contre terre, qui s'épuise comme une sainte et comme une bête à soulever ce corps expiré ; Oriante qui le presse dans ses bras ; ce cadavre, ces deux beautés, émouvantes comme l'amour et la compassion, tout révélait une crise, un éclatement, le plus haut point d'une tragédie à triple secret.

C'est l'évêque d'Antioche qui prononce les dernières paroles :

Il ne faut pas, dit-il, détester les morts, ni les pleurer avec excès, mais il convient de construire sur leurs tombeaux. Que celui de sire Guillaume nous rappelle ses fautes, ses misères et son repentir ! Dame Oriante, vous obéissiez à une juste gratitude et à un instinct divin, en cherchant à ramener à la foi celui par qui vous l'aviez d'abord reçue. Près d'ici, dans un monastère élevé par nos soins à tous, nous ensevelirons sire Guillaume et c'est vous, nobles dames converties, qui aurez la garde de ses restes. Vous-même, Oriante, après votre mort, vous y trouverez votre repos, et l'on disposera sur votre tombe l'offrande de tout un peuple enfin pleinement converti.

Tel est le livret d'un pathétique voluptueux sur lequel M. Maurice Barrès a mis une « orchestration de plainte, de pleurs et d'extravagance », et dont cette analyse trop fidèle ne saurait faire sentir les prestiges ni les enchantements. J'ai cherché à dégager, sous la musique, tous les éléments d'un récit qui n'est là que pour la faire jaillir, et où se combinent en cadences assouplies, tour à tour irritantes, puis extrêmement douces, ces mêmes thèmes romantiques qu'on trouve épars à travers tous ses livres, mais dont l'expression n'avait jamais atteint cette aisance, cette souveraine liberté, ce jet pur et savant.

« Même après la leçon classique, disait-il en s'éloignant d'Athènes, je continuerai de produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur », et déjà il avait fait serment de refuser la mort avant de s'être soumis aux cités-reines de l'Asie. Mais mieux qu'un autre, Maurice Barrès sait que l'agréable nous débilite l'âme, et si pour satisfaire aux exigences de poésie qu'il sentait s'irriter en lui, il s'est accordé une trêve en libérant ces musiques gémissantes, c'est aussi pour tourner nos imaginations vers une Syrie dont nous avons la charge.

Nulle pensée didactique n'alourdit pourtant l' « Orientale » de Barrès. Mais dans cette aventure d'un chevalier de notre race qui apprend cruellement ce que peuvent être les anges des nuits d'Asie,

dans cette aventure furieuse où la volupté est vaincue par l'ambition de dominer, je discerne, à travers les soies de l'éclatante broderie, de sages maximes tout emmêlées aux arabesques du désir. Alors même qu'il semble céder aux sollicitations de ses rêves, un Barrès ne perd pas la tête. « Un idéaliste qui est en même temps un imbécile, a-t-il écrit, quelle inutile créature ! » Et le conte qu'il a imaginé au retour d'un voyage en Syrie, en même temps qu'il déploie ses magnificences et fait flotter dans l'air ses musiques de désespoir, n'est point dépourvu d'une lucide moralité. Quiconque a vécu sous ces climats la dégage, en reconnaît la pertinence : c'est que, trop souvent, et alors même qu'ils y viennent en vainqueurs, l'Orient fait des vaincus des fils d'Occident. Ces races d'Asie, qui passent de mains en mains, semblent se résigner, accepter la fatalité qui les enchaîne à de nouveaux maîtres : elles s'appuient sur eux, les flattent, se fortifient de leur puissance ; elles se prêtent, mais ne se donnent jamais. Confiantes en cette mystérieuse séduction qu'elles exercent, et où il nous plaît de chercher ce que nous ne possédons pas, elles attendent l'heure que nous y succombions : alors elles nous méprisent, nous trahissent. C'est leur façon de ne pas déchoir et, en fait, ces filles de l'Islâm sont restées fidèles à elles-mêmes, par l'intrigue, par la ruse, sans doute ; mais c'est ainsi qu'une esclave parvient à régner sur le cœur de son maître. Il y a là de quoi longuement méditer. Je ne veux pas aggraver d'un sens trop précis la brillante énigme poétique que Barrès nous propose. Mais j'imagine que, dans le livre qu'il rapportait en 1914 de Syrie et qui eût montré l'antiquité de notre influence, les bienfaits de notre culture, de notre foi et ravivé tous les souvenirs d'un pays mêlé depuis huit siècles à notre propre histoire, il eût placé ce jardin de délices mortelles, comme jadis, voyageant à Sparte, il s'était arrêté à Mistra pour mettre devant nos yeux le sérail des petites filles d'Hélène, où de rudes Champenois perdirent leurs forces et s'engourdirent de volupté. Oriante, c'est la sœur asiatique, avec toutes les fureurs de Roxane, de cette troublante et délicate Gasmule, dont il rêvait dans l'ombre de Caritène, et qui prit, en échange d'un parfum, la force des Francs aventureux. C'est le même symbole, et sans doute, entre les pages précises d'un « Voyage de Syrie » — que la guerre l'empêcha d'écrire — la portée en fût-elle plus nettement apparue. Mais nous avons aujourd'hui dans ces pays un mandat à remplir. Barrès, de ses notes désormais inutiles, a pu sauver ce bel opéra, parce qu'il touche à l'éternel conflit des races qui s'y affrontent, l'une protectrice, l'autre protégée. Loin de perdre ce qu'il a d'actuel, — et en dépit des sens supplémentaires dont sa fantaisie de poète l'a enrichi en le développant, — il va au

plus vif du problème sentimental qui se pose pour un Français destiné à vivre sous un ciel où il ne doit pas défaillir.

Bien que l'intention de Barrès nous semble claire, peut-être aurait-il fallu la marquer davantage ; car quelque légitime qu'il soit de nous livrer, isolée comme une belle fusée dans une nuit palpitante d'Asie, cette histoire romanesque qu'il a remplie de ses propres secrets, d'où vient que certaines parties en restent obscures et qu'il faille supposer un contexte si nous voulons la bien entendre? Je songe notamment à ce brusque passage où le conte, de voluptueux et de sensuel qu'il était, se mue soudain pour finir en conte religieux, où la fière Oriante, naguère sultane et Sarrasinoise, infidèle à son chevalier trop épris, passe pour ne pas déchoir dans le lit de son nouveau seigneur le prince d'Antioche, et s'installe du même coup dans le monde chrétien, jusqu'à ce qu'elle devienne quelque jour, dit-on, abbesse suzeraine du monastère de Galaat-El-Abidin. Là-dessus, je vois de pieux lecteurs déroutés et qui se scandalisent. Ici encore, les notes du voyage en Syrie nous manquent pour expliquer cet extraordinaire dénouement ; car j'imagine que Barrès y eût consigné, comme tout voyageur attentif, et d'ailleurs prévenu par l'histoire, la singulière coexistence des choses de l'amour et de la religion sur la terre d'Adonis et des mystères antiques. A qui connaît les mœurs sensuelles de ces peuples, la vie de leur clergé dont la règle n'est d'ailleurs pas celle de nos prêtres, — ce mélange ne cause nulle offense. Et cet évêque qui se met au service d'Oriante et de son amant, qui compatit à la détresse du chevalier dont il assure qu'on lui doit pour une bonne part les âmes des Sarrasines, jusqu'à le tenir pour un « avant-courrier de la grâce », eh bien ! — l'histoire aidant et cette vue qu'on ne put convertir des païens musulmans, fonder la chrétienté de Syrie par des façons trop austères, — nous l'aurions mieux compris si le conte n'eût été là que pour illustrer, rendre sensible aux imaginations ce que le voyageur observa. Mais Barrès, objecterez-vous, n'a voulu faire ici qu'œuvre de romancier, et s'il est d'accord avec la réalité et l'histoire, que peut-on reprocher à sa fiction? Est-ce de s'accorder avec les faits que vous allez lui faire grief?

Et pour un romancier qui mettrait en œuvre les données de l'histoire, les animant, les recréant dans un récit imaginaire, notre remarque serait, en effet, sans portée. Mais voyez combien l'art de Barrès est différent de celui d'un romancier : c'est un lyrique et un idéologue. Malgré l'ingénieuse fable qu'il a choisie dans ce *Jardin sur l'Oronte*, pour nous livrer, sous forme d'images ardentes et vives, ses pensées sur l'amour et sur la religion, c'est à ces pensées que nous nous attachons, au chant qui s'en élève, à sa méditation, aux secrets

que son cœur y a déposés. L'histoire, le conte, ne nous intéresse que par ce qu'il nous révèle de lui-même : et n'est-il pas, au reste, une modulation nouvelle sur des thèmes épars dans vingt autres de ses livres et qui hantent ses rêveries de poète? Oriante, Guillaume n'ont pas d'existence qui leur soit propre ; ils ne sont pas plus des personnages romanesques que Bérénice ou Philippe, par exemple. Aussi bien Barrès ne peut-il revendiquer les droits qu'un romancier légitimement s'accorde, et s'il nous dit pour justifier son propos : « Mon roman voulait qu'il en fût ainsi, la logique de mes personnages l'exigeait », nous savons bien qu'il n'est d'autre propos que le sien, d'autre logique que celle de son âme contrastée, d'autre exigence que celle qu'il arracha de son cœur double. Toujours nous remontons jusqu'à lui-même.

Et les idées qu'il exprime en images contagieuses ont une résonance si personnelle, que c'est à lui que nous en demandons compte ; c'est lui qui doit s'en justifier. Nous lui refusons une liberté qu'on accorderait à d'autres ; et là où il ne nous donne qu'un parfum à sentir, nous pressentons l'idéologie, nous redoutons les confusions « mystiques » où elle risque de glisser. Ainsi derrière l'évêque médiéval, nous entendons les voix plus modernes d'un Renan et d'un Gœthe ; Oriante elle-même a des accents où nous reconnaissons ces « deux monstres à tête de femme » dont Maurras a parlé ; et ce Guillaume, enivré du philtre de Tristan et à qui les « anges » d'Asie ont donné l' « idée du ciel », comme il ressemble à ce poète qui, pour apaiser sa soif, demandait à sainte Thérèse « une heure de paradis ». Mais que voilà de méchants soucis pour un conte qui ne prétend qu'à ravir l'âme. C'est en y songeant que Barrès sans doute écrivit : « Il ne sert de rien d'être raisonnable contre la poussée des désirs et des rêves ; il sera bien temps d'être sobre dans la mort. » Buvons donc à cette source enchantée ; prenons-la dans son flot, dans son abondance, puisque le magicien qui l'a fait sourdre a pris soin, par ailleurs, de nous donner la recette qu'il faut pour ne pas en périr.

Henri Massis.

LA PHILOSOPHIE

LE THÉOSOPHISME

C'EST avec un vif intérêt que se lit d'un bout à l'autre l'étude que M. René Guénon vient de consacrer au « théosophisme » (1). Cette étude est surtout historique, et c'est à dessein, car il serait superflu de réfuter les idées professées par la Société théosophique, une fois qu'on a conté son histoire avec exactitude. Rien de plus curieux que de voir un esprit averti (et si documenté qu'une extraordinaire patience paraît avoir été nécessaire pour réunir tant de renseignements divers) faire passer aux cribles du bon sens et de la sincérité cet inextricable fouillis de fondations, de rivalités personnelles, d'intrigues politico-religieuses, de prétentions mystico-philosophiques, fouillis assemblé grâce à quelques tendances fondamentales, enveloppé par la discipline du secret, et qui constitue le « théosophisme ». Le livre de M. Guénon est un livre instructif à bien des égards quant aux « dessous » de la mentalité contemporaine. C'est une bonne œuvre aussi, car l'influence avouée ou occulte de la Société théosophique, qui groupe cinquante mille membres actifs, est trop considérable aujourd'hui pour qu'il ne soit pas bienfaisant d'éclairer ceux qui sont tentés d'y entrer, voire même ceux qui y sont entrés par mégarde et de bonne foi.

M. René Guénon commence par distinguer soigneusement le

(1) R. Guénon, *le Théosophisme. Histoire d'une pseudo-religion*, Nouvelle Librairie nationale.

« théosophisme » et la « théosophie ». En anglais, l'expression « theosophists » désigne exclusivement les membres de la Société théosophique, tandis que celle de « theosophers » désigne les partisans des anciennes doctrines ésotériques, plus ou moins inspirées par le christianisme, de Bœhme, de Swedenborg, de Saint-Martin, par exemple, doctrines très antérieures à la fondation de la Société théosophique, et avec lesquelles celle-ci n'a que fort peu de rapports. M. Guénon oppose *théosophie* et *théosophisme*, comme il oppose *gnose* et *gnosticisme* (1). Notre auteur, qui ne se défendrait pas d'être un ami de la gnose, puisqu'il professe le pur intellectualisme des Hindous, aux yeux desquels tout peut être parfaitement connu de nous, n'en est pas moins un ennemi du gnosticisme, hérésie chrétienne qui n'a rien à voir avec les doctrines de l'Inde, si ce n'est une similitude d'intention exclusivement intellectualiste, et la prétention de faire comprendre tous les mystères. De même, il ne se défend pas d'un certain intérêt, voire même d'une certaine sympathie, pour les doctrines ésotériques qu'on réunit sous le vocable de théosophie, mais il prouve que le théosophisme n'en est que la plus grossière et la plus malhonnête contrefaçon, contrefaçon de la théosophie d'inspiration chrétienne : voilà ce qu'est le théosophisme sous sa forme actuelle (présidence Annie Besant). Contrefaçon des doctrines hindoues, voilà ce qu'il fut lors de sa fondation (présidence Helena Blavatsky) ; et c'est surtout cette dernière imposture que M. Guénon se refuse à lui pardonner.

D'une façon générale, on peut dire que l'ésotérisme contemporain est d'une singulière qualité. Il faut avouer qu'il est étrangement impudent de se permettre, sous prétexte d'enseigner une doctrine secrète, des actes tels que la fraude, le mensonge, l'imposture, l'espionnage, la trahison, et de telle sorte que les membres des « sections exotériques » de la Société théosophique, inconscients du rôle qu'on leur fait jouer, soient les premiers dupés ! C'est pourtant là le tableau que nous présente une histoire impartiale de la Société en question, et, depuis les quelques mois que le livre de M. Guénon a paru, ses dirigeants n'ont osé contester l'exactitude d'aucun des faits apportés par notre auteur. Sans doute ne tiennent-ils pas à faire de la publicité à l'écrivain qui les démasque.

(1) A ce sujet, nous ferons remarquer, pour prévenir toute erreur, que, dans notre chronique, parue ici même, il y a un an, sur les « Doctrines hindoues » de M. Guénon, nous n'avons pas eu l'intention, en le traitant de « gnostique », de le rattacher à un groupement ni à une tradition « gnosticiste » quelconque, mais seulement de souligner l'intention hyperintellectualiste de sa doctrine, qu'il emprunte aux Hindous.

En réalité, d'ailleurs, l'ésotérisme, ou, pour préciser davantage, le secret qui enveloppe les doctrines ou l'existence de certaines écoles ou associations, a généralement pour véritable raison d'être des intérêts d'ordre pratique. Le cas le plus caractéristique est celui de la maçonnerie sous toutes ses formes. L'ésotérisme ne pourrait être légitimé que de deux façons. D'abord par des raisons de prudence et d'opportunité, comme celles qui expliquent la discipline du secret dans l'Église primitive, par exemple, et qui font à bon droit préférer la parole à l'écrit pour l'enseignement de certaines vérités subtiles, faciles à déformer ou qui supposent une préparation personnelle du disciple. En second lieu, le blâme de la Sainte Écriture atteint ceux qui exprimeraient ou plutôt essaieraient d'exprimer certaines lumières mystiques dont le caractère est précisément d'être indicibles, et qui peuvent tout au plus être signifiées par des *symboles*. Mais l'ésotérisme de principe, ou systématique, divisant les hommes en *initiés* et *non-initiés*, est absurde.

Par suite, il faut évidemment se méfier des organisations systématiquement ésotériques, surtout quand elles professent, comme la Société théosophique, un démocratisme, un égalitarisme et aussi un prosélytisme de grande échelle très inconciliables avec une conception initiatique de l'enseignement. Dans un cas comme celui-là, il apparaît presque certain *a priori* qu'en exigeant un serment de silence, les dirigeants veulent en réalité s'assurer des auxiliaires soumis pour des besognes sur la nature desquelles ils préfèrent ne pas s'expliquer, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une stupide « fumisterie » dont l'histoire de l'occultisme contemporain présenterait plusieurs exemples. Peut-être y eut-il un peu de cela dans le théosophisme. En tout cas, M. Guénon a raison de le qualifier de « pseudo-religion ». Seule peut être véritable une religion qui, tendant à l'universalité par le moyen d'un apostolat multiforme, ne souffre en soi aucun ésotérisme de principe, et ne fait pourtant à l'éclectisme aucune concession.

M. Guénon nous apparaît comme un guide excellent dans le dédale de cette aventure qui commença en 1875 avec Mme Blavatsky. D'abord « carbonara », elle avait accompagné Garibaldi et avait été blessée à Mentana. Elle eut ensuite, comme médium, une courte carrière spirite. Convaincue de fraude, et devenue anti-spirite, bien que « contrôlée » par un esprit, elle alla en Amérique où elle connut Olcott, de concert avec qui elle fonda la Société théosophique, sous une inspiration maçonnique, semble-t-il. Mme Blavatsky paraît avoir subi à cette époque des influences diverses ou même contraires ; des groupements de rose-croix se servirent d'elle, et, après être

entrée en rapports avec une société hindoue établie pour la réforme du brahmanisme, elle se rendit dans l'Inde (1878), à Adyar, où elle établit le siège de la Société. C'est alors qu'elle commença à déclarer qu'elle était en rapports directs avec les « mahâtmas » thibétains, recevant d'eux des messages par une voie surnaturelle... Ces mahâtmas, d'après elle, étaient les « membres du degré le plus élevé de la Grande Loge Blanche qui gouverne secrètement le monde ». On découvrit que Mme Blavatsky fabriquait elle-même ces messages. « Les maîtres sont le produit de ma propre imagination », écrivit-elle plus tard. La foi aux « maîtres » est cependant « la base de tout le théosophisme », « sans les mahâtmas, la Société est une absurdité » (Mme Besant). On ne peut lire sans rire les détails des miracles produits par la fondatrice avec l'aide de complices dont l'indiscrétion la perdit. « Tout est perdu, même l'honneur », écrivit-elle alors, tandis que la Société des recherches psychiques de Londres nommait un délégué pour aller étudier sur place les « phénomènes ». Son rapport fut concluant et basé sur la correspondance même de l'héroïne : imposture manifeste (1885).

Mme Blavatsky se réfugia en Allemagne avec Solovioff. Celui-ci découvrit de nouvelles fraudes, et donna une retentissante démission, suivie de beaucoup d'autres. Tout ne semble pas cependant avoir été dû à une habile prestidigitation dans les « phénomènes » de Mme Blavatsky. Elle était douée d'un très grand pouvoir de suggestion, même sur des sujets à l'état de veille ; mais les deux explications ne s'excluent pas, comme presque toujours en des cas semblables. Elle mourut en 1891. On annonça sa réincarnation prochaine et on commença à lui rendre un culte dans la Société théosophique. Sa culture était assez vaste, quoique désordonnée, et l'on peut retrouver ses sources, bien qu'elle écrivît souvent en état somnambulique. *Isis dévoilée* et *la Doctrine secrète* sont essentiellement des compilations, parfois contradictoires. Ainsi la « réincarnation », d'abord rejetée, devint ensuite le centre de la doctrine. Elle comporte un mélange de toutes les religions, sous le titre de « bouddhisme ésotérique ». L'idée centrale est pourtant toute moderne et occidentale : c'est l'idée d' « évolution progressive ». Pour les théosophistes, l'homme possède sept corps dont il se dépouille successivement après la mort, et la « réincarnation » est le moyen par lequel s'accomplit l' « évolution ». M. Guénon insiste sur l'idée que les textes hindous parlant de « vies successives » doivent être interprétés symboliquement. Il semblerait que les théosophistes aient emprunté aux spirites la conception de la réincarnation, à laquelle ils rattachent celle du « karma », d'après laquelle

les conditions de chaque existence seraient déterminées par les actions accomplies au cours des existences antérieures. Mme Blavatsky méprisait les spirites, au moins en apparence, bien que beaucoup de gens soient en même temps spirites et théosophistes, et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire pour satisfaire aux mêmes besoins simili-religieux. Plus tard, Mme Besant tenta une réconciliation avec les spirites.

Mme Blavatsky se distinguait par un anti-christianisme violent. L'idée d'un « Dieu personnel » lui était particulièrement odieuse. Pourtant, de pseudo-orientale qu'elle était avec Helena Blavatsky, spécialiste des « phénomènes » et du fantastique, la Société devint pseudo-chrétienne et humanitaire avec Annie Besant, personne moins extraordinaire, mais remarquable par son génie politique, par son activité inlassable à créer et à organiser des sociétés et des congrès : génie non plus germano-russe, mais nettement anglo-saxon, et protestant de race. Mme Blavatsky venait des milieux carbonaristes et spirites, Mme Besant des milieux révolutionnaires. Sa carrière active commença par des prédications d'athéisme et de malthusianisme. Elle fut même condamnée en Angleterre pour la publication d'une brochure malthusienne. Plus tard, elle se rejeta dans l'occultisme et tomba sous l'influence de Mme Blavatsky, qui en fit sa secrétaire.

Annie Besant ne devint pas présidente, à la mort de la fondatrice, sans tiraillements ni même sans schismes. Son compétiteur, Judge, fut écrasé par un scandale retentissant : lui aussi fabriquait des messages de « mahâtmas »... Mme Besant inaugura sa présidence (1893) en prenant part au « Parlement des religions » de l'exposition de Chicago. Sur les dix-sept jours que dura le congrès, elle en obtint deux pour l'exposé du « théosophisme ». Mais l'élément relativement nouveau introduit par Annie Besant dans la Société fut le « christianisme ésotérique », qui n'était représenté jusqu'alors que par quelques éléments gnosticistes, et surtout par les groupements d'Anna Kingsford et de la duchesse de Pomar, plus « théosophes » sans doute que les théosophistes. Leur christianisme intuitionniste et féministe n'était pourtant pas opposé au bouddhisme de Mme Blavatsky, et les relations personnelles de cette dernière avec la duchesse de Pomar avaient été excellentes, bien que leurs sociétés fussent distinctes. Mme de Pomar mourut en 1895, dans l'attente d'un « jour nouveau », c'est-à-dire d'un nouveau Messie.

Cette idée messianique, sous l'influence de Mme Besant, prit beaucoup d'importance dans la Société théosophique. D'après la

présidente actuelle, un « Grand Instructeur », « Christ » ou « Bodhisattwa », a coutume, pour se manifester, d'emprunter le corps d'un disciple préparé à cet effet. Le « maître » qui était descendu en Jésus, préparé par les Esséniens, devra descendre de nouveau de nos jours dans le « disciple » préparé par la Société théosophique. Le premier essai ne fut pas heureux. Le théosophiste Leadbeater élevait à Londres, dans ce but, un jeune garçon qui lui fut enlevé brusquement par son père, et Leadbeater, à ce propos, fut chassé temporairement de la Société. Il s'occupa pourtant du second messie théosophiste, le jeune Hindou Krishnamurti, dont Mme Besant s'était constituée tutrice. Sous le pseudonyme d'Alcyone, ce dernier parut à la Sorbonne en 1911, et l'on avait déjà écrit à son sujet des choses extraordinaires. Dans l'Inde cependant, l'on s'inquiéta ; des journaux hindous accusèrent Leadbeater d'immoralité. La Société engagea contre les « calomniateurs » trois procès qu'elle perdit (1912). Le père de Krishnamurti voulut révoquer la délégation de ses droits de tutelle, et gagna son procès, « Leadbeater professant des opinions immorales et de nature à le disqualifier en tant qu'éducateur de jeunes gens. » Krishnamurti, alors à Oxford, refusa pourtant de retourner dans l'Inde, et l'appel de Mme Besant, rejeté à Madras, fut admis à Londres. Mais on cessa de parler d'Alcyone.

C'est alors que Rudolf Steiner donna sa démission, entraînant dans son schisme les groupes allemands, suisses et italiens, et créant la « Société anthroposophique », dont fait partie M. E. Schuré, et qui possède près de Bâle un temple, à l'architecture symbolique. C'était à la veille de la guerre et la politique ne fut pas étrangère à la scission.

Cependant « l'ordre de l'Étoile d'Orient » continue de grouper à Bénarès ceux qui « croient à la venue de l'Instructeur Suprême du Monde », en liaison avec la Société théosophique. Des sociétés analogues réunissent les petits enfants, ce qui est peut-être le plus triste. Signalons que la Société patronne le « scoutisme », organisation qui a une tendance inquiétante à abuser du serment.

Le Théosophisme, pseudo-religion, semblerait donc aller de plus en plus nettement à l'Antéchrist. Ces dernières années, il a essayé de s'assimiler l'église schismatique dite « vieille-catholique » dont l'évêque descend spirituellement des jansénistes d'Utrecht. Les messianistes théosophistes réussirent à en faire partie et à obtenir la consécration épiscopale pour quelques-uns d'entre eux, notamment en 1916 pour le trop fameux Leadbeater, le précepteur d'Alcyone, qui, en 1918, officiait chaque dimanche à Sydney. Ainsi s'achève tragiquement l'aventure théosophiste, avec la complicité d'un clergé dont le sacerdoce est peut-être valide.

Il existe une multitude de sociétés annexes du Théosophisme, soit qu'elles aient, soit qu'elles n'aient pas, un lien officiel avec la Société. Parmi les premières, M. Guénon donne une liste de *cinquante* associations sous les titres : Éducation ; Réforme des maux sociaux ; Propagation de la théosophie ; Buts divers. La part des œuvres d'éducation est considérable dans ce foisonnement. Les milieux ouvriers, les milieux artistiques et littéraires sont atteints par des organisations appropriées.

Le caractère moraliste très accentué que prend la Société lui permet, comme aux sectes protestantes, de s'infiltrer partout sous le couvert de la neutralité. Humanitarisme, pacifisme, anti-alcoolisme, végétarisme, tels sont apparemment les grands soucis de la Société théosophique. D'ailleurs, le protestantisme admet fort bien l'affiliation à des groupements comme celui qui nous occupe, à cause de son caractère amorphe et aussi à cause des idées messianiques de certaines sectes.

Les Hindous orthodoxes considèrent la Société théosophique comme une simple secte protestante. Elle leur apparaît aussi comme un instrument aux mains de l'impérialisme britannique. Ils regardent Mme Besant comme une espionne anglaise, s'immisçant dans leurs affaires religieuses. Les dessous politiques de l'aventure ne sont pas un des points les moins documentés dans l'historique de M. Guénon. Qu'on lise son étude : elle apparaît comme définitive quant au jugement qu'elle permet de porter sur le Théosophisme.

Nous n'ajouterons qu'un mot : parmi les victimes d'un tel mouvement, il y a de simples curieux, mais aussi des ignorants ou des demi-savants dont les aspirations religieuses peuvent être réelles et touchantes. Des préjugés contre l'Église catholique les détournent du mysticisme véritable. Il faut ardemment souhaiter que l'apostolat et la prédication ne craignent point d'ouvrir aux âmes les voies difficiles, mais sûres, de la théologie mystique orthodoxe. A de nouveaux maux, il faut de nouveaux remèdes, et le temps est peut-être venu où les remèdes héroïques, c'est-à-dire purement surnaturels, sont devenus nécessaires, et d'une pressante nécessité.

NOËLE MAURICE-DENIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RENÉ VIVIANI

Il y a un quart de siècle, M. René Viviani débarquait d'Alger en pauvre équipage. Il fut candidat socialiste dans le cinquième arrondissement. Les commerçants du quartier Saint-Victor, réunis pour leur partie de dominos au café du Faisan doré, *et auxquels il exposait son programme, ne se doutaient pas que ce petit avocat famélique deviendrait un jour un des grands personnages de la République, fort bien vu des conservateurs.*

Les origines de M. Viviani, son nom l'indique, sont certainement italiennes. Ainsi s'explique sa souplesse, beaucoup moins voyante que celle de M. Briand. Mais il a aussi une chaleur et une brutalité coloniales qu'il tient d'Alger. C'est un personnage d'un roman algérien de M. Louis Bertrand.

L'idéaliste mal embouché est un type qui n'est pas rare. M. Viviani orateur déploie d'harmonieuses périodes. Dans la conversation ordinaire, il affecte d'être grossier. Cette affectation lui a réussi au moins une fois. C'était en 1914, à la veille de la guerre, durant son voyage historique en Russie avec M. Poincaré. A un dîner de cérémonie, M. Viviani avait pour voisin le baron Freedericks, maréchal de la Cour, homme aimable, d'anciennes manières et qui se confondait en paroles sucrées à l'adresse du président du Conseil français. M. Viviani était impatienté et nous ne saurions dire, même de loin ou par à peu près, en quels termes il exprima son impatience à son autre voisin. Le baron Freedericks ne put se dispenser de l'entendre. Ces façons étaient nouvelles

pour lui. Ce langage aussi; car, d'ordinaire, les hommes politiques qui venaient chez le tsar se montraient timides ou flatteurs et rivalisaient avec les plus beaux courtisans. Aussi le baron tira-t-il de l'attitude de son voisin des conclusions inattendues. Et, dans la suite, lorsqu'on disait devant lui que les hommes d'État de la République française étaient plats et dépourvus de caractère, le maréchal de la cour protestait en ces termes : « Pardon. Je connais M. Viviani qui est très énergique. »

M. Viviani est au moins très nerveux et assez violent. Il court sur lui beaucoup d'histoires, dont l'une est authentique, celle où, déjeunant à Washington à gauche d'une princesse qui n'avait de soins que pour M. Aristide Briand, son voisin de droite, il jeta tout à coup sa serviette sur la table et partit en déclarant qu'il n'avait pas l'habitude de manger à l'office.

Tous ces traits ne révèlent pas chez M. Viviani une éducation parfaite. Mais cette brusquerie s'accompagne d'une réelle sensibilité. Nous ne voulons pas dire seulement par là que M. Viviani a le cœur tendre et qu'il donne une grande part de son temps aux dames. Sans avoir compris la guerre aussi profondément que M. Clemenceau, sans en avoir compris surtout les nécessités politiques à l'intérieur, elle lui a arraché quelques accents où il y avait de la sincérité. La mort de son beau-fils tué à l'ennemi l'avait ému et il est le seul qui ait su, pendant la grande tragédie, trouver les mots capables de remuer une assemblée. Dernièrement, le discours par lequel il est intervenu dans la querelle des responsabilités de la guerre pour écarter de M. Poincaré une absurde accusation, lui a encore valu un énorme succès auprès d'une Chambre qui l'aime assez peu. Les personnes qui l'ont vu soit à Genève, à la Société des Nations, soit aux Etats-Unis, disent aussi avec quelle vivacité il relève les injustices dont la France est victime de la part de ses alliés et comment il s'indigne quand nos sacrifices ne sont pas reconnus, ce qui n'arrive que trop souvent.

L'éloquence de M. Viviani n'est pas d'une qualité qui plaise aux lettrés et aux gens de goût. Elle est d'une grande pauvreté d'idées. La langue dont se sert cet orateur est fort impure et il est regrettable qu'en un temps où l'on cherche à guérir les maladies du français, on affiche ses discours sur les murs de nos trente-six mille communes. M. Viviani est un habitué des joies de l'affichage. Cela prouve que sa parole produit de l'effet, et, dès qu'il ouvre la bouche, nous pouvons dire qu'il va nous coûter, à nous contribuables, quelques centaines de mille francs.

Il voudrait bien qu'on eût oublié son mot sur les étoiles du ciel éteintes par l'anticléricalisme républicain, un mot qui devint regrettable pour lui lorsque vint la guerre, quand le concours de la religion dut être

recherché comme un des éléments du « moral », quand enfin il fallut envoyer des aumôniers pour consoler les mourants sur les champs de bataille. Non, en vérité, ce mot n'avait pas été heureux. Il n'était pas d'un homme prévoyant parce qu'il n'était pas « union sacrée ». Depuis, M. Viviani s'est aperçu qu'il n'avait pas travaillé dans la bonne direction. S'il ne s'est pas réconcilié avec le ciel, il le laisse tranquille. Et il s'est acquis l'indulgence de la plupart des conservateurs.

Ténor du Parlement, sa carrière politique aurait été banale, elle aurait ressemblé à celle de tant d'autres socialistes qui ont laissé leur socialisme en sommeil, s'il n'avait été président du Conseil en 1914. Il avait cessé depuis longtemps d'être un homme d'extrême gauche. Dans le cinquième arrondissement, son programme était modéré, tout en négations, et il se défendait d'être révolutionnaire autant que son rival, M. Jules Auffray, se défendait d'être réactionnaire. A la fin, M. Viviani avait été chercher un siège électoral plus paisible dans la Creuse où l'on ne demande pas aux candidats d'avoir des idées, mais d'être gouvernementaux.

Dans la Chambre de 1914, qui ne voulait pas voir le péril de guerre, M. Viviani fut encore le moins mauvais président du Conseil que M. Poincaré pût trouver. Au mois de juillet, il comprit la situation, il comprit l'inévitable et qu'il ne servirait à rien de s'humilier devant l'Allemagne. Toutefois, c'est à lui qu'on doit la formule fameuse : « La mobilisation n'est pas la guerre, » qui a eu une triste réplique : la paix n'est pas la vraie démobilisation. Retirer nos troupes à 10 kilomètres de la frontière lui parut sans doute le moyen de prouver qu'il ne voulait pas la guerre. Mais le moral du pays, dont il doutait peut-être, n'avait pas besoin de cette précaution qui, à l'extérieur, ne fit ni chaud ni froid, car elle ne nous a pas donné un allié de plus. C'est une amère plaisanterie de prétendre que les Anglais sont intervenus après l'invasion de la Belgique et les États-Unis en 1917 parce que nous avions mis cette zone neutre entre l'Allemagne et nous. La précaution n'a pas empêché la campagne contre « l'impérialisme français » ni contre « Poincaré-la-guerre ».

M. Viviani s'est retiré du pouvoir et, si étrange que la chose paraisse, il ne semble pas désireux d'y revenir. Il a refusé, dit-on, la présidence du Conseil que M. Millerand lui offrait. Il se réserve peut-être pour la prochaine législature. Encore n'est-ce pas certain. Conscient des difficultés de l'heure, il ne se sent pas de taille à les résoudre et son tempérament ne le porte pas à la lutte. C'est au repos qu'il aspire, au repos dans les postes confortables et bien rétribués, où l'on s'acquitte par quelques discours chaque année. La Société des Nations, où il n'a pas manqué de remporter aussi des succès de tribune, a été un refuge

naturel pour sa lassitude. Il rêve de finir président du Sénat, dans l'agréable habitation du Petit Luxembourg et dans les pantoufles de M. Léon Bourgeois qui n'a d'ailleurs aucune envie de les céder. M. Viviani n'a jamais aimé beaucoup l'effort. Il ne l'aime plus du tout. Et il ne croit plus à grand'chose. Encore un socialiste complètement apprivoisé.

***

Jeunes dramaturges d'aujourd'hui.

Nous avons vu, ces temps derniers, deux pièces intéressantes de jeunes auteurs qui, sans être l'un ni l'autre des débutants, sont encore peu avancés dans la carrière. L'une est de M. Jean-Jacques Bernard, fils de M. Tristan Bernard, auteur dramatique notoire. L'autre est de M. Philippe Fauré-Frémiet, petit-fils du sculpteur Frémiet, fils du grand musicien Gabriel Fauré. Il est curieux et plein d'enseignements de voir comment ont « tourné » ces deux jeunes épigones.

L'hérédité de M. J.-J. Bernard est complexe et singulière. Dans la société dite parisienne, M. Tristan Bernard passe pour le souriant théoricien d'une morale que nous appellerons indulgente, pour ne pas l'appeler cynique. Cet auteur israélite a eu au théâtre de gros succès ; il a même une réputation fort surfaite. Il lui arrive d'inventer des situations drôles. Mais ce sont des situations de vaudeville, laborieuses et forcées, avec un air d'irréel. Ses personnages présentent deux traits invariables ; ils n'ont jamais ni conscience ni volonté. Ce sont des veules et des mufles. M. Bernard fait rire en agitant ces fantoches la tête en bas. Son invariable procédé comique consiste, dans une situation donnée, à faire agir ses héros au rebours de la normale. Si l'on rencontre dans une de ses pièces un professeur d'anglais et son élève, on peut parier que c'est le professeur qui ignore l'anglais et l'élève qui le sait. M. Bernard père est inépuisable en tendresse et curiosité à l'égard des irréguliers, des « loupeurs », des hors-la-loi, des coquins sentimentaux et sympathiques. C'est un des auteurs les plus faux qui soient, de la grande fausseté fondamentale des Bataille et des romantiques, celle qui présente le mal pour le bien et s'en enchante.

On le voit, M. J.-J. Bernard entrait dans la carrière avec un lourd héritage d'enfant de l'Orient, comme eût dit Gœthe. Par son âge, M. Bernard père appartient à l'école des naturalistes : il étire une observation, une donnée, un trait de caractère ou de mœurs, à la limite du possible. M. J.-J. Bernard, lui, a débuté vers 1920. C'est un temps où de plus mâles vertus sont en honneur. M. J.-J. Bernard a grimé les défauts paternels en vertus classiques :

la simplicité, la sobriété, l'art « fait de rien ». Sa pièce s'appelle *Martine*, et quelques lignes suffisent pour la raconter. Julien, soldat à l'armée d'Orient, revient au pays. Il rencontre une jeune paysanne, Martine, au bord d'une route. Ils lient connaissance ; un double sentiment naît en eux : chez Julien, d'une classe sociale supérieure, ce n'est que désir et curiosité ; chez Martine, c'est sérieux, c'est l'amour. Mais Julien retrouve son ancienne fiancée, il l'épouse et oublie Martine. La grand'mère de Julien, qui a deviné le secret de Martine, la presse d'écouter un homme de son rang qui l'aime et la demande en mariage. Elle y consent. Mais elle ne peut pas oublier Julien ; elle s'en aperçoit quand celui-ci revient la faire souffrir un peu, pour rien, pour le plaisir de s'assurer qu'il a été aimé par un cœur droit et pur.

Cette *Bérénice* rurale est construite uniquement sur deux caractères : Julien et Martine. Le caractère de Martine est bien observé et bien tracé. Pourtant, il semble parfois qu'on voie passer le bout d'oreille. On se demande si Martine n'a pas lu les romans russes et ne trouve pas une volupté orientale à irriter sa douleur. On aimerait qu'elle mît dans la résignation plus de simplicité et de vrai courage. Je ne suis pas sûr que ce soit ainsi que se résigne une paysanne.

En revanche, Julien est supérieurement conçu. Le mouvement qui le ramène vers Martine et qui paraît désobligeant au premier abord, comme il est vrai ! Comme il est naturel qu'un homme, et particulièrement un intellectuel, revienne de loin, exprès pour s'assurer qu'il a été aimé et qu'il a fait souffrir ! Ici encore, ce qui eût été défaut chez le père devient chez le fils qualité, par la discrétion qu'il y met, parce qu'il ne force pas la note et ne passe pas la limite, comme si le même don s'était, au contact de la société française, épuré et décanté de sa lie.

Enfin, il est extrêmement significatif que le fils d'un ironiste cynique apporte la plus grande attention à ne pas offenser la morale. Nous avions déjà fait cette remarque à propos de sa pièce précédente. Dans *Martine*, l'héroïne n'arrache pas la passion de son cœur — nul n'a jamais demandé cela — mais, sur le plan social, elle la vainc, elle se résigne, elle devient épouse et mère. La race à laquelle appartiennent MM. Bernard est essentiellement souple, elle excelle à prendre le vent et à refléter la nuance : décidément, nous avons fait du chemin depuis 1896.

L'exemple de M. Fauré-Frémiet n'est pas aussi frappant, dira-t-on, puisque ce jeune auteur est français, et français de grande race. Sans doute. Mais, précisément, parce que mieux enraciné, on peut être sûr qu'il ne tourne pas à tout vent et que le souffle auquel il obéit vient de fond.

Le personnage principal de sa pièce est un peintre, à l'âge de la

maturité, Antoine Rudel, qui vit dans sa province natale, ne pensant qu'à son œuvre, seul avec sa femme et un fils de seize ans. Un jour reparaît dans le pays le frère cadet d'Antoine, Camille, accompagné de sa jeune femme Jeanine. Camille et Jeanine apportent avec eux un sentiment qui sera *le Souffle du désordre.* Ils éprouvent l'un pour l'autre un amour exalté, une passion sentimentale et charnelle si folle qu'elle éclate à tous les yeux. De tels excès sont rares dans le cours ordinaire de la vie. M. Fauré-Frémiet le sait et le dit. Mieux, c'est sur cette vérité qu'il construit. Il montre la paisible maison provinciale bouleversée par une folie contagieuse qui s'attaque d'abord au plus jeune, au moins défendu, à l'enfant de seize ans. Quel cœur adolescent, en présence d'un amour sacré par le bonheur, ne rêvera d'éprouver une ivresse semblable, et ne s'exaltera jusqu'à la ressentir? Cette observation est excellente ; il est certain qu'il y a dans la passion, surtout chez les très jeunes gens, toute une part d'imitation et d'excitation intellectuelle et verbale.

Puis, à son tour, Antoine Rudel sent se ranimer des feux qu'à bon droit il croyait morts, car il avait tout fait pour les ensevelir. Jadis, il avait connu Jeanine, avant que Camille la rencontrât. Jeanine était à cette époque mariée et malheureuse. Antoine et elle avaient été sur le point de s'unir. C'est Antoine, plus scrupuleux que son frère, qui, dans un sursaut de clairvoyance, de droiture et d'énergie, avait repoussé la tentation. Voici qu'elle vient le poursuivre dans sa retraite. C'est plus qu'un homme n'en peut supporter, et il entreprend de détruire le bonheur dont le spectacle étalé l'offense et le déchire.

Ce caractère est vrai, logique et humain. Antoine a fait tout ce que peut faire un homme contre le mal, il a fui pour ne pas céder à une passion coupable. L'héroïsme moral ne consiste pas à opposer aux passions une froideur inhumaine. Il consiste à mesurer sa faiblesse par rapport à leur force, et à se garantir contre celles auxquelles le devoir dicte de ne pas céder.

Au dernier acte, Jeanine, éclairée par la faiblesse et le malheur d'Antoine, se rend compte qu'il y a dans la société des réalités nombreuses et fortes, devoir, honneur, famille, qui ont le droit de limiter l'amour, qui durent plus longtemps que lui, qui sont éternelles alors qu'il est éphémère, et qui doivent un jour prendre le pas sur elle : Jeanine abandonne Camille pour retourner auprès de sa fille abandonnée.

Si la chute d'Antoine est conduite avec beaucoup de sûreté et de vérité, le revirement de Jeanine peut sembler trop rapide ou insuffisamment expliqué. On pourrait encore faire à M. Fauré-Frémiet quelques reproches de détail. Mais d'ensemble, la pièce est honorable, forte et vraie. Et le dénouement montre une fois de plus combien les jeunes écrivains sont détachés des vieilleries sentimentales du romantisme. Voici un auteur qui conclut que la

passion est un élément de désordre social et qu'elle ne confère pas à l'individu le droit de tout détruire. Remarquons qu'il n'a point tiré une action dramatique du conflit entre le devoir et la passion. Sa conclusion découle de l'analyse, et non pas d'un postulat. Elle n'en est que plus solide, qualité qui ajoute au prix du témoignage. M. Anatole France se plaignait l'autre jour que son petit-fils fût « réactionnaire ». Il nous plaît de constater que le fils de M. Fauré n'est ni sceptique ni anarchiste.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE LA HAYE ET LES PAIEMENTS DE L'ALLEMAGNE. — *La conférence de la Haye est terminée. Elle n'a réussi à prouver, après de longues et inutiles séances, que l'impossibilité définitive de causer sérieusemont avec les bolchevistes.*

Le 4 juillet, les délégués des deux sous-commissions des biens privés et des dettes jugent inacceptable une demande des bolchevistes concernant un questionnaire inquisitorial à l'usage des porteurs de titres russes. Une statistique approximative de ces derniers est remise à la délégation de Moscou.

Le 5 juillet, les délégués non russes examinent les documents économiques et financiers communiqués par les bolchevistes. Il en résulte que les budgets de la République des Soviets ne reposent sur aucune base sérieuse.

Interrogés par la sous-commission des dettes, les bolchevistes répondent par des plaisanteries ou des fins de non-recevoir intransigeantes (7 juillet).

Dans une conversation particulière avec le délégué anglais, Krassine se montre toutefois beaucoup plus accommodant. Il explique que les déclarations du 7 ont été faites surtout pour contenter l'opinion communiste de Moscou et que la délégation serait disposée à de nouvelles concessions (9 juillet).

Le 12, à la sous-commission des biens privés, le président pose de nouveau à Litvinof des questions précises. Litvinof répond par un développement des idées communistes. Il répudie énergiquement toute idée de restitution. Alors, c'est la rupture. La sous-commission estime inutile de continuer les conversations.

A leur tour, le 14 juillet, les sous-commissions des dettes et des crédits adoptent la même attitude.

Les Russes étaient venus chercher de l'argent à la Haye. Or, ils ont tout fait pour ne pas l'obtenir. Quel était leur but secret?

Quant à la question des paiements de l'Allemagne, un fait les domine, l'effondrement du mark, qui semble définitif et sans espoir de relèvement.

L'Allemagne, aussitôt, en profite. Le 12 juillet, elle demande un nouveau moratorium et se déclare incapable de faire face à l'échéance du 15.

La commission des réparations décide, le 13 juillet, que l'Allemagne, devra effectuer les paiements du 15, « convaincue, dit-elle, que les paiements effectués au titre des réparations ne constituent qu'une des causes et non la plus importante de la dépréciation actuelle du mark ».

Mais la question du moratorium posée par l'Allemagne demeure entière.

France. — *Débat à la Chambre des députés sur les responsabilités de la guerre. Les communistes sont flétris à cause de leur campagne, mais aucune sanction n'intervient.* (6 *juillet*).

— *Le parquet général poursuit d'office MM. Cachin et Vaillant-Couturier pour provocation de militaires à la désobéissance* (10 *juillet*).

— *Le gouvernement français adresse à l'ambassade britannique sa réponse au mémorandum sur la question d'Orient* (13 *juillet*).

— *A l'issue de la revue du 14 juillet, un communiste fait feu, aux Champs-Elysées, sur M. Naudin, préfet de police, croyant viser M. Millerand.*

Allemagne. — *Maximilien Harden est frappé et blessé à Berlin* (3 *juillet*).

— *Des troupes françaises sont attaquées à coups de fusil à Preiskrecham* (*Haute-Silésie*), *le* 5 *juillet. Un détachement français est également attaqué à coups de fusil à Pyshowice* (7 *juillet*).

— *L'évacuation de la Haute-Silésie est terminée le* 9 *juillet.*

Pologne. — *La diète renverse le cabinet Slivinski* (8 *juillet*).

Angleterre et Irlande. — *La bataille continue dans Sackeville Street, à Dublin, jusqu'au* 5 *juillet. Ce jour-là, les derniers rebelles sont contraints de déposer les armes.*

— *Mais la guerre civile fait rage dans le sud. Cork est occupée par les républicains. Limerick est reprise par les troupes de Dublin, après un combat de quatre jours* (15 *juillet*).

Russie. — *La retraite de Lenine se confirme. Une réunion extraordinaire du comité central du parti bolcheviste a lieu à Moscou* (1er *juillet*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28145.